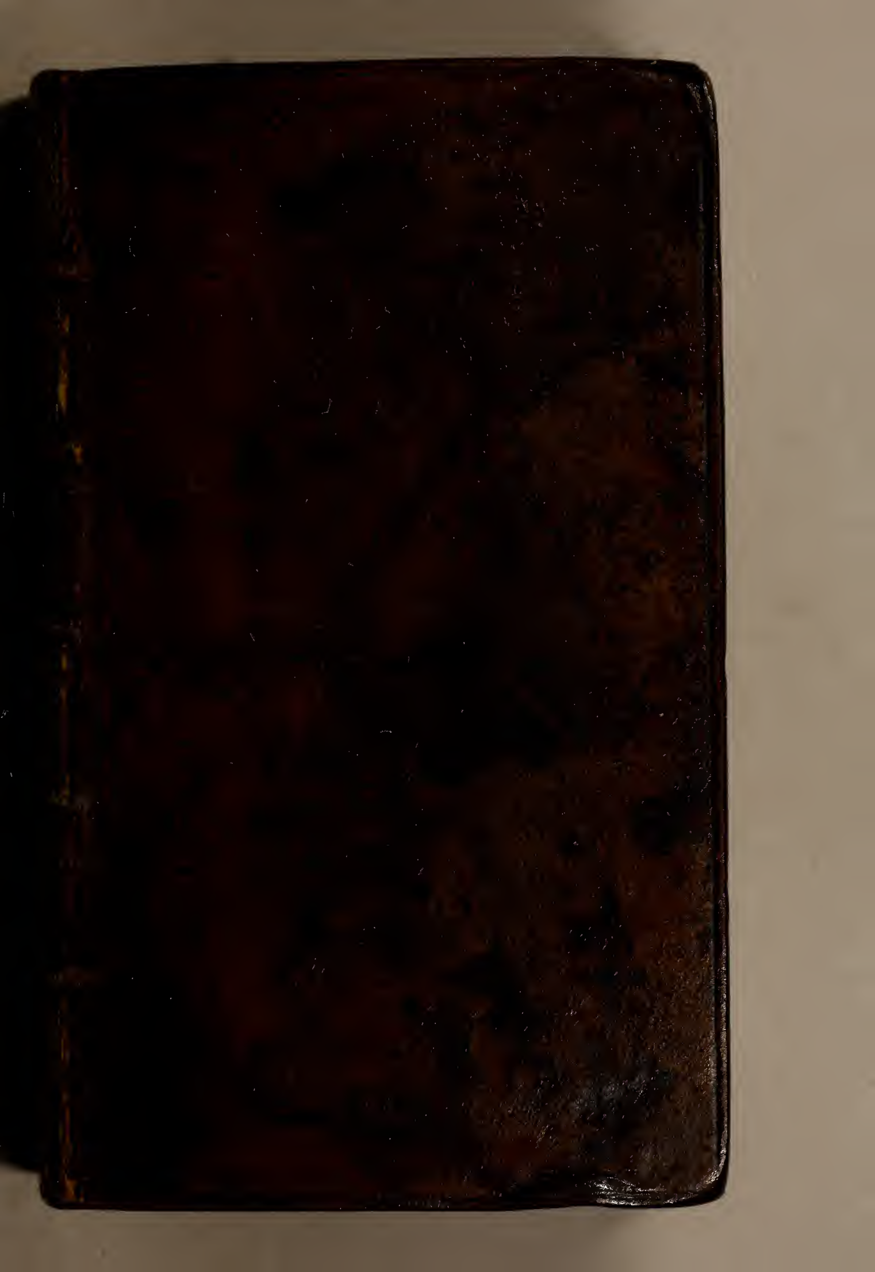
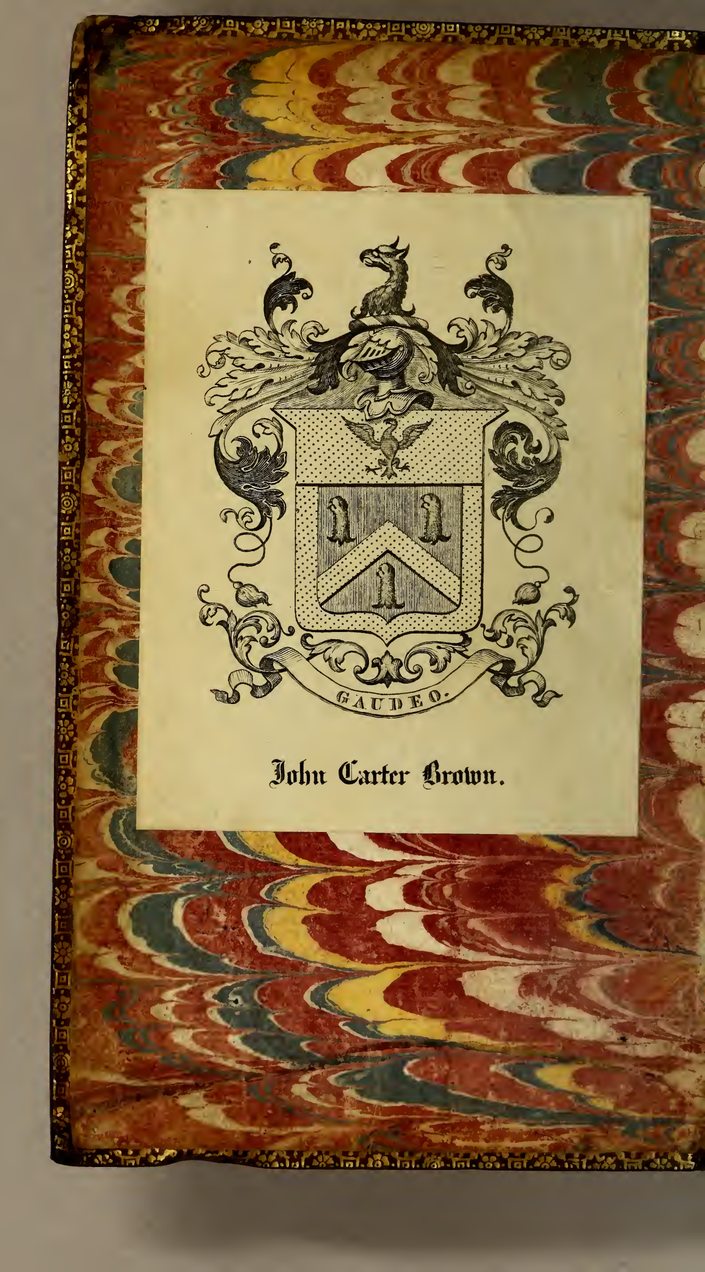
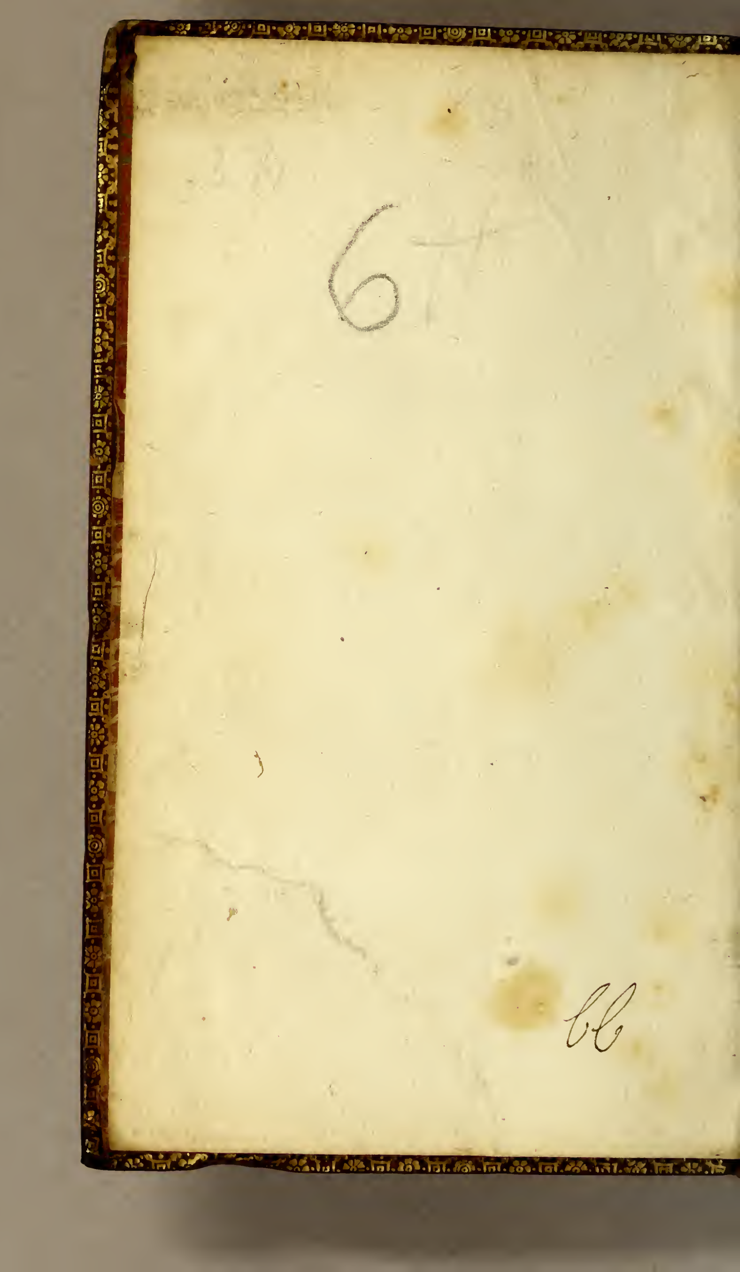
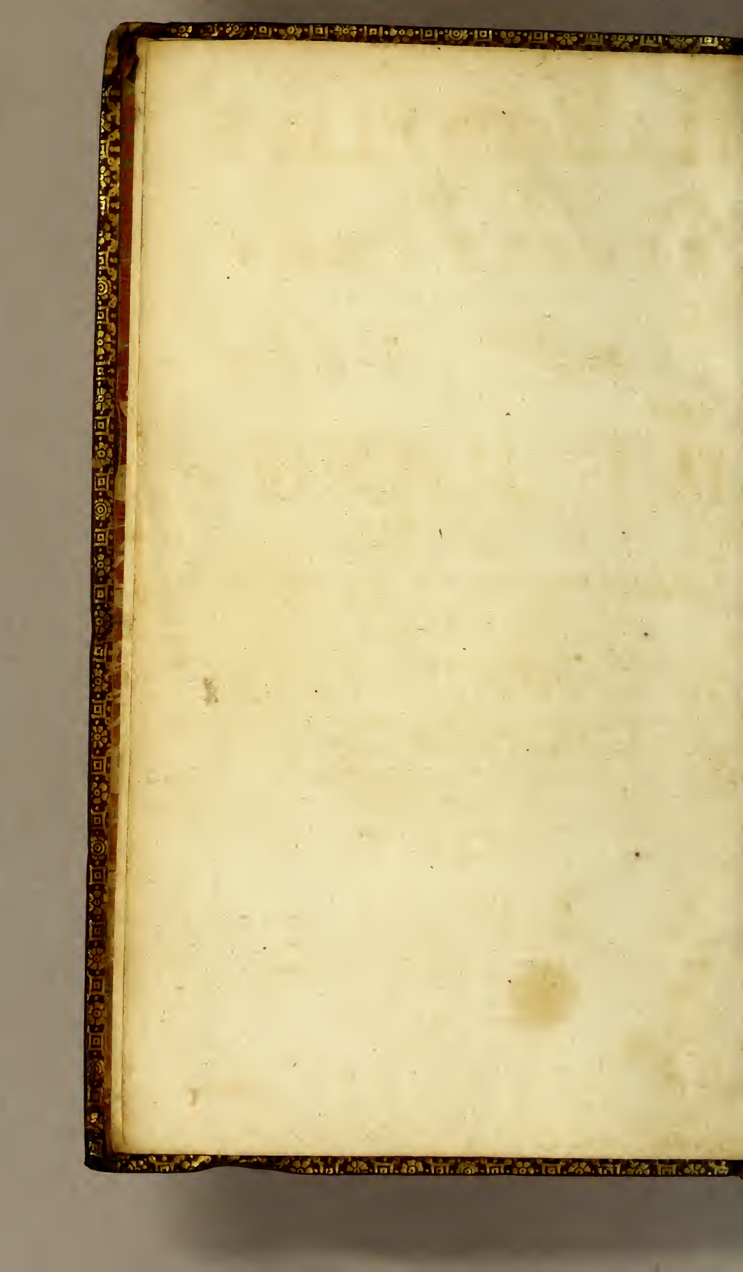



GAUDEO.
John Carter Brown.







HISTOIRE
DE LA
DECOUVERTE
ET DE LA
CONQUÊTE
DU
PEROU,

Traduite de l'Espagnol

D'AUGUSTIN DE ZARATE.

Par S. D. C.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez CHARLES OSMONT, ruë S. Jacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à l'Ecu de France.

M. DCCVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





PREFACE
DU
TRADUCTEUR.



ENTRE plusieurs découvertes dans les Arts & dans les Sciences qu'on a fait depuis quelques centaines d'années, il y en a trois fort remarquables, qui ont produit de tres-grands effets dans le monde, bons & avantageux à quelques égards : mais aussi souvent mauvais & préjudiciables à la societé humaine par la mauvaise disposition des hommes, qui fait qu'ils abusent de tout. Il n'est pas difficile à comprendre qu'on veut parler de l'invention de la poudre à canon vers la fin du quatorziéme siecle, de l'impression vers le milieu du quinziéme, & de la découverte du nouveau Monde au commencement du seiziéme.

On n'ignore pas que Christophe Colomb en avoit découvert quelque chose dès l'an 1492. & que cinq ans après en 1497. Americ Vespuce découvrit ce grand Continent qui a pris de lui le nom d'Amerique : mais on peut dire neanmoins que les plus grandes & les plus considerables parties n'en ont été découvertes qu'au commencement du seiziéme siecle. On a trouvé en divers endroits des pays habitez par des peuples fort barbares & fort sauvages, & pourtant presque par tout quelque forme de Gouvernement & de Police. On a trouvé sur tout deux grand Empires gouvernez avec art & avec politique depuis quelques siecles par une assez longue suite de Rois : l'un, dans l'Amerique septentrionale, qui est le Mexique ; & l'autre, dans l'Amerique méridionale, qui est le Perou. Ces deux grands Empires ont été découverts & conquis d'une maniere assez surprenante par un petit nombre d'Espagnols dans le cours de peu d'années : le Mexique par Fernand Cortez, & le Perou par François Pizarre. Comme on vient de donner depuis peu au Public une Traduction Françoise, qui a été bien reçûë, de l'Histoire qu'Antoine de Solis a écrit en Espagnol de cette

découverte & de cette conquête du Mexique : on a crû que l'Hiſtoire de la découverte & de la conquête du Perou en François, pourroit auſſi être agreable à pluſieurs perſonnes qui n'entendent pas l'Eſpagnol. On a donc choiſi un Hiſtorien qui paroît ſincere & deſintereſſé, & qu'on ne ſçauroit ſoupçonner de déguiſer la verité en faveur de ſon Héros, parce qu'il n'en a point ; & qu'on auroit peut-être de la peine à deviner de tous les perſonnages qui paroiſſent dans ſon Hiſtoire, s'il a de l'affection & de l'attachement pour quelqu'un plus que pour les autres. Cet Hiſtorien eſt Auguſtin de Zarate, qui écrit d'un ſtile ſimple & naturel : mais avec beaucoup de bon ſens & d'une maniere qui paroît aſſez propre à faire que ſes Lecteurs s'intereſſent dans ſon récit. Au reſte, perſonne n'ignore que la découverte du Perou & des riches Mines qu'on y a trouvé, ont eu de grandes influences dans toutes les affaires de nôtre Europe, où l'argent eſt devenu beaucoup plus commun qu'il n'étoit auparavant. On ſçait que vers la fin du quinziéme ſiecle, on trouvoit prodigieux que Louis XI. Roy de France, tirât ſur ſon Royaume *quarante-ſept cens*

mille francs par an, comme parle ſon Hiſtorien Philippe de Comines, qui remarque : (a) *Que Charles VII. prédéceſſeur de Louis, n'avoit jamis tiré que dix-huit cens mille francs, & qu'ainſi par cette exaction, plus que doublée, chacun eſtimoit le Royaume bien attenué, tant des grands que des moyens & que des petits ; parce qu'ils avoient porté & ſouffert vingt ans ou plus de grandes & horribles tailles, qui ne furent jamais ſi grandes à trois millions de francs près.* Ce ſont les termes de cet Auteur. Aujourd'huy dans les mêmes lieux, où cela paroiſſoit ſi prodigieux, alors il ne feroit pas la dixiéme ou la vingtiéme partie de ce qui s'y leve ; puiſqu'on n'y parle que par cinquantaine, & même par centaine de millions. A la verité, il ne faut pas attribuer un ſi grand changement tout entier à la découvete du Perou ; il y a pluſieurs autres cauſes qui y concourent, & dont ce n'eſt pas icy le lieu de parler. Mais il faut pourtant avouer, que ſi ces précieux métaux, l'or & l'argent, n'avoient pas été apportez en quantité de ce nouveau Monde dans nôtre Europe, on n'y compteroit pas par de ſi groſſes

(a) *Liv. 5. Chap. 18.*

sommes, & on n'y entretiendroit pas un ſi grand nombre de troupes reglées. Les Lecteurs ſeront donc ſans doute bien aiſes de voir comment a été découvert & conquis un pays d'où nous eſt venu tant de bien & tant de mal, par l'abus que les hommes font de tout, & qu'ils n'ont pas manqué de faire des richeſſes que ce pays nous a fourni. On a remarqué, que dans l'eſpace de moins de cinquante ans, des ſeules mines de Potoſi, on avoit apporté en Eſpagne, pour le quint du Roy ſeulement, près de quatre cens millions. On peut aiſément conjecturer par là, combien, & Potoſi, & Porço, & Quito, & pluſieurs autres endroits, en ont pû fournir en plus de cent cinquante ans, tant pour le quint du Roy que pour le compte des particuliers. On voit aujourd'huy une Ville qui contient pour le moins quatre mille maiſons, belles & bien bâties, nommée Potoſi, & ſituée dans un lieu autrefois deſert, & qui, comme nôtre Auteur le remarque, doit ſa naiſſance à la découverte des mines de la Montagne du même nom. Cette Ville a des Egliſes magnifiques, & tous ſes Habitans ſont riches, & ne ſe ſervent qu'en vaiſſelle d'argent. Les autres Villes, dont il eſt

parlé dans cette Hiſtoire, ſubſiſtent encore aujourd'huy pour la plûpart : & les plus conſiderables ſont, Quito, Ciutad de Los Reyes ou Lima, Cuſco, la Plata, Arequippa. Cuſco étoit autrefois la Capitale de tout le pays, c'eſt aujourd'huy Loy Reyes qui l'eſt. Le Perou porte le titre de Royaume, & veritablement il eſt aſſez étendu & aſſez conſiderable pour mériter ce nom ; ainſi, ceux qui en ſont Gouverneurs pour le Roy d'Eſpagne, portent le nom de Vicerois. Il y a dans le pays pluſieurs Evêchez & deux Archevêchez ; l'un, à Los Reyes ; l'autre, à la Plata, où il y a auſſi une Audience Royale, qui eſt une eſpece de Cour ſouveraine, à peu près comme ſont les Parlemens en France. Il y a encore une troiſiéme ſemblable Cour à Quito ; ſi bien que deux, ſçavoir, celle de Quito & celle de la Plata, ſont ſituées aux deux extrémitez du Royaume, & celle de Los Reyes comme au milieu. Les Mines du Perou continuent à fournir de l'or & de l'argent, & le pays auſſi à fournir la plûpart de choſes neceſſaires pour la commodité, & même pour les délices de la vie. Au reſte, pour dire quelque choſe des regles qu'on s'eſt propoſé de ſuivre dans cette verſion, on a

regardé la fidelité comme le caractere essentiel d'une bonne Traduction, sur tout quand il s'agit d'Histoire. Ainsi, on a tâché de rendre par tout exactement le sens de l'Original, sans s'attacher pourtant scrupuleusement aux termes : parce qu'on sçait que chaque Langue a des tours & des expressions qui lui sont propres, & qu'on ne sçauroit rendre mot pour mot dans une autre, sans s'y exprimer d'une maniere barbare & obscure. Il arrive necessairement de-là qu'il y a des beautez & des agrémens dans un Original qu'on ne sçauroit égaler dans une version : mais il se rencontre aussi quelquefois que la Langue du Traducteur a des avantages à cet égard sur celle de son Auteur, & qu'on y peut exprimer plus nettement & avec plus de force & de naïveté certaines pensées, qu'elles ne peuvent l'être dans une autre langue. On se flate que cela est arrivé en quelques endroits de cet Ouvrage, & qu'on a rendu le sens plus clair & plus net en François qu'il ne l'étoit dans l'Espagnol, comme ceux qui voudront se donner la peine de lire l'un & l'autre, le pourront aisément remarquer.

D'ailleurs, on avouë franchement,

qu'on a eu bien de la peine à se contenter soy-même pour rendre d'une maniere convenable quelques noms de Charges, de poids, de mesures & de monnoies, tant parce qu'on n'avoit pas tous les Livres où on auroit pû trouver les éclaircissemens necessaires, qu'à cause que toutes ces choses ne se répondent pas exactement d'un pays à l'autre. Ainsi, on a été obligé de retenir en quelques endroits les noms mêmes qui se trouvent dans l'Espagnol, & on les a rendus en d'autres de la maniere qu'on a jugé la plus approchante & la plus convenable. Par exemple, on a retenu le nom de *Contratation* des Indes (bien que ce mot ne soit pas connu en François,) parce qu'on ne pouvoit exprimer autrement d'une maniere convenable, une espece de Tribunal de Justice érigé en Espagne pour les affaires des Indes. On a retenu de même en quelques lieux le nom Espagnol, *Adelantado*, & en plusieurs autres on l'a traduit par celui de Président, qui semble y répondre assez bien, quoiqu'on reconnoisse que toutes les idées principales & accessoires qui se trouvent attachées à *l'Adelantalo* Espagnol, ne se rencontrent pas dans le nom François de Président. On a rendu

le mot *d'Alcalde*, qui eſt auſſi un nom de Charge, quelquefois par le nom general de Magiſtrat, en d'autres lieux par celui de Juge de Police, & encore par celui de Prevôt, ſelon que cela paroiſſoit convenable au ſujet : parce que ce nom Eſpagnol a toutes ces diverſes ſignifications. On a retenu par tout le nom *d'Audience & d'Audience Royale*, pour ſignifier une eſpece de Cour ſouveraine, bien qu'il n'y en ait aucune ſous un ſemblable nom en France, & on n'a pas voulu mettre à la place le nom de Parlement : parce qu'encore qu'il y ait quelque reſſemblance entre ces deux choſes, il s'y trouve auſſi des differences conſiderables, & par la même raiſon on a retenu auſſi le nom *d'Auditeur*, au lieu de le rendre par celui de Conſeiller. On a traduit de même *Maeſtre de Campo*, Meſtre de Camp, ou Meſtre de Camp general, bien qu'on n'ignore pas qu'il y a de la difference entre le *Maeſtre de Campo* Eſpagnol, qui déſigne un Officier qui commande également la Cavalerie & l'Infanterie ſous le General & le Meſtre de Camp general François, qui ſignifie ſeulement aujourd'huy le ſecond Officier de la Cavalerie Legere, qui la commande toute en l'abſence du Colonel

general de cette Cavalerie. On auroit pû traduire *Maestre de Campo*, par Lieutenant general, à quoy il semble qu'il ne répond pas mal : mais comme dans le temps que nôtre Auteur écrivoit, le nom de Mestre de Camp se donnoit aux Officiers d'Infanterie qu'on nomme aujourd'huy Colonels, tout de même qu'aux Officiers de Cavalerie, & cela en France comme en Espagne, on a mieux aimé retenir le nom de Mestre de Camp general, comme il est dans l'Espagnol, que de mettre à la place celui de Lieutenant general. A l'égard des monnoyes, on en a usé à peu près de la même maniere : on a retenu en quelques endroits le nom Espagnol de *Pesos*, parce qu'on s'en sert aussi quelquefois en François comme en d'autres Langues de l'Europe : en d'autres lieux on l'a rendu par le mot d'Ecu quand il s'agissoit de monnoye d'argent, & par celui d'Ecu d'or ou de Ducat, quand il étoit question de monnoye d'or. Pour les autres, on les a aussi rendus par des noms François de monnoyes connuës & les plus approchans qu'on a pu de la même valeur des monnoyes Espagnoles. On a fait la même chose pour les poids & les mesures.

Il faut encore remarquer, qu'on a traduit *Lagartos*, Lesards ou grands Lesards; mais on y a ajoûté le nom de Crocodiles dans les lieux où il étoit parlé des animaux qu'on nomme de ce dernier nom dans nôtre langue, & on n'a retenu le nom de Lesards, que pour faire connoître que les Espagnols regardent ces monstres comme des especes de Lesards, sans doute à cause de quelque ressemblance dans leur figure, bien qu'on n'ignore pas qu'en nôtre langue on ne se serve du nom de Lesard, que pour désigner des animaux beaucoup plus petits.

On n'entreprend point de décider icy d'où est venu le nom de Peru ou Perou que les Espagnols ont donné à ce grand pays de l'Amerique Meridionale, on se contentera seulement de dire, que quelques-uns croyent qu'il est venu du nom d'une riviere, que les gens du pays nommoient Beru, & que les autres disent, que les Espagnols au commencement qu'ils y abordérent demandans à un homme, quel étoit le nom du pays, cet homme crut qu'ils lui demandoient son nom de lui, & qu'il leur dit, qu'il se nommoit Peru, ce qu'ils prirent pour le nom du pays qu'ils demandoient, &

non pour celui de cet homme dont ils ne s'informoient pas. Ce dernier ſentiment eſt peut-être plus vraiſemblable : mais on ne décide rien là-deſſus, auſſi la choſe ne paroît-elle pas fort importante.

On finiroit icy ſi on ne jugeoit à propos de faire remarquer à l'occaſion de cette Hiſtoire du Perou, qu'il arrive ſouvent aux plus grands hommes de ſe tromper, même dans des faits aſſez connus. Perſonne n'ignore avec combien de capacité, de ſoin & de diligence le Préſident de Thou a écrit l'Hiſtoire de ſon temps, ſon Ouvrage a été eſtimé de tous les gens Sçavans, & le ſera toujours de tous ceux qui aiment la ſincerité & la candeur. Cependant dans le premier Livre de ſon Hiſtoire, il dit une choſe où il s'eſt manifeſtement trompé, comme il paroît par cette Hiſtoire du Perou, qu'on donne maintenant au Public en nôtre Langue. Voicy le fait, de Thou dit, que Vaca de Caſtro qui avoit vaincu & fait mourir le jeune Almagre, fut enſuite lui-même fait mourir par Gonzale Pizarre : neanmoins il paroît évidemment par nôtre Hiſtorien Zarate, que Vaca de Caſtro retourna en Eſpagne où il eut à ſoûtenir

un Procès qui dura plusieurs années sur sa conduite, tandis qu'il étoit au Perou, & ce fait est accompagné de tant de circonstances qu'on ne sçauroit douter qu'il ne soit évidemment faux qu'il soit mort au Perou par les mains de Gonzale Pizarre, qui fut défait & supplicié avant que Vaca de Castro mourût en Espagne. On remarque encore, que Moreri dans son Dictionnaire Historique sur l'article du Perou fait une semblable faute, en disant, que les Pizarres perdirent avec la vie le Gouvernement de tous les pays qu'ils avoient acquis au Roy d'Espagne, & *que Pedro de la Gasca y demeura Viceroy.* Il y a deux fautes dans ces dernieres paroles. La premiere, c'est que Pedro de la Gasca n'a jamais eu au Perou le titre de Viceroy, mais seulement celui de Président. La seconde, qu'après avoir vaincu Gonzale Pizarre, il s'en retourna incontinent en Espagne, ayant employé fort peu de temps à mettre quelque ordre aux affaires du Perou. Cela se voit clairement par cette Histoire, dont on donne maintenant la Traduction au Public. On a remarqué une chose considerable de la moderation & de la retenuë de ce même Pedro de

la Gaſca, c'eſt qu'il retourna en Eſpagne, ſans s'être enrichi au Perou où il avoit eu aſſez de moyens de le faire, & où il avoit executé de ſi grandes choſes, & qu'il en remporta le même chapeau qu'il y avoit porté, n'ayant rien changé dans ſa maniere d'agir modeſte, & emportant d'ailleurs pour ſon Maître de tres-groſſes ſommes d'argent.



AVIS

AVIS DE L'AUTEUR ESPAGNOL.

COMME j'exerçois la Charge de Secretaire du Conſeil Royal de Caſtille, où je faiſois ma réſidence depuis quinze ans, le Roy & ceux de ſon Conſeil des Indes, m'ordonnérent vers la fin de l'année 1545. d'aller au Perou, pour exercer dans ces Provinces & celle de Terre ferme la Charge de Treſorier general, tant pour le payement des Officiers de Sa Majeſté que pour la recette de ſes droits & de ſes revenus en ce pays-là. Je m'embarquai ſur la Flote qui portoit Blaſco Nugnez Vela, pourvû de la Charge de Viceroy du Perou. Auſſi-tôt que nous fûmes arrivez dans ce nouveau Monde, j'y vis tant de mouvemens, de broüilleries & de nouveautez, que cela me fit naître la penſée d'en conſerver la memoire à la Poſterité.

J'écrivis donc ce qui ſe paſſoit : mais quelque temps après, faiſant reflexion ſur ce que j'en avois écrit, je jugeai que cela ne ſuffiſoit pas, & que pour le bien entendre, il falloit neceſſairement remonter plus haut, & expliquer des faits dont ceux que je voyois, tiroient leur origine. Ainſi, de degré en degré je montai juſqu'à la découverte du pays. En effet, les choſes qui s'y ſont paſſées ont tant de liaiſon, & dépendent ſi fort les unes des autres, que ſans le récit de celles qui ont précedé, les ſuivantes ne peuvent avoir toute la clarté qui leur eſt neceſſaire. Je me ſuis donc cru obligé de prendre la choſe dès ſa ſource pour donner à cette narration toute l'évidence dont elle avoit beſoin.

Ma Relation ſera peut-être un peu moins parfaite que ſi j'avois pû l'écrire régulierement & la mettre en ordre, tandis que j'étois au Perou, ce que je ne pus faire ; parce qu'il penſa m'en couter la vie pour l'y avoir ſeulement commencée, par la brutalité d'un Meſtre de Camp de Gonzale Pizarre, qui menaçoit de tuer quiconque entreprendroit d'écrire ſes actions : il avoit peut-être quelque raiſon de croire qu'elles méritoient plûtôt d'être enſevelies dans

un oubli éternel que d'être conſervées à la Poſterité. Je fus donc contraint de ceſſer, & je me contentai, ne pouvant mieux faire, de recueillir tous les Memoires que je pus avoir, qui ſont ſuffiſans pour écrire une Relation qui n'a peut-être, ni toute l'étenduë, ni toute la perfection d'une Hiſtoire complete; mais qui a auſſi quelque choſe de plus que de ſimples Memoires, étant comme elle eſt, diviſée par Livres & par Chapitres.

Je ne me ſuis pas fait ma principale affaire du ſtile dont je devois écrire, me fondant ſur ce qu'a dit Ciceron & après lui Pline, que la Poëſie & les Harangues n'ont aucun agrément ſans beaucoup d'éloquence : mais que l'Hiſtoire plaît toûjours de quelque maniere qu'elle ſoit écrite. En effet, les hommes ont naturellement tant d'inclination pour les nouveautez, & pour apprendre les évenemens qui leur ſont inconnus, que ſouvent ils prennent plaiſir aux récits quoique groſſiers & mal arrangez. Si mon ſtile n'a pas toute la politeſſe qu'on pourroit ſouhaiter, au moins cet Ouvrage fera connoître la verité des faits, & je ne ferai pas fâché qu'il ſerve à quelqu'autre pour écrire la même

Hiſtoire avec plus d'ordre & d'élégance, comme cela eſt ſouvent arrivé dans les Hiſtoires Gréques & Latines, & même en celles de nôtre temps. Je me ſuis attaché particulierement à la verité qui eſt l'ame de l'Hiſtoire, & j'ay écrit avec toute l'exactitude poſſible, ſans artifice & ſans déguiſement, tant pour les choſes naturelles que pour les événemens, ce que j'ay vû moy-même : & à l'égard de ce qui s'eſt paſſé en mon abſence, ce que j'en ay pû apprendre des perſonnes dignes de foy & non paſſionnées. Ce n'étoit pas une petite difficulté d'en trouver qui fuſſent telles dans un pays, où il y en avoit peu qui ne fuſſent attachées au parti de Pizarre ou à celui d'Almagro, à peu prés comme on l'étoit autrefois à Rome au parti de Ceſar ou à celui de Pompée, ou peu de temps auparavant à celui de Sylla ou de Marius. En effet, on auroit eu peine à trouver quelqu'un au Perou qui n'eût été bien ou mal-traité par l'un de ces deux Chefs, ou par ceux de leur parti.

Comme dans toutes les Hiſtoires on peut diſtinguer trois choſes : premierement, les deſſeins & les intentions : ſecondement, les actions : & enfin, les

événemens ; j'ose m'assurer qu'il n'y aura personne qui ne convienne avec moy sur les deux derniers articles, où j'ay pris tous les soins possibles pour ne me point trouver ; à l'égard du premier, si on trouve de la difference entre mon récit & celui de quelques autres, on ne devra pas en être surpris, puisque cela est assez ordinaire aux Historiens les plus exacts & les plus fideles.

Je n'eus pas si-tôt achevé cette Relation que je m'apperçûs d'une erreur dans laquelle j'avois toûjours été, qui étoit de blâmer ceux qui écrivent l'Histoire, de ce qu'ils ne mettoient pas leurs Ouvrages au jour aussi-tôt qu'ils étoient achevez : je croyois que leur pensée étoit d'attendre que le temps en pût couvrir les défauts, lorsque ceux qui pouvoient être les témoins des faits qu'ils récitent ne seroient plus. Je comprens mieux à cette heure la raison qui les oblige d'attendre la mort des personnes dont ils parlent, peut-être même qu'il seroit quelquefois à propos d'attendre que toute leur posterité fût périe ; puisqu'en récitant ce qui se passe dans nos jours, on court risque d'offenser bien des gens, & qu'on ne peut presque se flatter de contenter personne.

Ceux qui font mal ſe plaindront toûjours, & quelque legerement qu'on touche leurs fautes, ils accuſeront toûjours l'Hiſtorien de s'être trop étendu ſur ce qui les deshonore, de l'avoir exageré, & de n'avoir pas aſſez marqué ce qui pouvoit ſervir à les diſculper. Au contraire, ceux dont les actions méritent des loüanges, trouveront qu'on ne s'y eſt pas aſſez étendu, à moins qu'on n'en compoſe de gros Volumes. Ainſi, un Auteur aura toûjours à plaider, ou contre ceux qu'il blâme, qui ſe plaindront qu'il en a trop dit, ou contre ceux qu'il louë, qui trouveront qu'il n'en a pas aſſez dit. Horace conſeille à tous Ecrivains de garder leurs Ouvrages neuf ans avant que de les donner au Public : mais peut-être que les Hiſtoriens ne feroient pas mal de multiplier ce temps, & d'attendre à peu prés la révolution d'un ſiecle avant que de produire les leurs, afin que les deſcendans des coupables euſſent quelque couleur pour nier qu'ils en fuſſent deſcendus, & que la poſterité des honnêtes gens fût en quelque ſorte contente des loüanges moderées qu'on donne à leurs ancêtres. Ces réflexions m'avoient fait prendre la réſolution de ne point donner

encore cet Ouvrage au Public, jusqu'à ce que dans le Voyage que le Roy fit en Angleterre, quelques personnes à qui j'avois donné mes Cahiers, les lui montrérent. Ce Prince se les fit lire pour se délasser des ennuis de la Navigation, & cet Ouvrage eut le bonheur de divertir Sa Majesté, qui l'honora de son approbation, & qui l'adopta en quelque sorte, en m'ordonnant de le faire imprimer; ce que j'ai fait d'autant plus volontiers, que ce commandement doit suffire pour mettre mon Livre à couvert de tous les murmures des Censeurs.



ECLAIRCISSEMENT

De la difficulté que quelques-uns font Comment les premiers qui ont peuplé le Perou ont pû y passer.

ON forme de grands doutes & de grandes difficultez sur les premiers Peuples, qui depuis long-temps habitent dans les Provinces du Perou, & on demande comment ils ont pû y passer, ce pays étant, comme il est, separé par une si vaste étenduë de mer, de ceux où les premiers hommes du monde ont habité. Il me semble qu'on peut suffisamment répondre à cette difficulté, par une Histoire que Platon touche dans son Timée ou son Dialogue de la Nature, & qu'il récite plus amplement dans le Dialogue suivant, intitulé Atlantique. Là il rapporte » que » les Egyptiens disoient, à l'honneur » des Atheniens, qu'ils avoient eu part » à la défaite de certains Rois qui étoient » venus par mer avec une nombreuse » armée, d'une grande Isle nommée » Atlantique, qui commençoit depuis » les Colomnes d'Hercule ; que cette

» Isle

» Isle étoit plus grande que toute l'Asie
» & l'Afrique ensemble, & qu'elle étoit
» divisée en dix Royaumes que Neptu-
» ne avoit donné en partage à ses dix
» enfans, ayant donné le plus grand &
» le meilleur à Atlas son fils aîné. Il
ajoûte à cela plusieurs particularitez remarquables des coutumes & de richesses de cette Isle, sur tout d'un Temple magnifique qui étoit dans la Ville principale, dont les murailles étoient entierement garnies & toutes couvertes d'or & d'argent, & le toit couvert de cuivre avec plusieurs autres particularitez qui seroient trop longues à rapporter icy, & qu'on peut voir dans l'Original. Il est certain que plusieurs coutumes & ceremonies, dont cet Auteur parle, s'observent encore aujourd'huy dans les Provinces du Perou. De cette Isle on passoit à d'autres grandes Isles situées par-delà, & qui n'étoient pas éloignées de la Terre ferme, au-delà de laquelle on trouvoit la vraie mer. Voicy les paroles du même Platon au commencement du Timée, où Socrate parle
» ainsi aux Atheniens. » On tient pour
» certain, que dans les temps passez
» vôtre Ville a résisté à un grand nombre
» d'ennemis qui venoient de la mer

» Atlantique, & avoient pris & occupé
» presque toute l'Europe & toute l'Asie;
» car alors ce détroit étoit navigable,
» & tout près de là, on voyoit une Isle
» qui commençoit presque dès les Co-
» lomnes d'Hercule, & qu'on dit qui
» étoit plus grande que l'Asie & l'Afrique
» ensemble : de cette Isle on passoit aisé-
» ment à d'autres qui étoient près & vis-
» à-vis du Continent ou de la Terre-fer-
» me voisine de la vraie mer; car on peut
» justement appeller cette mer la vraye
» mer, & la Terre dont je parle, Con-
» tinent ou Terre ferme. Un peu après
Platon ajoûte encore, que » neuf mille
» ans avant qu'il écrivît, il arriva un
» grand changement, & que la mer voi-
« sine de cette Isle s'enfla si fort par
» une prodigieuse quantité d'eaux qui
» s'y jettérent, qu'en un jour & une nuit
» elle couvrit toute l'Isle, l'engloutit &
» l'abîma entierement, & que cette mer
» a toûjours été depuis si remplie de
» bouë & de bancs de sable, qu'on n'a
» pû voguer dessus, ni passer par là
» aux autres Isles & à la Terre ferme,
» dont on vient de parler. Quelques
Auteurs prennent ce récit pour un dis-
cours allegorique, comme le rapporte
Marsile Ficin dans ses Notes sur le

Timée : cependant la plûpart des Commentateurs de Platon, comme Ficin lui-même & Platine le regardent, non comme une fiction, mais comme un récit historique & veritable. Au reste, il ne faut pas s'imaginer que les neuf mille ans, dont il parle, soient une preuve que son discours soit fabuleux : parce qu'il les faut prendre, selon Eudoxe, à la maniere des Egyptiens, non pour des années Solaires, mais Lunaires, c'est-à-dire, pour neuf mille mois, qui reviennent à sept cens cinquante ans. Il est remarquable sur ce sujet, que tous les Historiens & tous les Cosmographes anciens & modernes, appellent la mer qui a englouti cette Isle, l'Ocean Athlantique, retenans le même nom que portoit autrefois l'Isle, ce qui semble une assez bonne preuve qu'elle a été. En supposant donc la verité de cette Histoire, on ne sçauroit nier que cette Isle Athlantique, commençant, comme on a dit, vers le Détroit de Gibraltar, & assez près de Cadis, ne dût s'étendre fort loin du Septentrion au Midy, & de l'Orient à l'Occident, pour pouvoir être plus grande que l'Asie & l'Afrique. Par les autres Isles qui en étoient voisines, il faut sans doute entendre,

l'Eſpagnole, l'Iſle de Cuba, celle de ſaint Jean, la Jamaïque, & les autres qui ſont de ce côté-là. Par la Terre ferme, dont Platon parle, qui étoit à l'oppoſite & près de ces Iſles, il faut auſſi ſans doute entendre cette même Terre, qu'on appelle encore aujourd'huy la Terre ferme, avec toutes les autres Provinces du même Continent, qui commencent au Détroit de Magellan, & s'étendant vers le Nord comprennent le Perou, la Province de Popayan, la Caſtille d'or, Beragua, Nicaragua, Guatimala, la Nouvelle Eſpagne, les ſept Villes, la Floride, les Bacallaos, & de là vers le Septentrion juſqu'à la Norvegue. Il eſt ſans doute que cela comprend une plus grande étenduë de terre, que tout ce qu'on en connoiſſoit auparavant dans les trois autres parties du Monde. Au reſte, il ne faut pas s'étonner que ce nouveau Monde n'eut pas été découvert autrefois par les Romains, ni par les autres Nations, qui en differens temps occupérent l'Eſpagne; parce qu'on peut juſtement ſuppoſer, que la difficulté de traverſer ces mers, de laquelle nous avons déja parlé, ſubſiſtoit encore. C'eſt en effet ce que j'en ay ouï dire, & je n'ai

pas de peine à croire que cela pouvoit aisément empêcher qu'on ne découvrît ces nouvelles Terres, conformément au récit de Platon. L'autorité de ce Philosophe suffit pour me persuader la verité du fait, & je ne puis guere douter que ce nouveau Monde, découvert de nôtre temps, ne soit cette Terre ferme ou ce Continent dont il parle, puisque tout ce qu'il en dit convient fort bien à ce que nous en connoissons aujourd'huy; particulierement ce qu'il dit de cette Terre, qu'elle est voisine de la vraie mer, qui est celle que nous nommons à présent la mer du Sud. En effet, toute la mer Mediterranée, & ce que nous connoissons de l'Ocean, qu'on nomme ordinairement la mer du Nord, ne sont que comme des rivieres à comparaison de la vaste étenduë de cette autre mer. Après ces éclaircissemens, il ne paroît pas difficile à comprendre, que les hommes ayent pû aisément passer de cette grande Isle Athlantique, & des autres Isles voisines, à ce qu'on appelle aujourd'huy la Terre ferme, & de là par terre ou même par la mer du Sud jusqu'au Perou; car il ne faut pas s'imaginer que les peuples qui habitoient ces Isles n'eussent aucune connoissance de la

Navigation, ils ne pouvoient manquer de l'apprendre par le commerce qu'ils avoient avec cette grande Isle, où Platon remarque expressément, qu'il y avoit une grande quantité de Navires, & de Ports faits avec soin, lorsque la nature des lieux n'en fournissoit pas de suffisans pour la conservation de leurs Vaisseaux. Voilà, ce me semble, les conjectures les plus vraisemblables qu'on peut proposer sur un tel sujet obscur par son antiquité; & sur tout, parce qu'on n'a pû tirer là-dessus aucun éclaircissement des Habitans du Perou, qui n'ont aucune connoissance des Lettres ni de l'Ecriture pour conserver la memoire des choses passées. Dans la nouvelle Espagne ils ont au moins certaines Peintures, qui leur servent comme de Lettres & de Livres: mais au Perou ils n'ont autre chose que quelques cordes de diverses couleurs avec plusieurs nœuds; il est vray, que par le moyen de ces nœuds & de la distance où ils sont les uns des autres, ils comprennent quelque chose, mais fort confusément, comme je le diray plus au long dans cette Histoire du Perou. Je puis appliquer icy ce que dit Horace.

——— Si quid novisti rectius istis,
Horace Liv. 1. des Epîtres. Epit. 6. *Candidus imperti, si non, his utere mecum.*

Si quelqu'un peut sur ces matieres,
Donner plus d'éclairciſſement;
Qu'il nous le donne franchement,
Ou se serve de nos lumieres.

A l'égard de la découverte de ces nouvelles Terres, il semble qu'on y peut appliquer comme une maniere de prophétie un discours de Seneque dans sa Tragédie de Medée, où il parle ainsi.

Medée Act. 2. *Venient annis Sæcula seris,*
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, novosque Typhis detegat orbes.
Atque ingens pateat tellus,
Nec sit terris ultima Thyle.

Dans les siecles futurs on passera les Mers;
Et malgré la fureur & des vents & ondes,
L'avarice & l'orgueil trouvant de nouveaux Mondes,

ECLAIRCISSEMENT, &c.

*On ne croira plus * Thule au bout de l'Univers.*

La plus grande partie de cette Relation, au moins pour ce qui regarde la découverte du Pays a été tirée de Rodrigue Lozan, Habitant de Truxillo, qui eſt dans le Perou, & d'autres qui ont été témoins oculaires des choſes qui s'y ſont paſſées.

* Thule eſt une Iſle au-delà des Orcades à 63 degrez de latitude Septentrionale, la derniere de celles qui ont été connuës par les Anciens Romains.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

Où il est parlé du Voyage de Dom Diegue d'Almagro au Chili, de ce qui se passa cependant au Perou, & comment les Indiens du Pays se soulevérent.

LIVRE QUATRIE'ME.

Où il est parlé du Voyage que Gonzale Pizarre fit pour la découverte de la Province de la Canela, & de la mort du Marquis.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE

To.1.Frontise.



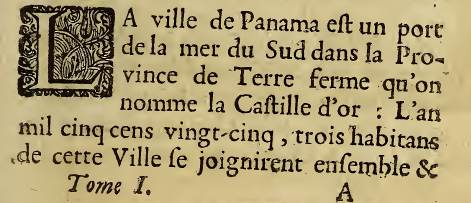
HISTOIRE DE LA CONQUETE DU PEROU.



HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE ET DE LA CONQUÊTE DU PEROU.

CHAPITRE PREMIER.

De la connoiſſance qu'on eut du Perou, & comment on commença à le découvrir.



LA ville de Panama eſt un port de la mer du Sud dans la Province de Terre ferme qu'on nomme la Caſtille d'or : L'an mil cinq cens vingt-cinq, trois habitans de cette Ville ſe joignirent enſemble &

formerent une Societé où ils employerent tous leurs biens. L'un étoit Dom François Pizarre de la ville de Truxillo : l'autre Dom Diegue d'Almagro de la ville de Malagon, de qui on n'a jamais bien ſçû ni l'origine ni la famille, quelques-uns diſent qu'il avoit été trouvé à la porte d'une Egliſe : le troiſiéme étoit un Eccleſiaſtique nommé (a) Fernand de Luque. Comme ils étoient des plus riches du païs, l'eſperance de s'agrandir & de s'enrichir encore, & en même tems de rendre un ſervice important à Sa Majeſté Imperiale Charles V. leur fit former le deſſein de découvrir par la mer du Sud, la côte Orientale de la terre ferme du côté qu'on a depuis nommé le Perou. François Pizarre ayant donc demandé & obtenu permiſſion de Pedro Arias d'Avila qui commandoit alors pour Sa Majeſté en ce pays-là, équipa avec aſſez de peine, un vaiſſeau ſur lequel il s'embarqua avec cent quatorze hommes. Il découvrit à cinquante

(a) *L'édition de Seville in folio de l'an 1577. dit que ce Hernand ou Fernand de Luque étoit Pere de Dom Diegue d'Almagro, ſans dire qu'il eût part à l'entrepriſe. Voi Livre 2. Chapitre 1.*

lieuës de Panama une petite & pauvre Province nommée Perou, ce qui depuis a fait donner improprement le même nom à tout le païs qu'on découvrit le long de cette côte par l'espace de plus de douze cens lieuës de longueur. Passant outre, il découvrit un autre pays que les Espagnols nommerent (a) *le Peuple brûlé.* Les Indiens de ce pays luy firent la guerre avec tant d'opiniâtreté, & luy tuërent une si grande partie de son monde, qu'il fut contraint de se retirer fort en désordre au pays de Chinchama, qui n'est pas éloigné du lieu d'où il étoit parti. Cependant Dom Diegue d'Almagro qui étoit demeuré à Panama y équipoit un navire sur lequel il s'embarqua avec soixante-dix Espagnols, & s'en alla chercher Dom François Pizarre le long de la côte jusques à la riviere à qui il donna le nom de saint Jean, à cent lieuës de Panama. Comme il ne le trouva point il retourna en le cherchant jusqu'au Peuple brûlé, où ayant reconnu par quelques marques qu'il y avoit été, il y débarqua, & se mit à terre avec son monde. Les Indiens enflez de la victoire qu'ils avoient remportée en chassant de

(a) *El Pueblo quemado.*

leur pays Dom François Pizarre, s'opposérent aussi à Dom Diegue, l'attaquans avec beaucoup de vigueur & se défendans courageusement, ensorte qu'ils l'incommodoient fort & lui causoient toûjours quelque perte : jusques à ce qu'un jour ils forcerent les retranchemens dont il s'étoit mis à couvert, & y entrerent par la négligence de ceux qui les défendoient du côté de leur attaque: ils mirent donc les Espagnols en déroute, & Dom Diegue qui perdit un œil dans cette occasion, fût contraint de rentrer dans ses vaisseaux & de se mettre en mer. Il retourna donc en suivant toûjours la côte jusques à ce qu'il arriva à Chinchama, où il trouva Dom François Pizarre. Ils furent fort aises de se revoir, & aiant joint leurs gens avec quelques nouveaux Soldats qu'ils levérent, ils se virent suivis de deux cens Espagnols : ainsi ils recommencérent à voguer le long de la côte avec deux navires & trois canots qu'ils avoient faits. Ils souffrirent & fatiguerent beaucoup pendant cette navigation ; parce que toute cette côte est pleine de rivieres qui se jettent dans la mer, & dans l'embouchure desquelles on trouve une grande quantité de lézards, que les Naturels du pays nom-

ment *Caymanes* : Ces animaux ſont ſi grands qu'ils ont ordinairement jusques à vingt & vingt-cinq pieds de longueur : quand ils peuvent attraper dans l'eau quelque homme ou quelque bête, ils les tuent, puis les emportent hors de l'eau pour les manger : ils ſentent ſur tout aiſément les chiens & ſont atirez par l'odeur pour les dévorer. Ils ſortent de l'eau pour faire leurs œufs & les enterrent dans le ſable en grande quantité, les y laiſſant éclore par la chaleur : ils ſe trainent ſur terre fort peſamment, puis ils ſe retirent dans l'eau. Ainſi on peut dire qu'en cela & en pluſieurs autres particularitez, ils reſſemblent fort aux Crocodiles qui ſe trouvent dans le Nil. Outre les autres incommoditez, les Eſpagnols ſouffrirent beaucoup par la faim; parce qu'ils ne trouvoient rien à manger, ſinon les fruits de quelques arbres qu'on appelle *Mangles*, dont on voit une grande quantité ſur cette côte. Ces arbres ſont d'un bois fort dur, ils ſont hauts & droits, & comme ils ſe trouvent ſur le bord de la mer, & que leurs racines ſont abreuvées d'une eau ſalée, leurs fruits ſont auſſi ſalez & amers. Cependant la néceſſité contraignoit nos gens de s'en nourrir, avec quelque peu de

poiſſon qu'ils prenoient, particulierement quelques écreviſſes ou chancres marins : parce que ſur toute cette côte on ne trouve point de Maïs. Comme ils alloient vers le Sud, ils étoient obligez de ramer continuellement dans leurs canots contre les courans de la mer qui vont toûjours du côté du Nord. De plus les Indiens les harceloient ſans ceſſe, les attaquans avec de grands cris, & les appellans par injure des gens bannis & qui avoient des cheveux au viſage, ſans doute à cauſe de la longueur de leur barbe : ils ajoûtoient qu'il faloit qu'ils fuſſent formez de l'écume de la mer, & que puis qu'ils erroient ainſi par le monde ſans labourer ni ſemer la terre, il falloit qu'ils fuſſent de grands faineans. Ces deux Capitaines ayant donc perdu pluſieurs de leurs Soldats tant par la diſette des vivres, que par les frequentes attaques des Indiens, ils convinrent que Dom Diegue retourneroit à Panama pour y faire quelques recruës : il en tira quatre-vingt hommes avec leſquels & ceux qui leur reſtoient, ils allerent juſqu'au pays qu'on nomme Catamez, qui eſt par delà ces Manglares, pays mediocrement peuplé & où ils trouverent abondamment des vivres. Ils remarquérent que les Indiens

de ces lieux qui les attaquoient & leur faiſoient la guerre, avoient le viſage tout parſemé de clous d'or enchaſſez dans des trous qu'ils ſe faiſoient exprés pour porter ces ornemens. Ayant découvert ce pays ainſi peuplé, ils ne paſſérent pas outre, juſqu'à ce que Dom Diegue d'Almagro fut retourné encore une fois à Panama pour en tirer plus de monde. Cependant Dom François Pizarre alla attendre ſon Compagnon dans une petite Iſle qui n'étoit pas loin de la grande terre qu'ils nommérent l'Iſle du Coq, où il ſouffrit beaucoup par la diſette où il ſe trouvoit de toutes les choſes néceſſaires à la vie.

CHAPITRE II.

Dom François Pizarre ſe trouvant fort embaraſſé dans l'Iſle de la Gorgone, ſe met en mer avec le peu de gens qu'il avoit & paſſe la ligne équinoxiale.

QUand Dom Diegue d'Almagro fut de retour à Panama pour en tirer quelque ſecours, il trouva que Sa Majeſté avoit pourvû de ce gouvernement un Gentilhomme de Cordouë, nommé

(a) *Pedro de los Rios*. Il s'opposa aux desseins d'Almagro, parce que ceux qui étoient demeurez avec Pizarre dans l'Isle du Coq, avoient fait supplier secrettement ce Gouverneur, de ne permettre point qu'un plus grand nombre de gens allassent périr inutilement dans une entreprise si perilleuse, comme plusieurs autres y avoient déja péri, & qu'il leur envoyât ordre de s'en retourner. Pedro de los Rios envoya donc un Lieutenant avec ordre que tous ceux qui souhaiteroient de retourner à Panama, le pussent faire en toute liberté, sans que personne les en empêchât ou les pût retenir malgré eux. A peine ces ordres furent-ils arrivez & connus par les soldats que la plûpart s'embarquérent avec beaucoup de joye, comme s'ils fussent par là sortis d'une cruelle captivité & échapé de la main des Barbares : de sorte qu'il ne s'en trouva que douze qui voulurent bien demeurer avec Pizarre. Avec un si petit nombre de gens il n'osa demeurer dans le lieu où il s'étoit retiré d'abord, ainsi il s'éloigna & se retira dans une Isle déserte à six lieuës plus avant en mer. Cette Isle étoit pleine de fontaines & de ruis-

(a) *Pierre des Rivieres*.

ſeaux, ils la nommerent la Gorgone : ils s'y nourrirent d'écreviſſes, de chancres, & de grandes couleuvres qui étoient fort communes dans cette Iſle, ils furent contraints de vivre ainſi aſſez miſerablement juſqu'au retour du Vaiſſeau qui étoit allé à Panama, d'où il leur apporta quelques vivres ; mais point de ſoldats. Pizarre monta ſur ce navire avec ſes douze hommes ſeulement, ſi bien que leur conſtance & la fermeté de leur courage furent cauſe de la découverte du Perou. Voici leurs noms, au moins ceux qui ſont venus à ma connoiſſance, & qui ont mérité d'être conſervez à la poſterité: Nicolas de Ribera natif d'Olvera, Pierre de Candie originaire de l'Iſle du même nom, Jean de Torre, Alfonſe Briſeno natif de Benevent, Chriſtophe de Peralte qui étoit de Baeza, Alfonſe de Truxillo de la ville de ce nom, François de Cuellar auſſi originaire de Cuellar, & Alfonſe de Molina qui étoit d'Ubeda. Le Pilote qui les conduiſoit s'appelloit Barthelemy Ruyz originaire de Moguer. Sous la conduite de cet homme, ils voguérent avec beaucoup de peine & de peril contre la force des vents & des courans, juſques à ce qu'ils arriverent à une Province qu'on appelle *Moſtripe*, ſituée

entre deux endroits habitez par des Chrêtiens, qui leur ont donné les noms de Truxillo & de ſaint Michel, à peu prés à égale diſtance de l'un & de l'autre. Pizarre avec le peu de gens qu'il avoit, n'oſa paſſer outre, il ſe contenta ſeulement d'entrer un peu dans la riviere de Puechos ou de la Chira, & de prendre quelques brebis du Pays, & quelques Indiens pour luy ſervir de truchemens dans la ſuite. Il ſe mit donc en mer & ſe rendit au port de Tumbez, où il apprit que le Roy du Perou avoit là un beau Palais, & qu'il y avoit auſſi des Indiens riches. C'étoit en effet une des choſes remarquables de ce Pays-là, avant que les Indiens de l'Iſle de Puna l'euſſent ruiné comme on le dira cy-après. Trois Eſpagnols de ſes gens l'abandonnerent dans ce lieu & s'enfuïrent, on aprit depuis qu'ils avoient été tuez par les Indiens. Aprés ces découvertes ce Capitaine retourna à Panama, ayant employé trois ans dans ce voyage avec beaucoup de peines, de fatigues & de perils, tant par la diſette des vivres où il ſe trouva ſouvent, que par les oppoſitions & les frequentes attaques des Indiens, & de plus encore par les murmures & la mutinerie de ſes propres gens, dont la plû-



A
Septentrion
Mer du Nord
Audience
Terre Ferme
N. Roy. de Grenade
Venezuela
Nouv. Andalousie
Paria
Castille d'Or
Audience de Panama
Audience de Quito
Ligne Equinoctiale
Provinces des Amozones
Mer de Perou
Audience de Lima
Los Charcas
Partie de la Mer de Sud
Tropique du Capricorne
Audience de la Plata
Partie du Chili
Occident
Midi



part avoient perdu le courage, en perdant l'esperance de reüssir dans leur entreprise, & d'en pouvoir tirer aucun avantage. Pizarre les apaisoit & pourvoyoit à leur besoin autant qu'il luy étoit possible, avec beaucoup de prudence & de fermeté d'ame, se confiant fort sur la diligence & sur les soins que Dom Diegue d'Almagro prendroit sans doute de les pourvoir de toutes les choses neccssaires, de vivres, d'hommes, de chevaux & d'armes. Ces deux Officiers qni étoient des plus riches habitans de Panama quand ils commencerent leur entreprise, s'y ruinerent entierement, & non seulement ils y dépenserent tout leur bien, mais ils s'endetterent même beaucoup.

CHAPITRE III.

Dom François Pizarre va en Espagne pour donner connoissance à Sa Majesté de la découverte qu'il avoit faite du Perou.

APrès la découverte dont on vient de parler dans le Chapitre précédent Dom François Pizarre s'en alla en Espagne, & donna connoissance à Sa

Majesté de tout ce qu'il avoit fait, & de ce qui luy étoit arrivé, la suppliant trés-humblement que pour recompense de ses travaux, il luy plût luy accorder le Gouvernement de ce pays ou il se proposoit de faire quelques nouvelles découvertes & quelque établissement. Sa Majesté luy accorda sa demande sous les mêmes conditions qu'on avoit accoutumé de stipuler avec les autres Capitaines qui s'engageoient en de semblables entreprises. Il retourna donc à Panama emmenant avec soy, Fernand Pizarre, Jean Pizarre, Gonzale Pizarre, & François Martin d'Alcantara ses freres. Fernand Pizarre & Jean Pizarre étoient freres de pere & de mere, & seuls enfans legitimes de Gonzale Pizarre surnommé le Long, habitant de Truxillo, qui avoit été Capitaine d'infanterie dans le Royaume de Navarre : Dom François étoit son fils naturel, & Gonzale Pizarre aussi, mais de deux differentes meres, & François Martin étoit frere de Dom François Pizarre du côté de sa mere seulement, tous deux enfans d'une même femme, mais de deux Peres differens. Outre ceux qu'on vient de nommer, Dom François emmena avec luy le plus de gens qu'il luy fut possible pour l'a-

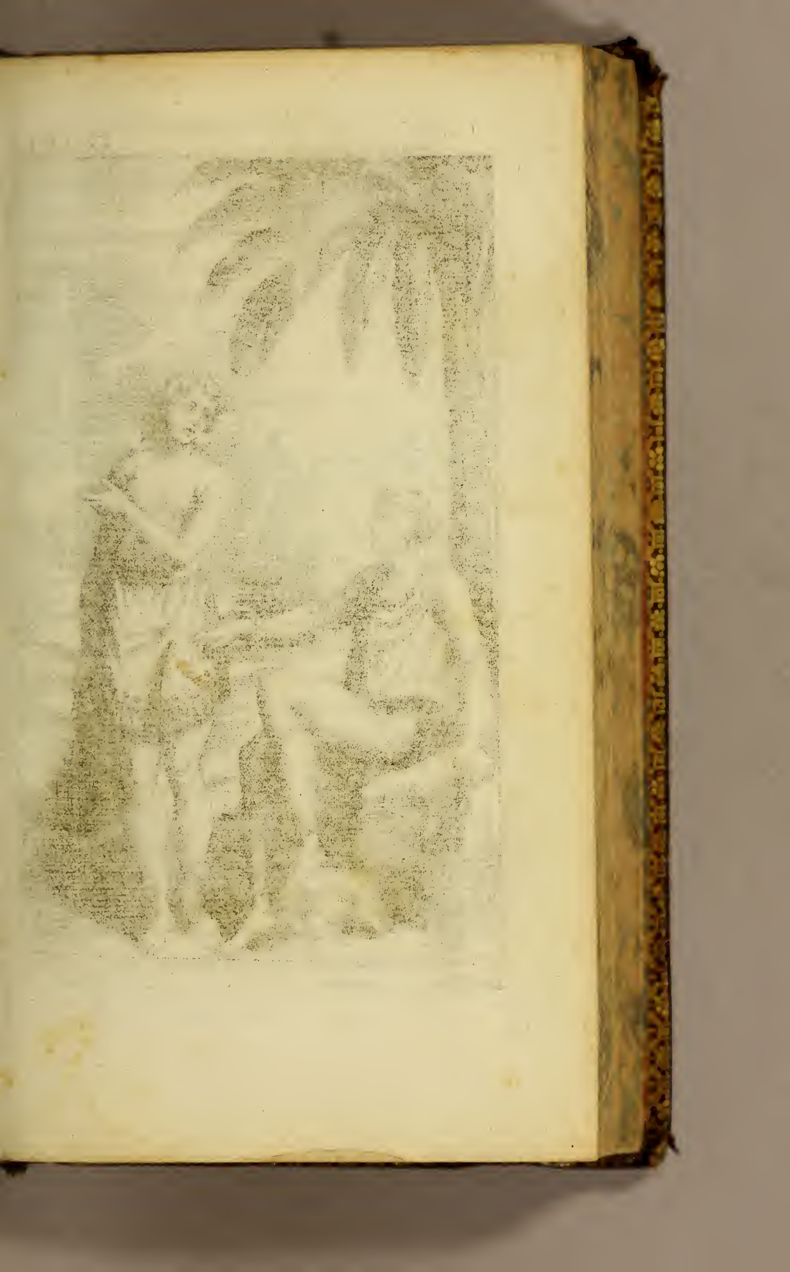
vancement de ses desseins : la plûpart de ceux qui le suivirent étoient de Truxillo & de Caceres & autres lieux de l'Estramadure. Aussi-tôt qu'il fut arrivé à Panama, il commença avec ceux qui l'accompagnoient à préparer tout ce qu'il jugeoit nécessaire pour son entreprise. Il y eut là dessus quelque différent entre luy & Dom Diegue d'Almagro, parce que ce dernier étoit fort mécontent de ce que Pizarre sembloit n'avoir eu soin en Espagne que de ses propres interêts dans tout ce qu'il avoit negocié avec Sa Majesté, de qui il avoit obtenu le titre de Gouverneur & celuy de President du Perou, sans faire aucune mention de Dom Diegue, ou au moins sans avoir rien obtenu pour luy, bien qu'il eût partagé les travaux & la dépense de leur découverte, & qu'il en eût même supporté la plus grande partie. Pizarre tâcha de l'appaiser & de le consoler, en luy disant que Sa Majesté n'avoit pas jugé à propos de rien faire pour luy, quoy qu'il l'en eût supplié ; mais qu'il luy promettoit positivement & luy donnoit sa parole qu'il renonceroit en sa faveur à la charge de President, & supplieroit instamment l'Empereur d'en pourvoir Dom Diegue, ce qui l'appaisa & le sa-

tisfit en quelque maniere. Ils commencerent donc à mettre ordre à leurs affaires & à préparer ſoigneuſement tout ce qu'ils jugeoient neceſſaire pour leur armement & pour bien reüſſir dans leur entrepriſe : Mais il faut avant que d'entrer dans la narration de ce qu'ils firent, dire quelque choſe de la ſituation du Perou, des choſes remarquables qui s'y trouvent, des mœurs & des coûtumes des Peuples qui l'habitent.

CHAPITRE IV.

Des Peuples qui habitent ſous la ligne Equinoxiale, & des choſes remarquables qu'on y trouve.

LE pays du Perou dont on parle dans cette Hiſtoire commence dés la ligne Equinoxiale & s'étend du côté du midy tirant vers le Pole Antarctique. Les peuples qui habitent ſous la ligne & aux environs ont le viſage bazané, ils parlent de la gorge, ils ſont fort adonnez au peché contre nature, c'eſt pourquoy ils maltraitent leurs femmes & en font peu de cas. Les femmes portent les cheveux fort courts, ont pour tout vêtement quelques eſpeces de jupes qui leur cou-



To. 1. P. 15.



vrent seulement le milieu du corps & ne décendent pas fort bas : ce sont elles qui sément le grain dont est fait tout le pain qu'on mange en ce pays-là, qui le broyent & le pétrissent ; on nomme ce blé dans la langue des Isles, Maïs, mais au Perou on l'appelle Zara. Les hommes portent certaines especes de chemises fort courtes, qui ne leur décendent que jusqu'au nombril sans couvrir ce que la pudeur voudroit qui le fût : ils se coupent les cheveux & se font des couronnes à la tête à peu prés comme les Moines, ils n'ont aucune sorte de couverture ni devant ni derriere jusques vers les reins. Ils se plaisent fort à porter quelques ornemens d'or aux oreilles & aux narines ; mais ils aiment sur tout à y porter des émeraudes qu'on ne trouve guere ailleurs qu'en ces quartiers-là, à peu prés sous la ligne Equinoxiale. Les Indiens n'ont jamais voulu montrer les mines d'où on les tire ; mais on ne doute pas qu'elles ne soient dans ce voisinage, parce qu'on y a trouvé quelques-unes de ces émeraudes mêlées & attachées avec des cailloux, ce qui semble une preuve assez claire qu'on les en tire en quelque lieu là auprés. Ils portent aussi aux bras & aux jambes quelques especes de bra-

celets qui font plusieurs tours, & qui sont d'or & d'argent avec de petites turquoises & de petites coquilles blanches ou colorées de diverses couleurs & de petits limaçons, & ils ne souffrent point que les femmes portent aucunes de ces choses. Ce pays est fort chaud & fort mal sain, on y est particulierement sujet à certaines verruës ou especes de froncles fort malins & fort dangereux, qui viennent au visage & dans les autres parties du corps, ils ont des racines fort profondes & sont plus à craindre que la petite verole & presque autant que des charbons de peste. Ces Peuples ont des Temples dont les portes regardent toûjours vers l'Orient & sont couvertes par quelques tapisseries de toile de coton. Dans chaque Temple il y a deux figures en relief ou deux statues de Boucs noirs, devant lesquelles ils font continuellement brûler du bois de certains arbres du pays, qui sent fort bon; mais quand ils en ôtent l'écorce il en distile une liqueur dont l'odeur est si forte qu'elle en est désagreable, & si on oint de cette liqueur un corps mort, & qu'on en fasse couler dans le corps par la bouche, il se conserve sans se corrompre. Ils ont aussi dans leurs Temples des figures de grands

serpens

ſerpens qu'ils adorent, & outre cela chaque particulier en a d'autres dans ſa maiſon ſelon ſa profeſſion & ſes occupations ordinaires, les peſcheurs, par exemple, des figures de tiburons, & les chaſſeurs d'autres figures conformes à la nature de leur chaſſe, & ainſi des autres qui ſont pour eux autant d'objets d'une malheureuſe & criminelle idolâtrie. Dans quelques Temples particulierement dans les villages qu'ils nomment de *Paſao*, on voyoit à tous les piliers des corps d'hommes & d'enfans attachez en forme de croix, & qui étoient ſi bien embaumez, ou la peau ſi bien enduite de la liqueur de ces arbres dont nous avons parlé, qu'il n'en ſortoit aucune mauvaiſe odeur: on y voyoit auſſi pluſieurs têtes d'Indiens attachées à des cloux & frotées de certaines drogues qui les conſument peu à peu; de maniere qu'elles viennent à n'être pas plus groſſes que le poing. Ce pays eſt fort ſec bien qu'il y pleuve ſouvent, il y a quelques ruiſſeaux d'eau douce, mais fort peu, & ces Peuples boivent des eaux de puits ou de quelques eſpeces d'étangs ou de reſervoirs. Leurs maiſons ſont faites de groſſes cannes ou roſeaux qui croiſſent dans le pays: on y trouve de l'or, mais

de bas aloi, il y a peu de fruits. Ils vont en la mer dans des canaux qui ſont de petits bateaux dont les bords ſont un peu recourbez en dedans, parce qu'ils ſont faits d'un ſeul tronc d'arbre creuſé par l'art, ils ont auſſi une autre eſpece de bateaux fort plats. Toute cette côte eſt fort poiſſonneuſe & on y voit ſouvent des baleines. Dans quelques bourgades du pays qu'ils nomment *Caraque*, on voyoit ſur les portes de leurs Temples des figures d'hommes avec des vêtemens à peu prés ſemblables à la dalmatique des Diacres.

CHAPITRE V.

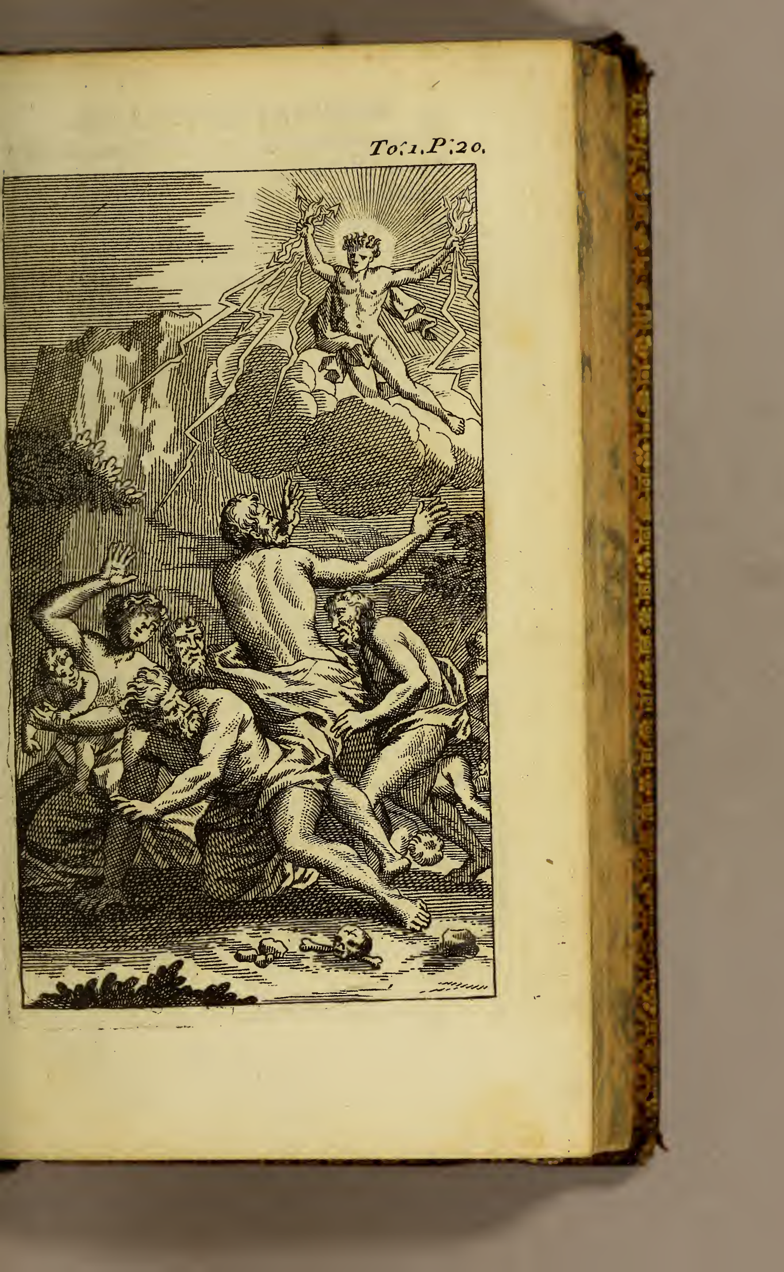
Des veines de poix qu'on trouve au Cap de Sainte Helene, & des Geans qui habiterent autrefois en ce lieu là.

PRès des pays dont on vient de parler dans le Chapitre précédent, dans une pointe de terre qui s'avance dans la mer & que les Eſpagnols ont nommé le Cap de Sainte Helene, on trouve quelques veines d'où ſort une eſpece de bitume qui reſſemble fort à de la poix ou du goudron, & en ſert. Les Indiens qui habitent en ce lieu, diſent qu'il y a eu

autrefois assez près de là, de certains Géans qui étoient d'une taille si surprenante qu'ils avoient quatre fois la hauteur d'un homme ordinaire, sans dire ni d'où ni comment ils étoient venus en ce pays-là. Ils se nourrissoient, disent-ils, des mêmes viandes que les Indiens, & principalement de poisson ; car ils étoient grands peschcurs. Ils alloient à la pesche dans des barques plattes, chacun dans la sienne qui n'en pouvoit porter plus d'un, bien qu'elles pussent porter chacune trois chevaux: ils marchoient à pied dans la mer jusqu'à la profondeur de deux brasses & demie, ils aimoient fort à prendre des tiburons & d'autres grands poissons; parce qu'ils y trouvoient plus à manger : car chacun de ces Geans mangeoit autant que trente Indiens. Ils alloient nuds par la difficulté de trouver dequoy se vêtir : ils étoient fort cruels & tuoient plusieurs Indiens sans aucun sujet ou pour des sujets trés-legers, aussi en étoient-ils fort crains. Les Espagnols virent à (a) *Puerto vieio*, deux figures en bosse de ces Geans, l'une qui representoit un homme & l'autre une femme. La memoire de ces colosses se-

(a) *Port vieux.*

conserve de pere en fils parmy les Indiens avec plusieurs particularitez qu'ils en rapportent, & sur tout la maniere dont ils périrent. Voicy le récit qu'ils en font; ils disent qu'on vid décendre du Ciel un jeune homme resplendissant comme le Soleil qui combattit contre ces Geans, leur lançant des flammes de feu, qui s'attachoient même aux rochers contre lesquels elles donnoient, & ils montrent encore aujourd'huy des trous qu'ils prétendent qu'elles y firent : ces malheureux ainsi poursuivis, ajoûtent-ils, se retirerent dans une vallée où cet homme céleste acheva de les exterminer. On regardoit comme une chose incroyable ce que disoient ces Indiens, & on ne pouvoit se résoudre d'ajoûter foy à leur récit, jusques à ce que le Capitaine Jean de Holmos originaire de Truxillo, & Lieutenant du Gouverneur de Puerto vieio, eût fait une perquisition exacte de la chose. Ce Lieutenant surpris de tant de particularitez que les Indiens rapportoient constamment de la même maniere, fit creuser l'an mil cinq cens quarante trois dans cette vallée qu'ils luy indiquerent : on en tira des côtes & d'autres os d'une grandeur si surprenante que jusques à ce qu'on les eût joints les


To: 1. P: 20.



uns aux autres & avec les cranes pour en former une eſpece de ſquelette, on ne pouvoit pas ſe perſuader que ce fuſſent des os d'hommes. Mais enfin aprés une perquiſition ſi exacte & aprés avoir bien conſideré les marques des coups de foudre qui paroiſſoient encore dans les rochers, on ne pût s'empêcher de croire ce que diſoient les Indiens. On envoya en divers endroits du Perou des dents qui furent trouvées dans cette vallée, qui étoient longues de quatre doigts & larges de trois. Aprés avoir ſoigneuſement conſideré toutes ces preuves, les Eſpagnols ont crû que ces Geans étant fort abandonnez au peché contre nature, comme on le leur diſoit, Dieu avoit voulu faire une punition exemplaire de leurs crimes, & avoit envoyé un Ange pour les détruire comme il fit autrefois à Sodome & dans les autres Villes voiſines. Veritablement il a été fort difficile ou pour mieux dire impoſſible d'avoir ſur ce fait & ſur toutes les autres antiquitez du Perou, tous les éclairciſſemens qu'on auroit ſouhaité : parce que les Naturels du pays n'ayant aucune connoiſſance ni aucun uſage des lettres ni de l'écriture, ni même des peintures qui ſervent de livres dans la Nouvelle Eſpagne, n'ont qu'une

eſpece de tradition qui paſſe des peres aux enfans pour conſerver la memoire des choſes anciennes. Il faut ajoûter pourtant qu'ils ont une maniere d'Annales fort extraordinaires pour perpetuer la mémoire des faits qui leur paroiſſent importans : ce ſont certaines cordes de coton que les Indiens appellent *Quippos*, ils marquent les nombres par des nœuds de diverſes façons, faits d'eſpace en eſpace le long de la corde, depuis les unitez juſqu'aux dizaines & ainſi en montant ; les cordes ſont de la couleur des choſes qu'ils veulent ſignifier. Dans chaque Province il y a des perſonnes qui ſont chargées de ce ſoin & qui enregiſtrent ainſi par le moyen de ces cordes, les choſes generales, ils nomment ces perſonnes *Quippo Camayos* : Il eſt ſurprenant de voir avec combien de facilité ces gens entendent & font entendre aux autres par ce moyen ce qui s'eſt paſſé pluſieurs ſiecles avant eux. Ils ont des maiſons publiques pleines de ces cordes.

CHAPITRE VI.

Des Peuples qui habitent par delà la ligne Equinoxiale le long de la Côte, & des choses remarquables qu'on y void.

AU delà la Ligne Equinoxiale du côté du Midy, on trouve une Isle de douze lieuës de tour, assez prés de la terre ferme, qu'on nomme l'Isle de Puna : elle est fort propre pour la chasse & pour la pesche, y ayant du gibier & du poisson en abondance. Il y a aussi plusieurs eaux douces : elle étoit autrefois fort peuplée, & ses habitans étoient presque toûjours en guerre contre tous leurs voisins, particulierement contre ceux de *Tumbez* qui en est distante de douze lieuës. Ils portent des chemises & une espece de vêtement de laine par dessus : ils avoient quantité de barques plattes sur lesquelles ils navigeoient : ces barques sont faites de longues planches d'un bois leger, attachées sur deux autres planches qui les traversent par dessous : elles sont toûjours en nombre impair, ordinairement cinq, quelquefois sept ou neuf, celle du milieu sur laquelle est assis celuy qui rame & conduit la barque,

eſt plus longue que les autres & elles vont ainſi en diminuant de longueur à proportion, enſorte que tout le bâtiment va en pointe par les bouts, à peu prés comme les doigts de la main quand ils ſont étendus : ils y font auſſi une eſpece de couverture pour ne ſe pas moüiller. Il y a de ces barques qui peuvent porter cinquante hommes & trois chevaux, elles vont à la voile & à la rame ; car les Indiens ſont grands rameurs & fort experts en cela. Il eſt arrivé quelquefois que les Eſpagnols voguans ſur ces barques, les Indiens en ont déjoint & détaché fort adroitement & fort promtement les planches, ſe ſauvans deſſus, & laiſſant périr les Chrétiens : ſouvent même ils n'avoient beſoin pour ſe ſauver ni de planches ni d'aucun autre ſecours, parce qu'ils ſont grands nageurs. Les armes dont les Indiens de cette Iſle ſe ſervoient pour combattre étoient des fléches & des frondes, & auſſi des maſſuës & des haches d'argent & de cuivre. Il ſe ſervoient auſſi d'une eſpece de lances ferrées d'or de bas aloy ; & tant les hommes que les femmes portoient pluſieurs ornemens & pluſieurs anneaux d'or. Ils avoient encore pour leur uſage ordinaire des vaiſſeaux d'or

&

& d'argent. Le Seigneur de cette Isle étoit fort craint & fort respecté par ses sujets, & si jaloux que tous ceux qui étoient commis à la garde de ses femmes, & même tous les domestiques de sa maison, étoient Eunuques, & on leur coupoit non-seulement les parties qui servent à la géneration ; mais pour les défigurer on leur coupoit aussi le nez. Dans une autre petite Isle voisine de celle dont on vient de parler, on trouva dans une maison la représentation d'un jardin avec plusieurs figures d'arbres & de diverses sortes de plantes d'or & d'argent. Vis à vis de cette Isle il y avoit en terre ferme un peuple qui avoit fait quelque chagrin au Roy du Perou, ce Prince leur imposa pour peine de s'arracher toutes les dents d'enhaut ; ainsi jusqu'à present les hommes & les femmes sont sans dents à la machoire superieure. En allant de Tumbez du côté du Midy par l'espace de cinq cens lieuës de longueur, & de dix lieuës de largeur, il ne pleut ni ne tonne : mais par delà ces dix lieuës un peu plus ou un peu moins selon la distance plus ou moins grande qu'il y a de la montagne à la mer, il y pleut & il y tonne, & on y a un hyver & un été, les saisons y étant reglées à peu

près comme elles ſont en Caſtille. Lors qu'on a l'hyver dans la montagne, on a l'été le long de la côte, & au contraire le temps qu'on peut nommer hyver à la côte, eſt un tems d'été ſur la montagne. La longueur de ce qu'on a découvert du Perou depuis la ville de Paſto où il commence, juſques à la Province de Chili découverte depuis peu, eſt de plus de dix-huit cent lieuës auſſi longues ou plus longues que les lieuës de Caſtille. Suivant toute cette longueur on voit regner une chaine de montagnes fort rudes éloignées de la mer en quelques endroits de quinze ou vingt lieuës, & en d'autres un peu moins. Ainſi tout ce pays eſt diviſé en deux parties diſtinguées, par deux noms différens, la Plaine & la Montagne: car tout l'eſpace qui eſt entre les montagnes de la mer, quel qu'il ſoit, plus ou moins grand, eſt compris ſous le nom de Plaine, & tout le reſte ſe nomme la Montagne. Toute la plaine eſt fort ſablonneuſe & fort ſéche, parce qu'il n'y pleut jamais, comme on l'a déja dit; on n'y trouve ni fontaines ni puits, ni aucune eſpece de ſources, ſinon en quatre ou cinq endroits dont l'eau eſt ſalée; parce que cela eſt fort près de la mer. On ſe ſert pour boire de l'eau des torrens qui dé-

cendent de la montagne & qui s'y forment par les pluyes & les neiges qui y tombent; car il y a aussi trés-peu de sources & de fontaines dans ces montagnes. Ces torrens sont éloignez les uns des autres de douze, de quinze & de vingt lieuës en quelques endroits; mais communément ils ne le sont que de sept ou huit, & les voyageurs réglent d'ordinaire leurs journées par la distance d'une riviere à l'autre, parce qu'autrement ils ne trouveroient point d'eau pour boire. Le long des bords de ces torrens environ une lieuë d'étenduë en largeur, plus ou moins selon que la disposition du pays, & la nature du terroir le permet, on a l'agrément de trouver la fraicheur de quelques bocages, d'arbres fruitiers & de campagnes semées de maïz par les Indiens; Depuis que les Espagnols sont établis en ce pays-là ils y ont aussi semé du froment. Pour arroser les terres ensemencées, ce qui est absolument nécessaire, on tire depuis la riviere de petits caneaux pour conduire l'eau aux lieux où on en a besoin, ce que les habitans naturels du pays font avec beaucoup de soin & d'industrie; parce que quelquefois pour éviter les valées qui se rencontrent entre la riviere & le lieu où on veut con-

duire l'eau, il faut faire un canal de sept ou huit lieuës de longueur par ses differens contours, bien que la valée n'ait souvent pas une demi lieuë d'étenduë. On trouve le long de ces vallées une fraicheur fort agréable depuis la montagne jusqu'à la mer, en suivant le cours de la riviere ou du torrent ; car on les peut justement nommer ainsi par leur extrême rapidité causée par la hauteur dont ils viennent. Il y en a plusieurs comme celuy qu'on nomme le torrent de la Sancta, ou celuy de la Barranca & plusieurs autres semblables que les Espagnols n'auroient sçu passer à cheval sans le secours des Indiens qui rompoient & retardoient pour quelques momens l'impetuosité du courant avec des pieux & des perches dont ils faisoient comme une espece de digue, pendant qu'on passoit un peu au dessus. Il n'y avoit pas de seureté de s'arrêter, soit pour abreuver le cheval, ou pour quelqu'autre chose; mais il falloit passer le plus promptement qu'il étoit possible, pour éviter que le cheval & l'homme ne fussent renversez par la rapidité de l'eau, en quoy il y auroit eu beaucoup de péril, parce qu'ils n'auroient pû se relever à cause de la violence avec laquelle le courant les au-

roit entrainez, qui eſt telle qu'elle roule & entraine ſouvent de fort grandes pierres. Ceux qui voyagent dans la plaine marchent preſque toûjours le long du rivage de la mer, & s'en éloignent ſi peu que rarement ils la perdent de veuë. En hyver ce chemin eſt fort dangereux, parce que les torrens s'enflent ſi fort qu'on ne les peut paſſer à gué, & qu'il le faut faire dans des barques, comme celles dont nous avons fait la deſcription ; ou ſur des eſpeces de radeaux compoſez de pluſieurs courges rangées les unes près des autres dans des rets, ſur quoy ſe couche de ſon long celuy qui veut paſſer, un Indien va devant à la nage qui tire la machine, avec une corde, & un autre la pouſſe par derriere. Sur les bords de ces rivieres on voit des arbres fruitiers de diverſes eſpeces, des arbres qui portent le coton, & des ſaules, pluſieurs ſortes de roſeaux de cannes & de joncs, des glaieuls & autres ſortes d'herbes. La terre eſt extrêmement fertile : on ſeme & on recueille le froment & le maïz en tout temps & en toute ſaiſon. Les Indiens habitent ordinairement ſous les arbres & n'ont point de maiſons, ſi on ne veut nommer de ce nom certaines hutes ou cabanes faites de branches. Les femmes

portent des robes de coton qui leur décendent juſqu'aux pieds comme des ſoutanes : les hommes portent des culottes & des camizoles ou veſtes qui leur décendent juſqu'aux genoux, avec une eſpece de manteau par deſſus. Ils ſont tous vêtus de la même maniere ſans aucune difference ſinon à la tête, ou ſelon les differens lieux & endroits du pays, les uns portent une treſſe de laine, les autres un ſimple cordon, & d'autres pluſieurs cordons de diverſes couleurs; mais tous generalement en portent avec quelque diverſité ſelon la difference des Provinces, comme on vient de dire. Tous les Indiens de la plaine ſont diſtinguez en trois ordres, dont ils nomment les uns Yungas, les autres Tallanes, & les troiſiémes Mochicas. Chaque Province a ſon langage différent de celuy des autres : mais les Caciques qui ſont les principaux & les nobles, outre la langue particuliere de leur Pays, entendent & parlent tous celle de Cuſco; parce qu'un Roy du Perou nommé Guaynacava pere d'Atabaliba ne trouvant pas honnête que ſes ſujets, particulierement les Caciques & les Principaux, qui avoient ſouvent à luy parler & à traiter avec luy de diverſes affaires, fuſſent obligez de

le faire par interpréte, ordonna que tous les Caciques, leurs freres & leurs parens envoyassent leurs enfans à sa Cour pour le servir, & sur tout pour y apprendre la langue. Ce fut là le prétexte dont il se servit: mais son principal but étoit d'avoir en leurs enfans des ôtages de leur fidelité. Il fit donc ensorte par ce moyen que tous les Nobles de son Royaume pussent entendre & parler la langue qui étoit en usage à sa Cour: à peu près comme en Flandres les Nobles & toutes les personnes qui tiennent quelque rang, y parlent François. Il est arrivé par là que les Espagnols qui ont appris la langue qu'on parle à Cusco, ont aisément pû entendre ce qu'on leur disoit & se faire entendre même par les gens du pays, au moins par les Principaux, dans tout le Perou tant sur la Montagne que dans la plaine.

CHAPITRE VII.

Du vent qui regne dans la plaine du Perou, & pourquoy il n'y pleut jamais.

CEux qui liront cette Hiſtoire auront peut-être de la peine à comprendre d'où vient qu'il ne pleut jamais dans toute la plaine du Perou, comme on l'a dit cy-devant. Il ſemble en effet que les pluyes devroient y être fort communes & même fort abondantes : puis que ce pays eſt borné d'un côté par la mer d'où il s'éleve d'ordinaire beaucoup de vapeurs, & de l'autre par les montagnes dont nous avons parlé, qui ne ſont jamais ſans neige & ſans eau. Ceux qui ont ſoigneuſement examiné la choſe, prétendent que la cauſe naturelle de cet effet eſt un vent de Sudoueſt qui regne pendant toute l'année le long de la côte & dans la plaine, & qui ſouffle avec tant de violence, qu'il emporte les vapeurs qui s'élevent de la terre ou de la mer, ſans qu'elles puiſſent monter aſſez haut en l'air pour s'y aſſembler & former des gouttes d'eau qui retombent en pluye.

En effet il arrive ſouvent qu'en regardant de deſſus les hautes montagnes on voit ces vapeurs fort au deſſous de ſoy, qui font paroître l'air épais & nebuleux ſur la plaine, bien qu'il ſoit fort clair & fort ſerein ſur la montagne. Ce même vent eſt auſſi la cauſe qui fait que les eaux de la mer du Sud courent toûjours vers le Nord : il eſt vray que quelques-uns en rendent une autre raiſon, & diſent que cette mer aboutiſſant d'un côté au détroit de Magellan qui n'a pas plus de deux lieuës de largeur, elles s'y trouvent preſſées, ſur tout parce que les eaux de la mer du Nord qui viennent les rencontrer dans ce lieu là, contribuent auſſi à leur en boucher le paſſage, & qu'ainſi elles ſont contraintes de retourner en arriere. Cela même produit auſſi un autre effet dont on a déja parlé, qui ſont ces courans de la mer du Sud, qui rendent la navigation ſi difficile de Panama au Perou; parce qu'on a toûjours le vent contraire & les courans auſſi, au moins la plus grande partie de l'année, & qu'ainſi il faut toûjours aller à la bouline & voguer contre vent & marée. Tout le long de la côte du Perou la peſche eſt abondante & on y trouve des poiſſons de toutes eſpeces, & ſur tout

quantité de Veaux marins. Depuis la riviere de Tumbez en delà on ne trouve plus de ces grands lézards : quelques-uns croyent que cela vient de ce que l'air est plus temperé, parce que ces animaux aiment beaucoup la chaleur ; mais il y a plus d'apparence qu'il en faut chercher la cause dans la rapidité des rivieres, qui empêchent qu'ils n'y puissent commodément subsister, parce qu'ils se tiennent d'ordinaire en des lieux où l'eau est presque dormante. Dans toute l'étenduë de la plaine, il y a cinq Villes peuplées de Chrétiens. La premiere se nomme Puerto Vieio qui est fort près de la ligne Equinoxiale : il y a peu d'habitans, parce que le pays est pauvre & mal sain ; seulement on y trouve quelques émeraudes comme on l'a dit cy-devant. A cinquante lieuës par delà & quinze lieuës avant en terre, il y en a une autre qui s'appelle saint Michel, & que les Indiens dans leur langue nommoient Piura, elle est située dans un lieu frais & assez abondant, mais sans aucune mine ni d'or ni d'argent. La plûpart de ceux qui passent par là, sont sujets à y avoir quelque mal aux yeux. Soixante lieuës plus loin en montant le long de la côte, dans une vallée nommée Chimo il y a une autre Ville qui s'appelle

Truxillo à deux lieuës de la mer, avec un port mais difficile & dangereux : elle est située dans un lieu plain & uny sur le bord d'une riviere: on y trouve en abondance de l'eau douce & bonne à boire : le pays y est fertile en froment & en maïz, & abondant en bétail. La Ville est bâtie fort reguliérement & habitée par trois cens familles Espagnoles ou environ. A quatre-vingt lieuës de Truxillo dans la vallée de Lima, il y a une autre Ville nommée los Reyes ou la Ville des Rois, parce que les Espagnols s'y établirent le jour de l'Epiphanie qu'on appelle vulgairement le jour des Rois : cette Ville est à deux lieuës d'un port de mer fort bon & fort seur : elle est située dans une plaine prés d'une grande riviere, le pays fournit abondamment du bled, & toutes sortes de fruits & de bétail. Toutes les ruës de la Ville sont fort droites & vont aboutir à la place d'où l'on peut aisément voir la Campagne de quelque côté qu'on regarde. Le séjour en est fort agréable, parce que l'air y est si temperé, qu'en aucune saison de l'année on n'y est jamais incommodé ni par le froid ni par le chaud. Pendant les quatre mois qu'on a l'été en Espagne, on sent un peu plus de

fraîcheur dans le lieu dont nous parlons, qu'on ne fait dans un autre temps, & il y tombe alors le matin jusques vers midy une espece de rosée menuë à peu près comme les broüillards qu'on voit à Valladolid, si ce n'est que bien loin de nuire à la santé, elle est bonne contre les douleurs de tête, & ceux qui y sont sujets, trouvent du soulagement en se lavant de cette rosée. On a dans ce lieu les mêmes especes de fruits qu'on a en Castille, particuliérement des oranges, des citrons & limons de toutes les sortes, doux & aigres, des figues & des grenades : il y auroit aussi sans doute des raisins en abondance, si les troubles qui sont arrivez en ce pays-là, avoient donné le temps d'y planter & d'y cultiver la vigne ; car on y en a veu quelques-uns qui sont venu de graines de raisins secs qu'on y avoit semé. Il y a grande quantité d'herbes potageres & de legumes, des mêmes especes qu'on a en Castille, & on a beaucoup de commodité pour les cultiver ; parce qu'en chaque maison il y a un aqueduc qui ameine l'eau de la riviere, & qui seroit capable de faire tourner un moulin. Sur la riviere on void plusieurs moulins faits comme ceux de Castille, dont les Espagnols se ser-

vent pour faire moudre leur froment. Ainſi cette Ville paſſe pour le lieu le plus ſain & le ſéjour le plus commode & le plus agréable de tout le Perou : ſon port la rend trés-propre pour le commerce, & on y vient de toutes les autres Villes du pays pour ſe pourvoir des choſes néceſſaires, ſi bien qu'on y apporte l'or & l'argent qui ſe tire en abondance des mines qui ſont dans les autres Provinces. C'eſt pour cela & parce qu'elle eſt à peu près au milieu du pays, que Sa Majeſté a voulu qu'elle fût le ſéjour ordinaire de *l'Audience* (a) Royale, où tous les habitans des autres endroits du Perou, fuſſent obligez de porter leurs cauſes pour obtenir juſtice, & cela donne ſujet de croire que le nombre de ſes habitans ira toûjours en augmentant, & que ce lieu deviendra de plus en plus conſidérable. La Ville contient à preſent cinq cens maiſons; mais elle eſt de plus grande étenduë qu'une Ville d'Eſpagne où il y en auroit quinze cens : tant parce que les ruës en ſont fort larges & la place fort grande, qu'à cauſe que les maiſons occupent beaucoup d'eſpace, ayant chacune quatre-vingt pieds de large, & le double de longueur. Tous les bâtimens

(a) *Chancellerie.*

n'ont qu'un ſeul étage, parce que le pays ne fournit point de bois propre pour faire des poutres ni des planches, n'y en ayant point qui au bout de trois ans ne ſoit tout vermoulu : Cependant les maiſons ne laiſſent pas d'être grandes & magnifiques & d'avoir beaucoup de chambres & d'appartemens differens. Les murailles ſont bâties de briques des deux côtez, & le milieu remply de terre, ayans cinq pieds d'épaiſſeur, afin de pouvoir exhauſſer ſuffiſamment les chambres, & que les fenêtres qui regardent ſur la ruë puiſſent être aſſez élevées au deſſus de la terre : les degrez ſont à découvert du côté de la cour, & conduiſent à des galeries qui ſervent de corridors ou d'allées pour entrer dans les appartemens. Les toits ſont faits de quelques poutres brutes ſans être équarrées, qu'on couvre par deſſus de nattes peintes, comme ſont celles d'Almeria, ou de toiles peintes, enſorte que les poutres ne paroiſſent point ; on ajoûte encore par deſſus, des branches fueilluës, & ainſi les chambres ſont fort exhauſſées & fort fraiches, étans trés-bien defenduës contre les ardeurs du Soleil. On n'a pas beſoin de les défendre contre la pluye, parce qu'il ne pleut jamais en





ces lieux-là, comme on l'a déja dit. A cent trente lieuës de cette Ville il y en a une autre qu'on appelle Villahermoſa d'Arequipa, compoſée d'environ trois cens maiſons, ſituée dans un lieu fort ſain & abondant en toutes ſortes de vivres. On eſpere que cette Ville ſe peuplera beaucoup, parce qu'encore qu'elle ſoit à douze lieuës de la mer, les vaiſſeaux y peuvent aborder commodément & y apporter des étoffes, des vins & d'autres choſes néceſſaires pour en pourvoir la Ville de Cuſco & la Province des Charcas. Ce lieu eſt d'un grand abord à cauſe des mines de Potoſi & de Porco, d'où on y apporte une grande quantité d'argent pour l'embarquer ſur les vaiſſeaux, & le tranſporter par mer à la ville de los Reyes ou à Panama, & par ce moyen on s'exemte de la peine de le porter par terre avec beaucoup de riſque & de travail : ſur tout depuis qu'en conſéquence des ordres du Roy, on n'oſe plus impoſer ſur les Indiens les grandes charges dont on les accabloit auparavant. Depuis cette ville on peut faire par terre un chemin de quatre cent lieuës en ſuivant toûjours la côte de la mer, juſqu'à la Province de Chili que le Gouverneur Pedro de Valdibia découvrit &

peupla. Chili dans la langue des Indiens ſignifie froid, & ce pays a été ainſi nommé à cauſe des grands froids qu'on ſouffrit pour y paſſer, comme on le dira dans la ſuite de cette Hiſtoire en parlant de l'entrepriſe de Dom Diegue d'Almagro pour le découvrir. Voila quel eſt l'état, la ſituation & la diſpoſition du Perou à l'égard de la plaine. Il faut ajoûter que la mer eſt toûjours tranquille & paiſible le long de cette côte, de ſi grande étenduë comme nous l'avons repreſenté, & qu'il n'y a jamais ni tourmente, ni haute ou baſſe marée, ni aucun autre obſtacle qui puiſſe empêcher les vaiſſeaux d'être en ſûreté par tout avec une ſeule ancre.

CHAPITRE VIII.

De la nature & des qualitez du Pays ſur les montagnes du Perou, & des Indiens & Chrêtiens qui y habitent.

LEs Indiens qui habitent ſut la montagne ſont fort differens de ceux de la plaine, en force, en courage & en eſprit: ils vivent d'une maniere moins groſſiere & moins ruſtique, habitans en des



des maiſons couvertes de terre & portans des chemiſes & des manteaux de laine de leurs brebis ; mais ils n'ont pour toute couverture à la tête que quelques bandes dont ils ſe l'entourent. Les femmes portent des vêtemens ſans manches, elles ſe lient & ſe bandent le corps avec des ceintures de laine qui font pluſieurs tours, & par ce moyen ſe font paroître la taille longue & deliée : elles ont pardeſſus certains mantelets de laine à peu-près comme des peignoirs qu'elles attachent au cou avec de grandes épingles d'or ou d'argent ſelon qu'elles les peuvent avoir, elles les nomment dans leur langue *Topos* ; ces eſpeces d'épingles ont des têtes fort grandes & fort plattes & ſi tranchantes qu'elles s'en peuvent ſervir à couper pluſieurs choſes. Elles aident beaucoup à leurs maris dans tous leurs travaux & leurs occupations de la campagne & de la maiſon, ou pour mieux dire elles les font preſque ſeules. Elles ſont communément blanches & ont le viſage, l'air & les manieres beaucoup plus agréables que n'ont celles de la plaine. Auſſi le terroir de l'une & de l'autre ſont-ils fort differens : car au lieu des ſables qu'on voit dans la plaine, la montagne eſt par tout couverte d'her-

be, & on y trouve quantité de ruiſſeaux & des eaux fort fraiches, d'où ſe forment les rivieres ou les torrens qui décendent avec tant d'impetuoſité dans la plaine. La campagne eſt pleine de fleurs & d'herbages de diverſes ſortes à peu près comme en Caſtille & des mêmes eſpeces: on y voit par tout du creſſon, des laituës, de la chicorée, de l'ozeille, de la verveine, on y trouve auſſi des meures de buiſſon en quantité: il y a encore une autre ſorte d'herbe dont les fleurs ſont jaunâtres, & les feuilles à peu près comme celles de l'ache ou du celeri, qui a une proprieté admirable, c'eſt que ſi on l'applique ſur une playe, quelque corruption qu'il y ait, elle la nettoye incontinent, & ſi on la met ſur des endroits où la chair eſt ſaine, elle la ronge juſqu'à l'os. Il y a pluſieurs arbres fruitiers de diverſes eſpeces qui portent des fruits auſſi bon que ceux qu'on a en Caſtille: on y trouve des aliſiers & des noyers qui viennent d'eux-mêmes ſans qu'on y prenne aucun ſoin. Les Indiens ont pluſieurs Brebis, les unes qu'on peut appeller ſauvages, les autres domeſtiques: il y a auſſi des Cerfs & des Chevreuils, & pluſieurs autres ſortes d'animaux plus petits, & quantité de Renards

Ils ont une eſpece de chaſſe pour prendre ces animaux qui eſt un grand ſujet de réjoüiſſance pour eux, ils la nomment Chaco. En voicy la maniere : quatre ou cinq mille Indiens s'aſſemblent, plus ou moins, ſelon que les lieux ſont plus ou moins peuplez, ils s'éloignent les uns des autres enſorte qu'ils font un grand cercle qui enferme deux ou trois lieuës de pays : puis ils ſe rapprochent peu à peu en chantant de certaines chanſons conformes au ſujet, & compoſées exprés pour cela : enfin ils ſe joignent & s'entrelaçans les bras les uns les autres, ils enferment une grande quantité d'animaux de diverſes eſpeces, pouſſans de ſi grands cris, que non ſeulement ils épouvantent ces pauvres bêtes : mais que même ils font tomber parmy elles des Perdrix, des Fauçons, & d'autres oiſeaux, étonnez par les cris, & qui ſe trouvant aprés enfermez de tous côtez, ſe laiſſent aiſément prendre avec des rets, ou même à la main. Il y a auſſi dans ces montagnes des Lions, des Ours noirs, des Chats & des Singes ſauvages de pluſieurs ſortes, & d'autres eſpeces de bêtes farouches. Les oiſeaux qu'on voit tant dans la plaine que ſur la montagne ſont des Aigles, des Pigeons, des Tourterelles, des Pi-

vers, des Cailles, des Perroquets, des Faucons, des Hiboux, des Oyes, des Hérons blancs & gris, & d'autres oiſeaux aquatiques, des Roſſignols & d'autres petits oiſeaux propres à mettre en cage, & pluſieurs autres eſpeces, parmi leſquels il y en a qui ſont d'un fort beau plumage. Entre tous il y en a un fort remarquable par ſa petiteſſe, car il n'eſt pas plus gros & peut-être moins qu'une Cigale, & cependant il a quelques plumes qui ſont auſſi longues que des feuilles de Tourneſol. Le long de la côte il y a une eſpece de Vautours ſi grands, que quand ils étendent leurs ailes, il y a quinze ou ſeize paumes de diſtance de l'extremité de l'une à l'extremité de l'autre : ils ſe nourriſſent de Veaux marins, & quand ils les voyent ſur le rivage, un les prend par les pieds ou par la queuë; un autre leur arrache les yeux, & les autres leur donnent tant de coup de bec, qu'ils en viennent à bout & les tuent; aprés quoy ils s'en repaiſſent. Il y a auſſi une autre eſpece d'oiſeaux, qu'on nomme Alcatraz, qui ſont à peu près faits comme des poules : mais beaucoup plus grands & plus gros; car ils peuvent contenir dans leur jabot trois picotins de bled. Ces oiſeaux ſont fort communs

tout le long de la côte de la mer du Sud, puis qu'on y en trouve par tout par l'espace de plus de deux mille lieuës : ils se nourrissent de poisson de mer, & quand ils sentent quelque corps mort ils le vont chercher jusqu'à trente & quarante lieuës en terre. La chair de ces oiseaux est si puante & si mauvaise que quelques personnes qui en ont mangé par necessité en sont mortes comme si elles avoient pris du poison. On a déja dit que sur la Montagne il y tombe de la pluye, de la grêle & de la neige, & qu'il y fait beaucoup de froid : mais il y a aussi en plusieurs endroits des valées si profondes & où il fait si chaud qu'on trouve par ce moyen un remede tout proche & fort aisé pour se garantir du trop grand froid. Dans ces valons il croît une herbe que les Indiens appellent Coca, & qu'ils estiment plus que ni l'or ni l'argent. Elle a la feuille faite presque comme celle du Sumac, & l'experience leur a appris qu'en tenant une feuille de cette herbe dans la bouche on peut demeurer un temps fort considerable sans sentir ni faim ni soif. Il y a quelques endroits de ces montagnes où il ne croît point du tout de bois, de sorte que ceux qui voyagent dans ces lieux-là sont obligez

de se servir pour faire du feu, d'une espece de terre qui s'y trouve & qui brûle à peu près comme celle dont on fait les tourbes. Il y a dans ces montagnes des veines de terre de diverses couleurs, & on y en trouve aussi d'or & d'argent : les Indiens les connoissent fort bien, & ils savent fondre & épurer ces metaux avec beaucoup moins de travail, & de dépense que ne font les Chrêtiens : pour cela ils font sur les plus hautes montagnes, des fourneaux dont l'ouverture est du côté du Midy, d'où nous avons déja dit que le vent vient toûjours soufflant vers le Septentrion. Ils mettent le métal dans ces fourneaux avec de la fiente de brebis, si bien que par le moyen du vent qui alume le charbon, l'or & l'argent s'y fondent & s'y épurent. Dans la grande quantité d'argent qu'on a tiré des mines de Potosi, on a veu par experience que ne le pouvant fondre par le moyen des souflets, les Indiens en venoient aisément à bout dans ces fourneaux, qu'ils nomment *Guayras*, comme qui diroit le vent, parce que c'est le vent qui leur sert pour produire l'effet qu'ils desirent. La terre est extrêmement fertile & produit en abondance toutes sortes de grains qu'on y peut semer, jus-

ques-là qu'un boiſſeau de bled en peut produire juſqu'à cent cinquante & même deux cens, & d'ordinaire cent. Ils n'ont point de charruës pour labourer la terre: mais ils ſe ſervent pour cela de certaines peles tranchantes, & quand elle eſt bien préparée, ils y ſement les grains de bled en faiſant des trous avec un bâton; comme on fait en Eſpagne pour ſemer les féves. Il y a en ce pays-là des légumes & des herbes potageres en trés-grande abondance & qui y viennent ſi bien qu'on a veu à Truxillo des raves groſſes comme un homme dont les feuilles occupoient un eſpace de deux pas de tour, & qui pourtant étoient fermes ſans être ni dures ni cordées. Il en eſt de même des laituës, des choux & des autres herbes qui y ſont venuës de la graine qu'on avoit apportée de Caſtille: car celle qu'on a recueilli depuis dans le pays ne les a pas produit ſi grandes ni ſi belles. Les viandes dont les Indiens ſe nourriſſent ſont le maïz boüilli & roti qui leur ſert de pain, & leurs chairs ſont de la venaiſon de pluſieurs ſortes qu'ils ſalent à peu prés comme on fait le poiſſon, ils mangent auſſi du poiſſon ſec, & diverſes ſortes de racines qu'ils nomment *Yuca*, comme des chervis & au-

tres, des lupins & autres legumes. Ils ont un certain breuvage qui leur tient lieu de vin, qu'ils font en mettant du maïz avec de l'eau dans des tines ou grands pots qu'ils mettent en terre où cette liqueur se fermente: car outre le maïz naturel & sans aucune préparation, ils ajoûtent dans chaque pot une certaine quantité d'autre maïz mâché qui sert de ferment, & il y a des hommes & des femmes qui se loüent & à qui on donne quelque salaire pour le mâcher. Celuy qui est fait avec de l'eau dormante est estimé plus fort & meilleur que si on le faisoit avec de l'eau qui court. Cette boisson s'appelle communément, *Chica*, dans la langue des Isles: mais dans celle du Perou on la nomme Azua: elle est blanche ou rouge selon la couleur du maïz dont on la fait, & enyvre plus aisément que le vin de Castille: cependant si les Indiens pouvoient avoir de ce vin comme ils souhaiteroient, ils abandonneroient volontiers le leur. Ils font encore une autre sorte de breuvage avec le fruit de quelques arbres qu'ils nomment *Molles*; mais ce dernier n'est pas si estimé que le *Chica*.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Des Villes que les Chrêtiens ont dans les Montagnes du Perou.

DAns les montagnes du Perou il y a aussi quelques Colonies de Chrêtiens, à commencer dès la ville de *Quito*, qui est à quatre degrez, à peu près par delà la Ligne Equinoxiale. Cette Ville étoit cy-devant fort agréable & fort abondante en bled & en bétail, particulierement dans les années mil cinq cens quarante-quatre & mil cinq cens quarante-cinq qu'on y découvrit de riches mines d'or : ce lieu commençoit alors à se peupler beaucoup, & le nombre de ses habitans croissoit de jour en jour, jusques à ce que la fureur de la guerre y étant parvenuë, les fit presque tous perir par les mains de Gonzales Pizarre & de ses Capitaines ; parce qu'ils avoient servi & favorisé le Viceroy Blasco Nugnez Vela qui y faisoit sa résidence, comme on le dira plus particulierement cy-après. Après cette Ville les Chrêtiens ne firent point d'autre établissement sur la montagne jusqu'à la découverte de la Province des *Bracamoros* par

les Capitaines Jean Porcel d'un côté & Vergara de l'autre, qui y établirent quelques petites colonies : afin de pouvoir de là percer plus avant pour la découverte & la conquête du pays, & ces établiſſemens ſont maintenant ruinez ; parce que Gonzales Pizarre attira à ſon party ces deux Capitaines avec leurs gens pour s'en ſervir dans la guerre qu'il avoit entrepris. Cette découverte avoit été faite par les ordres du Licencié Vaca de Caſtro qui étoit alors Gouverneur du Pays : il avoit envoyé le Capitaine Porcel par le côté de S. Michel, & plus haut le Capitaine Vergara, par la Province des *Chichapoyas* : il ne croyoit pas qu'ils ſe rencontreroient comme ils firent, ce qui cauſa du démêlé entr'eux, chacun ayant ſes prétentions ſur les lieux qu'ils avoient découvert. Leurs différens furent cauſe que Vaca de Caſtro les rapella pour les accorder : ainſi ils ſe trouverent au commencement de la guerre, dans la ville de los Reyes au ſervice du Viceroy, & aprés qu'il eut été pris, ils demeurerent avec Gonzales Pizarre, ſi bien que leurs démêlez ceſſerent par la ceſſation de leur entrepriſe. Ce lieu qu'ils avoient découvert eſt à cent ſoixante lieuës de la ville de Quito en al-

ſant par la montagne, & quatre-vingt lieuës par delà on trouve une Province qu'on appelle *Chichapoyas* où il y a une bourgade de Chrétiens qui ſe nomme *Levanto*. Le pays y eſt abondant en vivres, & il y a auſſi des mines qui ſont aſſez bonnes, & ce lieu eſt fort & ſeur par ſa ſituation, parce qu'il eſt environné de tous côtez d'une valée trés-profonde, dans laquelle coule une riviere preſque tout autour, de ſorte qu'il n'y auroit qu'à rompre les ponts qui ſont deſſus pour rendre l'attaque & la conquête de ce lieu fort difficile. Le Maréchal de Camp Alfonſe d'Alvarado qui avoit le commandement dans cette Province y établit une Colonie de Chrétiens. Soixante lieuës plus loin il y en a une autre qui s'appelle *Guanuco* formée par l'ordre de Vaca de Caſtro qui la nomma Leon; parce qu'il étoit originaire de la ville de Leon en Eſpagne. Le pays fournit abondamment de vivres & on croit qu'il y a quantité de mines du côté qui eſt occupé par l'Ynga qui eſt puiſſant & guerrier dans la Province des *Andes*, comme on le dira dans la ſuite. Depuis cette ville il n'y en a point d'autre ſur la montagne qui ſoient peuplées de Chrétiens juſqu'à celle de *Guamanga*, qu'ils ont nommé

S. Jean de la victoire, qui eſt éloignée de ſoixante lieuës de la précedente. Dans ce dernier lieu il y a peu de Chrétiens : mais on eſpere que le nombre en pourroit croître fort conſiderablement, ſi l'Ynga qui en eſt fort voiſin vouloit entendre à la paix : parce qu'il occupe preſentement aux habitans de cette Ville les meilleures terres, où il y a quantité de mines & abondance de *Coca* qui eſt une herbe dont on retire un grand profit comme on l'a déja marqué cy-devant. Cette ville de Guamanga eſt éloignée de Cuſco de quatre-vingt lieuës, & le chemin de l'une à l'autre eſt fort difficile, à cauſe des montagnes où il y a beaucoup de précipices & de paſſages fort dangereux. Avant que les Chrétiens ſe fuſſent rendus maîtres du Perou, la ville de Cuſco étoit le lieu où les Rois du pays faiſoient leur ſéjour ordinaire & où ils tenoient leur Cour, gouvernans de là cette grande étenduë de pays dont on a déja parlé & dont on parlera encore plus particulierement dans la ſuite de cette hiſtoire. Cette ville étoit comme le rendez-vous de tous les Caciques de ce grand & vaſte Royaume, qui y venoient de toutes parts, tant pour payer les tributs au Roy, que pour obtenir juſtice quand ils

avoient quelque démêlé & quelques affaires les uns avec les autres. Il n'y avoit alors dans tout le Perou aucun autre lieu habité par les Indiens qui eût forme de ville. Cuſco étoit la ſeule. Cette place avoit une bonne fortereſſe bâtie de pierres quarrées ſi grandes que c'eſt une choſe tout à fait ſurprenante comment les Indiens avoient pû les mouvoir & les tranſporter à force de bras ſans le ſecours de bœufs, de chevaux, de mulets, ou d'autres ſemblables animaux : en effet il y en a pluſieurs pour leſquels il faudroit au moins dix paires de bœufs & plus à chacune pour les mouvoir & pour les traîner. Les maiſons dans leſquelles habitent maintenant les Chrétiens ſont les mêmes qui étoient cy-devant occupées par les Indiens, dont quelques-unes ont été racommodées & les autres agrandies. La Ville étoit diviſée en quatre quartiers, dans chacun deſquels par ordre du Roy, qu'on nomme Ynga dans la langue du pays, tous ceux qui venoient du même côté étoient obligez d'habiter. Ainſi les Indiens qui venoient du côté du midy devoient demeurer dans le quartier qui regarde cette place, lequel on nomme dans leur langue *Collaſugo* du nom d'une Province

qui eſt de ce côté-là, nommée *Collao*: ceux du Nord dans le quartier nommé *Chincaſuyo* du nom d'une Province conſiderable & renommée qui eſt du même côté & qui s'appelle *Chinca*: cette Province eſt preſentement à Sa Majeſté; mais fort apauvrie & fort depeuplée à comparaiſon de ce qu'elle étoit cy-devant. Les deux autres quartiers qui regardent l'Orient & le Couchant s'appellent *Andeſugo* & *Condeſugo*. Aucun Indien ne pouvoit demeurer dans un autre quartier que le ſien, autrement il ſe ſeroit exposé à de grandes peines. Le pays aux environs de Cuſco eſt fertile & abondant en toutes ſortes de vivres, l'air y eſt parfaitement bon, enſorte qu'un homme ſain qui y va habiter, n'y devient jamais malade, ou au moins cela arrive fort rarement. Autour de cette Ville on trouve pluſieurs riches mines d'or, deſquelles on a tiré tout celuy qui s'eſt tranſporté juſqu'à preſent en Eſpagne: il eſt vray qu'on les voit preſque abandonnées, depuis qu'on a découvert celles de Potoſi, tant parce qu'on tire beaucoup plus de profit des mines d'argent de ce dernier lieu, qu'à cauſe qu'il y a auſſi beaucoup moins de peril pour les Indiens & pour les Chrétiens qui y tra-

vaillent. Depuis la ville de Cuſco juſqu'à celle de Plata dans la Province de *Charcas*, il y a cent cinquante lieuës & plus, & on trouve entre les deux une autre grande Province où le terrain eſt plein & uni qui ſe nomme le *Collao*, qui a cinquante lieuës de longueur & plus ; la principale partie de ce pays nommée Chiquito appartient à Sa Majeſté, & parce qu'il y a une ſi grande étenduë de pays où les Chrétiens n'ont aucun établiſſement, le Licentié de la Gaſca envoya du monde l'an mil cinq cens quarante neuf pour faire quelque établiſſement dans cette Province. La ville de Plata eſt un lieu où il fait plus froid qu'en aucun autre de la Montagne, elle a peu d'habitans, mais fort riches, & la plûpart de ceux qui y ſont, paſſent la plus grande partie de l'année dans les mines de Porco & dans celles de Potoſi depuis qu'on les a découvertes. De cette ville de Plata tirant à main gauche & entrant plus avant dans le pays du côté de l'Orient, on a découvert une nouvelle Province par les ordres du Licentié Vaca de Caſtro qui envoya pour ce deſſein les Capitaines Diego de Roïas & Philippe Gutierez. Cette contrée a pris ſon nom de Diego de Roïas ; on dit qu'elle eſt

bonne & abondante en vivres, & que l'air y eſt ſain : mais on n'y a pas trouvé tant de richeſſes qu'on eſperoit. Le Capitaine Domingo de Ytala & ſes Compagnons vinrent par là au Perou l'an mil cinq cens quarante-neuf, de maniere qu'ils firent le tour de cette eſpace qui eſt entre la mer du Sud & celle du Nord, étans entrez dans le pays par la riviere de la Plata après avoir navigé au Nord, cherchans à faire quelque découverte. Voila la ſituation & l'état de tout ce qu'on a découvert juſqu'à preſent dans le Perou le long de la mer du Sud en ſuivant toûjours la côte ſans qu'on ait entré fort avant dans le pays; parce qu'on y a trouvé de grandes difficultez à cauſe de la quantité des montagnes dont il y a comme pluſieurs chaines redoublées qui ſont trés-rudes & trés-difficiles, & qu'on ne ſauroit paſſer ſans ſouffrir beaucoup tant par le froid que par la diſette des vivres. Cependant on peut croire que l'induſtrie & le courage des Eſpagnols auroient ſurmonté tous ces obſtacles s'ils avoient eu de fortes eſperances de trouver par delà un pays riche.

CHAPITRE X.

Du sentiment que les Indiens ont sur le sujet de leur Creation, & sur quelques autres matieres.

Comme les Indiens ne connoissent point l'art de l'écriture ainsi qu'on l'a déja dit, ils ignorent aussi leur origine & ne savent point l'histoire de la Création ni celle du Déluge, dont ils n'ont ni registre ni memoire. Il est vray qu'il s'est conservé parmy eux quelques especes de traditions ausquelles on a ajoûté, changé ou diminué quelque chose de siecle en siecle selon les imaginations de chacun, & voici à peu près à quoi cela se réduit. Ils disent que du côté du Septentrion il vint un homme qui n'avoit ni os ni jointures, & qui en marchant accourcissoit ou allongoit le chemin selon sa volonté, & élevoit ou abaissoit les montagnes comme il luy plaisoit, que cet homme créa les Indiens d'alors, & que ceux de la plaine luy ayant fait quelque déplaisir, il rendit le pays sablonneux comme on le voit encore aujourd'huy, & ordonna qu'il n'y tombât jamais de pluye ; mais qu'il

leur envoya les rivieres qui y coulent afin qu'ils eussent au moins de quoy boire & se rafraichir : ils ajoûtent que cet homme s'appelloit Con, qu'il étoit fils du Soleil & de la Lune, ils l'estimoient Dieu & l'adoroient comme tel, & il avoit donné, disent-ils, les herbes & les fruits sauvages pour nourriture à ceux qu'il avoit créez. Aprés cela disent-ils encore, il vint du côté du Midy un autre homme qui avoit plus de pouvoir que le premier, celui-ci se nommoit Pachacama, comme qui diroit Créateur, il étoit aussi fils du Soleil & de la Lune : à son arrivée Con disparut & laissant ainsi les hommes qu'il avoit formez, sans chef & sans protecteur, Pachacama les métamorphosa, les changeant en Oiseaux, en Singes, en Chats, en Ours, en Lions, en Perroquets & en divers autres sortes d'Oiseaux qui se voyent en ce pays-là : Puis le même Pachanama créa les Indiens d'à present & leur donna l'industrie de labourer la terre & de cultiver les plantes. Ils tiennent aussi ce dernier pour un Dieu, & tous les principaux du pays veulent être enterrez aprés leur mort dans la Province de Pachanama qui a pris son nom de cet homme, parce qu'il y faisoit sa demeu-

re : Ce pays eſt à quatre lieuës de la ville de los Reyes. Ils ajoûtent enfin que leur Pachanama a vécu pluſieurs ſiécles, & jusques au temps que les Chrétiens ſont venus au Perou : mais que depuis il n'a plus paru. Cela peut faire conjecturer que ce fut quelque Démon qui les avoit ainſi malheureuſement abuſez & leur avoit mis dans l'eſprit toutes ces extravagances & ces folles imaginations. Les Indiens croyent auſſi qu'avant tout ce qu'on vient de rapporter, il y a eu un Déluge, & que lorſqu'il arriva, les hommes ſe ſauverent dans de grandes Cavernes qu'ils avoient faites & préparées pour cela ſur les plus hautes montagnes, & où ils avoient porté toutes les choſes néceſſaires à la vie, qu'aprés y être entrez ils avoient ſi bien bouché les entrées & les moindres ouvertures de leurs retraites, que les eaux n'avoient pû y pénetrer : puis quand ils les crurent diminuées ils mirent hors quelques chiens qui retournans moüillez & ſans être ſalis de bouë, leur faiſoient connoître que les eaux étoient encore fort hautes ; ſi bien qu'ils n'oſerent ſortir de leurs cavernes juſqu'à ce qu'ils viſſent revenir leurs chiens tous boüeux. Ils diſent enfin que de cette humidité de la

terre s'engendrerent plusieurs serpens qui les incommodoient fort, jusques à ce qu'avec le temps ils en vinrent à bout & les tuerent. Il paroît assez par là qu'ils ont eu quelque connoissance confuse du Déluge, bien qu'ils ne sachent pas comment Noé fut sauvé dans l'Arche avec sept autres personnes, & que par ce moyen le monde fut repeuplé dans la suite : c'est pourquoi ils feignent que quelques gens furent sauvez dans les cavernes des montagnes, comme on vient de le rapporter : ou possible cette inondation dont ils parlent pourroit être quelque Deluge particulier comme celuy de Deucalion. Ils croyent que le monde doit finir : mais qu'avant cela il doit y avoir une grande sécheresse, & qu'il ne pleuvra point du tout pendant plusieurs années. Cela étoit cause que ci-devant tous les Seigneurs avoient des magazins où ils faisoient de grands amas de Maïz pour s'en servir dans le temps de cette sécheresse: & quand le Soleil ou la Lune s'éclipsent les Indiens un peu timides font de grands cris & de grands gémissemens, pensans que ce temps est arrivé auquel le monde doit perir : car ils disent qu'alors ces astres se doivent obscurcir comme cela arrive lorsqu'ils sont éclipsez.

CHAPITRE XI.

Des Ceremonies religieuſes & des Sacrifices des Indiens du Perou.

CEs peuples adorent comme des Dieux le Soleil & la Lune & les croient en effet des divinitez. Ils jurent par le Soleil & par la Terre qu'ils regardent comme leur mere. Ils ont dans leurs Temples de certaines pierres qu'ils vénérent & adorent, qui leur repréſentent cet aſtre du jour : ils les nomment Guacas d'un mot qui ſignifie pleurer, parce qu'en effet ils pleurent en entrant dans ces Temples. Perſonne n'approche de ces Guacas que les Prêtres ou Sacrificateurs de ces Idoles, qui ſont toûjours vêtus de blanc, & quand ils vont pour s'en approcher ils tiennent en leurs mains quelques linges ou draps blancs, ils ſe proſternent & ſe trainent à terre, & en parlant à ces Idoles ils ſe ſervent d'un langage que les Indiens n'entendent point. Ces Sacrificateurs reçoivent les offrandes qu'on fait à ces Simulacres & les enterrent dans les Temples : car tous les Indiens leur offrent des figures ou

images d'or ou d'argent qui repreſentent les choſes pour leſquelles ils adreſſent leurs prieres à leur Guaca. Ce ſont auſſi ces mêmes Prêtres qui ſacrifient tant les bêtes que les hommes, & qui cherchent dans le cœur ou dans les entrailles de leurs Victimes les ſignes qu'ils ſouhaitent, & juſques à ce qu'ils les ayent trouvez en quelqu'une, ils continuent toûjours ces abominables Sacrifices quand ils les ont une fois commencé : car ils diſent tandis que ces ſignes ne ſe trouvent point, que c'eſt une preuve que leurs Idoles ne ſont pas contentes du Sacrifice. Ces Sacrificateurs ne paroiſſent preſque jamais en public, ni n'ont aucun commerce avec les femmes pendant tout le temps qu'ils ſont occupez à ces Sacrifices, & toute la nuit ils ne ceſſent de crier ou d'invoquer les Demons dans la campagne voiſine des lieux où ſont ces Guacas dont il y a un fort grand nombre, parce que pluſieurs maiſons ont chacune le ſien en particulier. Quand ils ont à parler aux Démons, ils s'y préparent par le jeûne, puis ſe bandent les yeux & quelques-uns même ſe les crévent : car ces miſerables ſont ſi ſuperſtitieux qu'on en a veu qui ſont allez juſqu'à cet excez de ſe les crever ainſi, ou

même ſe les arracher. Les Caciques & les Seigneurs n'entreprennent jamais rien ſans avoir premierement conſulté leurs Prêtres , & ceux-ci leurs Idoles ou pour mieux dire les Démons. Les Eſpagnols trouverent dans ces Temples conſacrez au Soleil pluſieurs grands pots de terre pleins d'enfans ſecs qu'on avoit ſacrifiez. Entre les pieces d'or & d'argent qui ſervoient d'ornement à ces Guacas on en trouva qui reſſembloient parfaitement à des Croſſes & à des Mitres Epiſcopales, & quelques-unes de ces Idoles furent trouvées avec la Mitre ſur la tête : de ſorte que quand Thomas de Verlanga qui étoit Evêque de la Terre ferme, paſſa au Perou & que les Indiens le virent avec ſa Mitre en tête chantant Pontificalement la Meſſe, ils diſoient tous qu'il ſembloit un Guaca, & demandoient ſi c'étoit le Guaca des Chrétiens. On les a ſouvent interrogé ſur le ſujet de ces mitres, quelle en étoit la fin & l'uſage : ſur quoy ils étoient embarraſſez & ne pouvoient rien dire ſinon qu'ils les avoient ainſi de toute ancienneté. Outre ces Guacas il y avoit auſſi par tout le Perou des maiſons ou Monaſteres où habitoient pluſieurs femmes conſacrées au Soleil, qui ne ſor-

toient jamais de ces lieux où elles filoient & tissoient du coton & de la laine, & en faisoient de fort bonnes étoffes ; puis quand elles étoient achevées, ces femmes les brûloient avec des os de brebis blanches, puis jettoient les cendres au vent du côté du Soleil. Ces personnes étoient obligées à vivre dans une chasteté & une continence perpetuelles, & si elles y manquoient, on les faisoit mourir : neanmoins si quelqu'une étant enceinte affirmoit par serment que le Soleil étoit pere de son enfant, elle évitoit la mort. Tous les ans dans le temps que les Indiens de la Montagne recueilloient leur Maïz ; ils célebroient une fête, plantans en terre au milieu de quelque place deux arbres hauts & droits comme deux mâts de navire, au haut desquels ils mettoient une figure d'homme environnée d'autres figures ornées de fleurs. Aprés cela ils venoient pas troupes ou par brigades battans leurs tambours & jettans de grands cris : puis chaque brigade tiroit ses traits & ses fléches à ces figures, & apres que tous avoient tiré, les Prêtres produisoient une Idole qu'ils mettoient au pied de ces mâts plantez en terre, & devant laquelle ils sacrifioient un Indien ou une brebis,

bis, oignans l'Idole du ſang de la victime : puis après en avoir conſideré le cœur & les entrailles & y avoir trouvé de bons ou de mauvais ſignes, ils en faiſoient leur rapport au peuple, & cela rendoit la fête ou triſte ou gaye. Ils paſſoient ordinairement tout ce jour-là à dancer & à boire, faire pluſieurs jeux & pluſieurs tours, & joüer divers perſonnages avec leurs armes à la main, leurs haches, leurs maſſuës & autres ſortes d'armes.

CHAPITRE XII.

Les Indiens du Perou croyent la reſurrection de la chair.

LEs Caciques du Perou & tous les principaux du pays ſont mis aprés leur mort dans des lieux voûtez, aſſis dans leurs ſiéges qu'ils appellent Duos, & revétus de tous leurs plus riches vêtemens. La coûtume étoit auſſi d'enterrer avec eux une ou deux de leurs femmes, de celles que le Mort avoit le plus aimé, & ſouvent il y avoit conteſtation entr'elles à qui auroit cet honneur : c'eſt pourquoi cela étoit ordinairement reglé par le mari avant ſa mort. On enterroit

auſſi avec eux deux ou trois jeunes garçons de ceux qui étoient à leur ſervice avec toute leur vaiſſelle d'or & d'argent. Ils font cela dans l'eſperance qu'ils ont de reſſuſciter un jour, & ils ſouhaitent de paroître alors accompagnez de leurs femmes & de leurs officiers : auſſi lors que les Eſpagnols entroient dans leurs ſépultures pour en tirer l'or & l'argent qu'on y avoit mis, ils les prioient de ne point ôter ni diſperſer les os de ceux qui y étoient enſevelis, afin qu'ils puſſent reſſuſciter plus promptement & avec moins de peine. Dans la ceremonie des funerailles les parens verſent au deſſus du lieu de la ſépulture, de ce breuvage qu'ils appellent Chica, qui par le moyen de quelques tuyaux ſe va rendre dans la bouche du mort. On met auſſi au deſſus de leurs ſépultures des ſtatuës de bois qui les repreſentent : & pour les gens du commun on ſe contente d'y mettre en peinture les marques & les enſeignes de leur profeſſion ou de leur emploi, particulierement s'ils ont été hommes de guerre.

CHAPITRE XIII.

De l'origine des Rois du Perou qu'on appelle Yngas dans la langue du pays.

DAns toutes les Provinces du Perou il y avoit quelques grands Seigneurs dont les principaux s'appelloient dans leur langue Caracas, ce qui eſt la même choſe que les Caciques dans le langage des Iſles. Il faut remarquer là-deſſus que les Eſpagnols qui allerent à la Conquête du Perou, étoient accoutumez à nommer les choſes generales & communes des mêmes noms dont on ſe ſervoit pour les ſignifier dans les Iſles de ſaint Domingue, de ſaint Jean, de Cuba, & dans la Terre ferme où ils avoient habité, & que ne ſçachans point comment on les appelloit dans la langue du Perou, ils ſe ſervoient pour les déſigner des termes qu'ils avoient appris. Cela s'eſt ſi bien conſervé & a ſi bien paſſé en coûtume que les Indiens du Perou ſe ſont accommodez à cet uſage, ſi bien que quand ils parlent avec les Chrétiens ils nomment ces choſes generales des mêmes noms qu'ils ont appris d'eux.

Ainſi ils appellent Caciques ceux qu'ils avoient accoutumé de nommer Curacas, leur pain Maïz & leur breuvage Chicha, qui s'appellent dans leur langue Zara ou Azua. Il en eſt de même de pluſieurs autres choſes. Ces Seigneurs dont nous parlons étoient les Juges & les protecteurs de leurs ſujets pour les faire vivre en paix, & ils étoient auſſi leurs Chefs & leurs Capitaines dans les guerres qu'ils avoient contre leurs voiſins. Il n'y avoit point alors de Roy ou Seigneur General de tout le pays juſques à ce que du côté du Collao, il vint par un grand lac nommé Titicaca qui a quatre-vingt lieuës de tour, une nation belliqueuſe que ceux du Perou nommerent Yngas. Ces derniers venus étoient ras & tondus, ils avoient les oreilles percées & y portoient de gros pendans d'or ronds, pour les tirer embas & par ce moyen ſe les agrandir, on nomma Ringrim, comme qui diroit oreille, ceux qui les avoient grandes. On appella leur Chef Zapalla Ynga, comme qui diroit ſeul Seigneur ou Roy, d'autres diſent qu'on l'appella Ynga Vira Cocha, qui ſignifie écume ou craſſe de la mer : parce qu'on ne ſçavoit point l'origine de ces gens-là, ni de quel pays ils venoient : ainſi les anciens habi-

tans du pays s'imaginoient que ces nouveaux venus étoient formez de l'écume ou du limon de ce Lac duquel ſort une grande riviere qui coule vers l'Occident & qui en quelques endroits eſt large d'une demie lieuë, puis ſe va décharger dans un autre petit Lac qui eſt à quarante lieuës du grand, & s'y perd au grand étonnement de ceux qui conſiderent la choſe, & ne peuvent comprendre comment une ſi grande quantité d'eau diſparoît & s'évanoüit pour ainſi dire dans un ſi petit réſervoir qui ne paroît nullement capable de la contenir. Il eſt vrai que comme on ne trouve point le fond de ce petit Lac, cela fait croire que par deſſous terre il ſe décharge dans la mer, comme fait le fleuve Alphée en Grece. Ces Yngas commencerent par s'établir dans la ville de Cuſco, & de là ils ſubjuguerent tout le pays & ſe le rendirent tributaire. * Leur Empire fut ſucceſſif &

* C'eſt ainſi que l'Auteur de cette hiſtoire du Perou rapporte l'ordre de la ſucceſſion de ces Rois dans l'édition d'Anvers de l'an 1555. en petit in octavo : mais dans l'édition de Seville de l'an 1577. in folio par colomnes, il en eſt parlé d'une maniere bien differente & toute oppoſée. Voicy ce que porte cette édition aprés ces mots *ſe la rendent tributaire. Dans la ſuite celuy qui ſe*

voicy l'ordre qu'ils obſerverent pour ſa ſucceſſion. Quand un Roy mouroit ce n'étoit aucun de ſes enfans qui luy ſuccedoit immediatement : mais le plus âgé de ſes freres cadets, s'il en avoit plusieurs : puis après la mort de celuy-cy la ſucceſſion retournoit au fils aîné du Roy précedent, de luy à ſon frere, puis derechef de ce frere au premier fils de ſon aîné, & ainſi de ſuite, enſorte que cette eſpece de ſucceſſion ne pouvoit preſque jamais finir ni manquer d'heritiers qui ſe trouvaſſent dans cet ordre. Les ornemens Royaux que portoient ces Yngas pour marque de leur Empire & qui leur ſervoient de Couronne ou de Diadême, étoient de certaines franges de laine de couleur dont ils ſe bandoient la tête, el-

trouvoit le plus fort & le plus puiſſant ſuccedoit à l'Empire, par voye de tirannie & de violence & ſans garder aucun ordre de ſucceſſion legitime, leur droit n'étoit fondé que ſur la force des armes. Il ſemble qu'en cecy la premiere édition doit être préferée ; parce qu'elle a été faite ſous les yeux & par les ſoins de l'Auteur, c'eſt pourquoy on l'a mis dans le texte : mais on a cru auſſi que les Lecteurs ſeroient bien aiſes qu'on leur marquât cette difference, afin que ſi quelqu'un ſe donnoit la peine de conſulter l'Original & qu'il eût l'édition de Seville, il ne fût pas ſurpris de trouver dans la traduction une choſe qui luy paroitroit directement oppoſée à l'Eſpagnol.

les alloient d'une temple à l'autre, décendant si bas qu'elles leur couvroient presque les yeux. Ils gouvernoient leur Empire avec beaucoup de hauteur & d'une maniere fort absoluë, & il n'y a peut-être jamais eu de pays au monde où l'obeïssance & la soumission des sujets ayent été plus loin : en effet ils n'avoient qu'à mettre un fil tiré de leur bandeau Royal entre les mains de quelqu'un de ces Ringrim ou grandes Oreilles, & il étoit respecté & obéï par tout, jusques là qu'on avoit une déference si absoluë aux ordres du Roy qu'il portoit, qu'il pouvoit seul & sans aucun secours de Soldats, exterminer une Province entiere & y faire perir hommes & femmes: parce qu'à la seule vûë de ce fil tiré de la Couronne Royale, ils s'offroient tous à la mort volontairement & sans aucune résistance. Suivant l'ordre de la succession dont on a parlé, le Royaume de ces Yngas tomba entre les mains d'un nommé Guaynacava, comme qui diroit, jeune homme riche. Il fit de grandes conquêtes & accrut beaucoup son Empire, plus que n'avoient fait aucun de ses prédecesseurs : il gouverna ses peuples avec plus de raison, de justice & d'équité que n'avoient fait les autres : il

établit parmy eux une bonne police & un bel ordre pour la culture des terres : enſorte que c'eſt une choſe ſurprenante & preſque incroyable que parmi une nation barbare & ſans lettres le gouvernement ait pû être ſi juſte & ſi bien reglé, & l'obeïſſance & l'amour des ſujets envers leur Souverain ſi grande & ſi parfaite. Ils lui en donnérent une preuve ſignalée & qui mérite bien qu'on en parle ici, en faiſant pour ſa commodité deux chemins au Perou, dont la difficulté, le travail & la dépenſe égalent ou ſurpaſſent même tout ce que les anciens Auteurs ont dit des ſept merveilles du monde. Guaynacava partit de la ville de Cuſco avec ſon armée pour aller conquerir la Province de Quito, c'eſt-à-dire qu'il entreprit un chemin de prés de cinq cens lieuës, il alloit par la Montagne où il eut à ſurmonter de grandes difficultez par les mauvais chemins, les rochers & les précipices qui ſe rencontroient ſouvent ſur ſon paſſage. Après qu'il fut heureuſement venu à bout de ſon entrepriſe, qu'il eut achevé ſa conquête & ſoûmis toute cette Province, les Indiens crurent qu'ils devoient faire honneur à ſa victoire, en luy préparant un chemin plus commode pour ſon retour.

tour. Ils l'entreprirent donc & y réüssirent par un travail prodigieux, ayans fait sur ces montagnes un chemin large & uni : pour cela il leur falut souvent rompre des rochers & combler des vallées & des précipices de quinze & vingt toises de profondeur. Ce chemin est long de cinq cens lieuës, & on dit que d'abord qu'il fut fait, il étoit si plein & si uni par tout qu'on auroit aisément pû le suivre en carosse : il est vray que depuis ce temps-là il y est arrivé du changement par les guerres des Indiens & des Chrétiens : parce qu'en plusieurs endroits on a écarté & brisé dans les vallées les materiaux qui les combloient pour rendre par ce moyen les passages difficiles aux ennemis. On comprendra facilement la grandeur & la difficulté de cet ouvrage si on considere le travail & la dépense qu'il a fallu en Espagne pour applanir deux lieuës de montagne entre Segovie & Guadarrama : & que cependant cet ouvrage n'a jamais été achevé ni mis dans toute sa perfection, bien que ce soit là le passage ordinaire des Rois de Castille avec leur Maison & leur Cour, toutes les fois qu'ils vont ou viennent de l'Andalousie ou du Royaume de Tolede pour passer d'un côté à l'autre de ces

montagnes. Les Indiens non contens de ce premier travail en entreprirent quelque temps après un autre qui n'étoit guere moins grand ni moins difficile. Guaynacava aimoit fort la Province de Quito, parce qu'il l'avoit conquise, & se faisoit beaucoup d'honneur de cette conquête, il voulut donc y retourner pour la visiter & prit cette seconde fois sa route par la plaine. Ses Sujets entreprirent encore de luy faire un nouveau chemin par là: dans toutes les vallées qui ont d'ordinaire environ une lieuë d'étenduë, comme on l'a déja dit cy-devant, & où on a l'agrément de la fraicheur que donnent les rivieres & les boccages, ils firent une levée de terre fort haute pour rendre le chemin à peu près plain & uni sans qu'on fût obligé de monter ni de décendre, ce chemin avoit près de quarante pieds de largeur, & en sortant des vallées ils marquoient la route à travers les sables par des pieux & des especes de barrieres qu'ils y plantoient au cordeau, afin qu'on ne pût s'égarer ni d'un côté ni d'autre. Ce chemin étoit de cinq cens lieuës de longueur comme celuy de la montagne. Les barrieres sont maintenant rompuës en plusieurs endroits: parce que les Espagnols en ont

pris le bois pour faire du feu pendant la paix aussi bien que durant la guerre ; mais les levées subsistent encore dans les vallons, & sont assez entieres au moins la plûpart, en sorte qu'on peut aisément juger par là de la grandeur de cet ouvrage. Guaynacava alla par un de ces chemins & revint par l'autre, & par tout où il passoit, il trouvoit la route couverte de rameaux & de fleurs de trés-agréable odeur.

CHAPITRE XIV.

Des choses remarquables que Guaynacava fit au Perou.

OUtre ces deux grands ouvrages dont on vient de parler dans le chapitre précedent ; Guaynacava fit bâtir sur le chemin de la Montagne de journée en journée, des Palais de fort grande étenduë avec quantité d'appartemens, ensorte qu'il y avoit de quoi loger sa personne, sa maison, & toute son armée. Il en fit aussi bâtir de semblables sur le chemin de la Plaine ; il est vray qu'ils ne furent pas en si grand nombre ni si près les uns des autres comme ceux

de la Montagne ; parce qu'il falloit pour y trouver les commoditez necessaires les placer sur le bord des rivieres, qui comme on l'a déja dit, sont éloignées les unes des autres de huit ou dix lieuës & même en quelques endroits de quinze & de vingt. Ces bâtimens s'appellent Tambos, & les Indiens des environs avoient le soin de les fournir de toutes les provisions nécessaires pour les armées de ce Prince, & cela non seulement pour la nourriture, mais aussi pour les vêtemens & les armes : de sorte qu'en chacun de ces Tambos on pouvoit trouver en cas de besoin de quoi vêtir & armer vingt ou trente mille hommes. Guaynacava étoit toûjours accompagné d'un grand nombre de gens de guerre armez de Piques, de Hallebardes, de Massuës & de Haches d'armes d'argent & de cuivre & même quelques-unes d'or : ils se servoient aussi de frondes & de javelots un peu brûlez par le bout, afin que la pointe en fût plus dure & par conséquent plus perçante. Sur les rivieres ils bâtissoient des ponts de bois dans les lieux où l'on en trouvoit de propre pour cela, & lors que le bois leur manquoit, ils faisoient de gros cables d'une herbe qu'ils appellent Maguey, qui est

plus forte que le chanvre, & entre les cables un tissu comme une espece de nattes, mais si fort qu'ils pouvoient aisément passer dessus : c'est une chose surprenante de voir qu'ils fissent de cette maniere des ponts qui avoient jusqu'à quinze toises de largeur & deux cent de longueur. Dans les lieux où ils ne pouvoient faire des ponts, ils passoient les rivieres par le moyen d'un long câble qui alloit d'un côté à l'autre, & le long duquel ils tiroient avec une corde de dessus l'autre bord une grande corbeille dans laquelle étoit celuy qui vouloit passer, & afin que les anses de cette corbeille ne se rompissent point par le poids & en coulant le long du cable, ils les faisoient de bois, le reste du panier n'étant que de joncs ou de roseaux. Les Indiens des environs de ces ponts dont nous venons de parler, étoient obligez de les entretenir à leurs dépens. Le Roy alloit toûjours dans une litiere faite de lames ou platines d'or, & il étoit accompagné de plus de mille des principaux Seigneurs seulement pour le porter tour à tour sur leurs épaules, ceux qui luy rendoient cet office étoient de son Conseil & ses favoris. Les Caciques se faisoient aussi porter

dans leurs litieres sur les épaules de leurs vassaux. Ils étoient fort soumis à leur Roy, ensorte qu'aucun d'eux quelque puissant qu'il fût, n'entroit jamais pour luy parler que les pieds déchaussez & portant quelque present enveloppé dans une mante qu'il offroit à son Seigneur, comme une espece d'hommage pour luy témoigner sa soumission, & cette coûtume s'observoit avec tant d'exactitude que si cent fois le jour ils fussent allez pour luy parler, il auroit fallu faire autant de fois la même chose. Ils prenoient pour une grande irreverence & un manquement de respect fort criminel de regarder le Roy en face, & si lors qu'ils portoient sa litiere quelqu'un d'eux bronchoit ensorte que la litiere tombât, on luy faisoit incontinent couper la tête. Ce Prince tenoit par tout son Royaume de demi-lieuë en demi-lieuë des relais d'Indiens qui faisoient beaucoup plus de diligence que nos chevaux de poste. Quand il avoit conquis quelque Province, la premiere chose qu'il faisoit étoit d'envoyer les habitans naturels du lieu ou au moins les principaux d'entr'eux habiter dans quelque autre endroit du pays & de faire venir en leur place des Indiens déja soumis depuis long-temps à

ſa domination, & par ce moyen il s'aſſuroit de la fidelité des uns & des autres. Ces Peuples qui changeoient ainſi de demeure & étoient tranſplantez d'un lieu à l'autre, s'appelloient dans leur langue Mitimaes. De toutes les Provinces de ſon Empire on luy payoit par an un tribut de ce que chaque pays produiſoit, juſques là que de quelques endroits ſteriles qui ne produiſoient aucuns fruits, on luy envoyoit tous les ans une certaine quantité de lezards en ſigne de redevance, bien que quelques-uns de ces endroits fuſſent éloignez de Cuſco de plus de trois cens lieuës. Ce Guaynacava rebâtit le Temple du Soleil qui étoit à Cuſco & en couvrit les murailles & le toit de plaques ou lames d'or & d'argent qu'il fit faire exprés pour cet uſage. Il arriva de ſon temps qu'un Seigneur nommé Chimocappa qui habitoit dans la plaine & poſſedoit plus de cent lieuës de pays, ſecoua le joug de ſon obeïſſance & ſe revolta contre luy; Le Roy entreprit de le châtier, marcha en perſonne à cette expedition, le vainquit & le fit mourir: puis il ordonna pour conſerver la memoire de ce crime & de ſa punition par un châtiment exemplaire, qu'aucun Indien de la plai-

ne ne pût porter d'armes, ce qui s'observe encore aujourd'huy : il permit neanmoins au successeur de ce rebelle de vivre en la Province de Chimo dans laquelle est presentement bâtie la ville de Truxillo. Il y avoit alors une trés-grande quantité de bétail au Perou, parce que Guaynacava & son Pere avant luy avoient donné de fort bons ordres pour en bien peupler le pays. On envoyoit tous les ans en pleine liberté comme une dîme qu'on payoit au Soleil, une certaine quantité de brebis qui luy étoient consacrées, & elles multiploient extrémement; parce que personne n'osoit y toucher, & si quelqu'un l'eût entrepris, on eût regardé cela comme un sacrilége : il n'y avoit que le seul Guaynacava qui en pouvoit prendre pour son armée en cas de besoin, & alors il donnoit ordre de faire une de ces chasses dont nous avons parlé cy-devant, qu'ils appellent Chacos, & pouvoit prendre en un jour jusqu'à vingt ou trente mille de ces brebis. On estimoit beaucoup l'or, parce que le Roy & les Principaux du pays en faisoient des vaisseaux pour leur service, des ornemens pour leurs personnes & des offrandes à leurs Dieux. Le Roy faisoit par tout

porter avec luy une eſpece de ſiege ou de table ſur laquelle il s'aſſéoit, qui étoit d'or à ſeize carats & valoit plus de vingt-cinq mille ducats de bon or. Ce fut la piéce que Dom François Pizarre choiſit pour ſoy dans le temps qu'il travailloit à la Conquête du Perou : car dans la capitulation qu'il avoit fait, on devoit lui donner pour ſon particulier, outre ce qui étoit accordé en géneral, quelque bijou ou joyau de prix tel qu'il luy plairoit de le choiſir. Lors que le premier fils de Guaynacava vint au monde, ce Roy fit faire un cable d'or ſi gros que ſelon le rapport de quelques Indiens encore vivans, deux cens hommes avoient peine à le lever. En mémoire de cette piéce on nomma l'enfant Guaſcar, qui en leur langue ſignifie une corde, & on y ajoûta le ſurnom de Ynga qui étoit celuy de tous leurs Rois, comme le nom d'Auguſte étoit celui des Empereurs Romains. J'ay voulu expreſſément marquer ce que je viens de dire pour détruire une opinion populaire, communément reçûë en Eſpagne par ceux qui avoient peu de connoiſſance des affaires des Indes, & qui s'imaginoient que les Indiens n'eſtimoient point l'or & n'en connoiſſoient point le

prix. Ce même Prince avoit aussi plusieurs magazins remplis de diverses pieces d'or & d'argent, comme de grandes figures d'hommes & de femmes, de brebis & d'autres animaux de toutes espéces, comme aussi de toutes les sortes d'herbes qu'on trouve dans le pays avec leurs feuilles, leurs tiges, leurs nœuds & leurs épics, le tout representé au naturel : il avoit encore grande quantité de mantes & de frondes tissuës de fil d'or, & un certain nombre de grosses masses d'or & d'argent faites comme des bûches ou souches de bois à brûler.

CHAPITRE XV.

De l'état où se trouvoit le Perou lorsque les Espagnols arriverent, & des guerres qui le divisoient alors.

Bien que le principal dessein qu'on se propose dans cette Histoire soit de rapporter ce qui arriva aux Espagnols dans la découverte & dans la Conquête du Perou : neanmoins pour mieux faire comprendre ce qu'on a à dire & donner plus de jour à cette narration, on juge

à propos de dire quelque chose de l'état où se trouvoient alors les affaires des Indiens qui gouvernoient ce pays-là. Cela nous donnera sujet de reconnoître & d'admirer la sage Providence de Dieu qui permit que les Espagnols fissent cette entreprise dans un temps que ce pays étoit divisé en deux partis, sans quoy il leur eût été impossible ou au moins trés-difficile d'en faire la Conquête. Voicy donc en peu de mots l'état où ils trouverent les choses.

Guaynacava aprés avoir soumis à son Empire plusieurs Provinces dans une étenduë de cinq cens lieuës de pays à compter depuis Cusco tirant vers l'Occident, résolut d'aller en personne à la conquête de la Province de Quito qui bornoit sa domination de ce côté-là. Il marcha donc à la tête de son armée & réüssit heureusement dans son entreprise : ce pays luy parut agréable & conforme à son humeur, cela l'obligea d'y séjourner & d'y faire sa résidence pendant un assez long-temps, laissant cependant à Cusco quelques-uns de ses enfans de l'un & de l'autre sexe & particulierement son fils aîné nommé Guascar Ynga, Mango Ynga, Paul Ynga & plusieurs autres. A Quito il prit une nou-

velle femme, fille du Seigneur du pays, & il eut d'elle un fils qui fut nommé Atabaliba; il aima beaucoup cet enfant, & partant pour retourner à Cuſco il le laiſſa ſous la conduite & le gouvernement de quelques tuteurs. Ce fut au retour de ce premier voyage que les Indiens luy firent ſur la Montagne ce chemin dont on a parlé. Depuis aprés avoir demeuré quelques années à Cuſco il réſolut de retourner à Quito, tant parce que le pays luy plaiſoit, que par l'envie qu'il avoit de voir ſon fils Atabaliba qu'il aimoit plus que ſes autres enfans. Il y retourna donc par le chemin de la plaine dont nous avons fait la deſcription, & il y fit ſa réſidence tout le reſte de ſa vie. En mourant il ordonna que cette Province de Quito qu'il avoit conquis, demeureroit en partage à Atabaliba, puis qu'elle étoit venuë de ſes Ancêtres. Aprés la mort de Guaynacava ſon fils Atabaliba ſe rendit maître de ſon armée, & s'empara des treſors qu'il avoit portez avec luy: mais les plus conſiderables comme embaraſſans par leur poids étoient demeurez à Cuſco en la puiſſance de ſon fils ainé. Atabaliba luy envoya des Ambaſſadeurs pour luy apprendre la mort de leur pere commun,

luy faire hommage & l'assurer de son obéïssance, le suppliant aussi en même temps de luy laisser la possession de cette Province de Quito que son pere avoit conquis, & qui étant hors de ses Etats, il sembloit juste que la possession n'en fût point reglée par le droit d'ainesse, sur tout parce que luy qui parloit en étoit l'heritier legitime du côté de sa mere & de son ayeul. Guascar luy répondit que s'il vouloit venir à Cusco & luy remettre l'armée, il luy donneroit des terres & des possessions pour vivre honnêtement & selon son rang : mais qu'il ne pouvoit luy laisser la Province d. Quito, parce qu'elle étoit une des frontieres de son Empire, & où par conséquent il étoit obligé de tenir des troupes pour la défense & la conservation de ses Etats : ajoûtant que s'il refusoit de venir il marcheroit en personne contre luy comme contre un ennemi déclaré. Atabaliba consulta deux Capitaines de son Pere, braves & experimentez dans les affaires de la guerre, l'un nommé Quizquiz, & l'autre Cilicuchima : ils lui conseillerent de n'attendre point son frere : mais de se mettre le premier en campagne & marcher contre luy : puisque l'armée dont il étoit en possession &

qui ſuivoit ſes ordres, étoit ſuffiſante pour le rendre maître de toutes les Provinces qui ſe trouveroient ſur ſon paſſage & que par ce moyen elle deviendroit de jour en jour plus nombreuſe, de maniere que ſon frere s'eſtimeroit heureux de pouvoir s'accorder avec luy, & s'y trouveroit contraint. Il ſuivit cet avis, ſortit de Quito & ſe rendit peu à peu maître du pays par où il paſſoit. Guaſcar envoya contre luy un de ſes Capitaines avec quelques troupes armées à la legere pour faire plus de diligence : il s'avança à grand hâte juſques à la Province de Tumibanba, diſtante de Quito d'un peu plus de cent lieuës : ayant appris là qu'Atabaliba s'étoit mis en campagne avec ſon armée, il dépêcha un courier à Cuſco pour faire ſçavoir à Guaſcar ce qui ſe paſſoit, le priant de luy envoyer deux mille hommes, Capitaines & gens entendus à la guerre, parce qu'il pourroit avec cela prendre trente mille hommes d'une Province nommée Cagnares dont le peuple eſt belliqueux & qui tenoit pour luy. Guaſcar fit ce qu'on luy demandoit & dépêcha promptement les deux mille hommes, auſquels ſe joignirent les Caciques de Tu-

mibamba, de Chaparras, de Paltas & de Cagnares qui étoient dans ce voisinage. Atabaliba ne l'eut pas plûtôt appris qu'il s'avança pour les combattre, la bataille se donna & dura trois jours, il y périt un grand nombre de gens de part & d'autre : enfin ceux de Quito furent défaits & Atabaliba même fut pris sur le pont de la riviere de Tumibamba. Mais tandis que les Troupes de Guascar célebroient leur victoire par de grandes fêtes & de grandes réjoüissances, Atabaliba trouva moyen de se sauver en perçant avec une barre de cuivre qu'une femme luy avoit fourni, une muraille fort épaisse du Tambos ou Palais de Tumibamba où il étoit enfermé ; ainsi il s'enfuit & se rendit à Quito. Il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'il ralia ses Troupes, & leur faisant entendre que son Pere l'avoit changé en serpent, & luy avoit ainsi donné moyen de sortir de sa prison par un petit trou, il ajoûta qu'il luy avoit promis la victoire s'ils vouloient le suivre & retourner au combat : il les encouragea si bien par cette ruse qu'ils le suivirent avec empressement, il retourna donc chercher les ennemis, les attaqua, les vainquit & les défit entie-

rement. Ces deux batailles furent fort ſanglantes, & il y mourut un ſi grand nombre de gens des deux côtez, qu'on voit encore aujourd'huy dans les lieux où elles ſe donnerent, de prodigieux monceaux d'oſſemens d'hommes. Atabaliba pourſuivant ſa victoire reſolut de marcher contre ſon frere : étant arrivé au pays de Cagnares il fit faire main baſſe ſur ſes habitans & en fit tuer ſoixante mille ; parce qu'ils luy avoient été contraires : il mit auſſi à feu & à ſang & raſa entierement la grande Ville de Tumibamba ſituée dans une plaine & arroſée par trois grandes rivieres, ſur les bords deſquelles elle étoit bâtie. De là pouſſant toûjours ſes conquêtes il ne faiſoit quartier à perſonne dans les lieux où il trouvoit quelque réſiſtance ; mais il accordoit la paix à ceux qui la luy demandoient & les obligeoit de ſe joindre à ſon armée qui groſſiſſoit ainſi tous les jours à meſure qu'il avancoit. Quand il fut arrivé à Tumbez il voulut ſe rendre maître de l'Iſle de Puna dont nous avons parlé cy-devant : mais le Cacique de cette Iſle s'étant avancé contre luy avec pluſieurs barques & ſe défendant vigoureuſement, Atabaliba jugea que cette conquête demandoit plus de temps qu'il n'en avoit alors, ſur

tout ayant appris que ſon frere Guaſcar s'avançoit contre luy avec une nombreuſe armée. Il continua donc ſa marche vers Cuſco, & s'étant arrêté à Caxamalca, il fit avancer deux Capitaines avec trois ou quatre mille hommes armez à la legere pour aller à la découverte & apprendre quelques nouvelles des ennemis. Quand ils furent arrivez aſſez prés de leur camp, ils quitterent le grand chemin & prirent un détour, afin de n'être pas découverts : cela fit qu'ils rencontrerent Guaſcar qui s'étoit un peu retiré de ce même côté-là avec ſept cens de ſes principaux Officiers pour éviter le bruit & le tumulte de l'armée. Ils l'attaquerent, défirent ceux qui l'accompagnoient, & le prirent luy-même priſonnier ; mais comme ils croyoient ſe retirer avec leur priſe, ils ſe virent enfermez de toutes parts par l'armée des ennemis qui les menaçoient de les exterminer ſans qu'il en reſtât un ſeul, ce qu'ils pouvoient aiſément faire, parce qu'ils étoient plus de trente contre un. Les Capitaines d'Atabaliba ſe trouvans dans cette extremité & voyans qu'on commençoit à les approcher, dirent à Guaſcar que s'il ne commandoit pas à

ſes gens de ſe retirer, il mourroit le premier, & qu'ils alloient luy couper la tête. La crainte de la mort épouvanta ce Prince, & comme ils le virent ébranlé, ils acheverent de le déterminer en l'aſſurant que ſon frere ne deſiroit autre choſe ſinon qu'il le laiſſât en la paiſible poſſeſſion de la Province de Quito dont il luy feroit hommage, le reconnoiſſant pour ſon Seigneur & ſon Souverain : Guaſcar commanda donc à ſes gens de ne paſſer pas outre & de ne rien entreprendre ; mais de s'en retourner à Cuſco, ce qu'ils firent. Atabaliba informé de cet heureux ſuccez envoya incontinent ordre à ſes Capitaines d'emmener ſon frere priſonnier à Caxamalca où il les attendoit. Voilà quel étoit l'état des choſes lors que Dom François Pizarre arriva au Perou avec les Eſpagnols qu'il commandoit ; ces conjonctures favorables pour luy, faciliterent beaucoup ſes Conquêtes dont nous parlerons dans le Livre ſuivant : parce que l'armée de Guaſcar étoit entierement diſſipée & qu'Atabaliba avoit congedié la plus grande partie de la ſienne depuis ſa nouvelle victoire qui avoit fait tomber ſon ennemy entre ſes mains.

Fin du premier Livre.





HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU PEROU.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Dom François Pizarre & ses gens partent de Panama pour aller au Perou.

NOus avons laiſſé dans le Livre précedent Dom François Pizarre à Panama aprés ſon retour d'Eſpagne, occupé à faire tous les préparatifs qu'il jugeoit neceſ-

ſaires pour la Conquête du Perou. Dom Diegue d'Almagro ſon Compagnon dans cette entrepriſe ne s'y employoit pas avec la même chaleur qu'il avoit fait autrefois, & cela retardoit les affaires; parce qu'il étoit celuy qui avoit le plus de bien & le plus de crédit. Il étoit mécontent de ce que Pizarre n'avoit rien obtenu pour luy de Sa Majeſté, & c'étoit de là que venoit ſa tiedeur. Enfin pourtant il receut ſes excuſes, & leur amitié ſe renoüa; mais on ne put jamais le remettre bien avec les freres de Dom François, qui furent toûjours fort mal dans l'eſprit de Dom Diegue, & ſur tout Fernand Pizarre dont il ſe plaignoit principalement. Il ſe paſſa donc quelque temps juſques à ce qu'enfin * Fernand Ponce de Leon ayant équipé un navire qui luy appartenoit, Dom François Pizarre s'y embarqua avec ſes

* Il y a quelque apparence que c'eſt le même qu'il a nommé au premier chapitre du premier Livre Fernand de Luque, & de qui il a dit qu'il eut quelque part à l'entrepriſe de la Conquête du Perou, & cette conjecture ſemble rendre preferable dans ce premier endroit l'édition d'Anvers de 1555. à celle de Seville de 1577. mais on ſoupçonne auſſi qu'il y a une faute d'impreſſion & qu'au lieu de Hernando de Luque il faudroit Hernando de Leon dans ce premier endroit.

quatre freres & le plus grand nombre de gens de pied & de cheval qu'il put assembler. Il eut beaucoup de peine à en trouver qui le voulussent suivre ; parce que la plûpart étoient fort découragez, & n'esperoient rien de bon de cette entreprise à cause des grandes difficultez qu'on y avoit trouvé les années précedentes, des peines & des fatigues qu'on y avoit souffert, & du peu de succez qu'on y avoit eu. Il se mit à la voile au commencement de l'année mil cinq cens trente & un, & parce que les vents luy étoient contraires, il fut obligé d'aborder à la côte du Perou à plus de cent lieuës plus bas qu'il ne se l'étoit proposé : ainsi il fut contraint de débarquer ses gens & ses chevaux, & de prendre sa marche tout le long de la côte. Cette marche fut fort difficile & fort penible, & ils souffrirent beaucoup, tant par la disette des vivres, que par les difficultez qu'ils eurent à traverser les rivieres auprés de leur embouchure, où elles sont larges & profondes : ils étoient souvent obligez de les passer à la nage tant les hommes que les chevaux. L'adresse & le courage de Dom François luy servirent extrémement dans cette occasion pour soutenir celuy

de ses soldats & les empêcher de se rebuter. Il s'exposoit souvent à de grands perils pour les secourir & il aidoit luy-même à ceux qui ne sçavoient pas nager pour les faire heureusement parvenir à l'autre bord. Enfin ils arriverent à un lieu nommé Coaque situé sur le rivage de la mer, assez bien fourni de plusieurs choses, bien peuplé & où ils trouverent suffisamment des vivres pour se rafraichir & se fortifier, dont ils avoient fort grand besoin; parce qu'ils étoient extrémement fatiguez. De là il envoya un vaisseau à Panama & un autre à Nicaragua avec plus de trente mille * pieces d'or qu'il avoit pris à Coaque; il fit cela pour donner bonne opinion de la richesse du pays & faire naître à plusieurs personnes l'envie d'y passer. On trouva aussi à Coaque quelques émeraudes bonnes & fines, ce lieu étant sous la ligne où nous avons déja dit qu'il s'en trouve de telles & non ailleurs. Les Espagnols en perdirent plusieurs en les brisant: car ils étoient si peu instruits de

* Le mot Espagnol, Castellanas, qui se trouve ici, signifie une espece de monnoye d'or qui vaut 14. reales & environ dix-huit deniers, c'est-à-dire à peu prés trois livres 14. sols monnoye de France.

la nature de ces pierres, qu'ils s'imaginoient que pour être fines il faloit qu'elles souffrissent le marteau sans se rompre comme les diamans : ainsi croyans que les Indiens les vouloient tromper en leur en donnant de fausses, ils en faisoient l'essai, si bien que par ce moyen ils en casserent un grand nombre d'un prix fort considerable ; ce qui fut une grande perte pour eux, & dont ils ne se pouvoient prendre qu'à leur ignorance. Ils furent aussi attaquez dans ce même lieu de cette espece de maladie dont nous avons parlé au chapitre quatriéme du premier Livre, c'est-à-dire d'une maniere de verruës ou de clous fort dangereux, & il n'y eut presque personne dans toute l'armée qui en fût exempt. Tout malades qu'ils étoient Pizarre les fit résoudre à partir, leur persuadant que la malignité de l'air dans ce lieu-là leur causoit ces incommoditez : ils passerent donc outre & arriverent à la Province qu'ils nommérent (a) *Puerto vieio*, se rendans aisément maîtres paisibles de tout le pays des environs. Les Capitaines Venalcazar & Jean Fores les vinrent trouver en ce lieu-là avec quelques gens,

(a) *Port vieux.*

de pied & de cheval qu'ils amenoient de Nicaragua.

CHAPITRE II.

Ce qui arriva au Gouverneur Dom François Pizarre en l'Isle de Puna.

APrès avoir pacifié la Province de Puerto Vieio, le Gouverneur avec ses gens se rendit au port de Tumbez : étant là il résolut de passer en l'Isle de Puna qui est vis-à-vis de ce port comme on l'a déja dit : il fit faire pour cela des barques plattes à la maniere de celles des Indiens dont on a parlé cy-devant au chapitre sixiéme du premier Livre. Ils coururent beaucoup de risque en traversant ce bras de mer : parce que les Indiens avoient resolu de couper les cordes des barques, pour faire périr les hommes & les chevaux qui étoient dessus. Le Gouverneur ayant eu quelque connoissance de ce complot commanda que tout le monde fût soigneusement sur ses gardes & l'épée nuë à la main ayant toûjours les yeux attachez sur les Indiens qui les conduisoient sans en perdre aucun de vûë. Quand ils furent arrivez

arrivez dans l'Isle les habitans leur demanderent la paix, & les receurent fort bien : mais on sceut qu'ils avoient des troupes cachées pour massacrer les Espagnols pendant la nuit. Ce que le Gouverneur ayant appris il attaqua les Indiens, les défit, & prit prisonnier le principal Cacique. Le lendemain ils se rendirent maître du camp des ennemis qui étoit défendu par plusieurs gens de guerre. Le Gouverneur & ses freres monterent à cheval, & avec beaucoup de courage & de promptitude ils posterent leurs soldats dans tous les endroits où il étoit néceſſaire, & envoyerent du secours aux vaisseaux qui étoient près de terre; parce que les Indiens les attaquoient avec leurs barques plattes. Enfin les Espagnols combattirent avec tant de résolution & de courage qu'ils defirent les ennemis, & en tuerent & blesserent plusieurs. Il y eut seulement deux ou trois Espagnols tuez dans cette occasion, & quelques autres fort blessez, particulierement Gonzale Pizarre qui le fut dangereusement à un genou. Après cette action le Capitaine Fernand de Soto arriva venant de Nicaragua avec un renfort considerable d'infanterie & de cavalerie; mais parce que les Indiens

ſe tenoient avec leurs barques plattes derriere ces arbres nommez Manglares qui avoient le pied dans l'eau, & qu'ainſi il étoit difficile de les y attaquer, le Gouverneur reſolut de retourner à Tumbez, d'autant plûtôt que l'air eſt fort mal ſain dans cette Iſle, parce qu'elle eſt près de la Ligne Equinoxiale; il fit donc le partage de tout l'or qu'il en avoit pû tirer, & abandonna le lieu.

CHAPITRE III.

Comment le Gouverneur paſſa à Tumbez & des Conquêtes qu'il fit juſques à ce qu'il établit une colonie à ſaint Michel.

DAns cette Iſle de Puna dont nous venons de parler il y avoit plus de ſix cens perſonnes en priſon, des habitans de Tumbez tant hommes que femmes, & même un des principaux du lieu: le Gouverneur Pizarre les mit tous en liberté & leur fournit des barques pour ſe rendre chez eux. Puis quand il s'embarqua dans ſes navires pous aller auſſi luy-même à Tumbez il mit avec quelques-uns de ces Indiens qu'il venoit de délivrer, trois Chrétiens ſur une même

barque, qui arriva à Tumbez plûtôt que ses vaisseaux. Les Indiens payerent d'une noire ingratitude le bienfait qu'ils venoient de recevoir de luy qui les avoit delivrez d'une dure captivité : car ils ne furent pas plûtôt arrivez qu'ils sacrifierent ces trois Espagnols à leurs Idoles. Peu s'en fallut que le Capitaine Fernand de Soto n'eût le même sort : il étoit avec quelques Indiens sur une autre barque accompagné d'un seul valet, & déja ils étoient entrez dans la riviere de Tumbez, lors qu'il fut apperceu par Diegue d'Aguero & Rodrigue Lozan qui étoient déja débarquez, & marchoient le long de la riviere en remontant, ils firent donc arrêter la barque qui le portoit & luy donnerent le moyen d'en sortir, & de se sauver d'une mort qui sans doute luy étoit inévitable, s'il fût allé alors jusqu'à Tumbez. On peut aisément juger par ce que les Indiens venoient de faire, qu'ils étoient mal disposez à fournir des barques pour la décente des troupes, ainsi on n'en trouva point pour débarquer ni les homme ni les chevaux : il n'y eut donc que le Gouverneur, Fernand Pizarre, & Jean Pizarre son frere, l'Evêque Dom Vincent de Valverde, le Capitaine Soto & les

deux autres Eſpagnols dont on vient de parler, qui purent prendre terre ce ſoir-là. Ils paſſerent toute la nuit à cheval, & fort moüillez, parce que comme la mer étoit agitée & qu'ils n'avoient point d'Indiens pour leur aider, la barque dont ils ſe ſervoient pour leur débarquement, & que les Eſpagnols ne ſçavoient pas bien gouverner, tourna & ſe renverſa lorſqu'ils voulurent en ſortir. Fernand Pizarre demeura ſur le bord de la mer pour faire débarquer les troupes, & cependant le Gouverneur s'avança plus de deux lieuës en terre ſans pouvoir trouver aucun Indien à qui il pût parler; parce qu'ils s'étoient retirez en armes ſur les petites hauteurs des environs. Comme il retournoit du côté de la mer, il rencontra les Capitaines Mena & Jean de Salzedo qui le cherchoient, ils étoient ſuivis de quelque Cavalerie qui venoit de débarquer. Le Gouverneur ayant donc aſſemblé tout ce qu'il put de ſes gens, ſe campa à Tumbez : pendant qu'il y étoit le Capitaine Benalcazar arriva, il avoit demeuré dans l'Iſle attendant le retour des vaiſſeaux, parce que toutes les troupes n'y pouvant contenir on avoit été obligé de faire à deux fois ce qu'on avoit pû faire à une ſeule, les navires étoient donc retournez pour le

prendre luy & tous ceux qui étoient demeurez avec luy qui eurent toûjours à ſoutenir la guerre contre les Indiens de cette Iſle, tandis qu'ils y furent. Le Gouverneur demeura plus de vingt jours à Tumbez, & fit tout ce qu'il put pour engager le Seigneur du pays à entendre à la paix luy ayant fait faire pluſieurs meſſages ſur ce ſujet, ſans jamais en pouvoir venir à bout : au contraire il faiſoit toûjours aux nôtres tout le mal qu'il pouvoit, particulierement aux valets & aux autres gens qui alloient pour chercher des vivres, ſans que les Eſpagnols luy en puſſent faire ; parce qu'il ſe tenoit avec les ſiens de l'autre côté de la riviere. Enfin le Gouverneur fit préparer ſecrétement & ſans que les Indiens l'appriſſent, trois barques plates qu'il avoit fait venir de la côte, & un ſoir il ſe mit deſſus, & paſſa la riviére avec ſes fréres Jean Pizarre, & Gonzale Pizarre, les Capitaines Soto & Benalcazar, & plus de cinquante Cavaliers. Ils fatiguérent beaucoup pendant la nuit ; parce que le chemin étoit fort montueux, & tout plein de ronces & de buiſſons. Le matin vers la pointe du jour ils attaquérent le camp des Indiens, & leur firent tout le mal qu'il leur fut

possible, continuans ainsi pendant quinze jours à leur faire une cruelle guerre, & mettre tout à feu & à sang pour vanger la mort des trois Espagnols que ces barbares avoient sacrifié. Le principal Seigneur de Tumbez, pressé par toutes ces hostilitez, demanda la paix & fit quelques présens d'or & d'argent. Aussitôt aprés le Gouverneur partit avec la plus grande partie de ses troupes, laissant le reste dans ce lieu-là avec le Maître des Comptes Antoine Navarre, & le Tresorier Alonse Requelme. Etant arrivé à la riviere de Pœchos, à trente lieües de Tumbez, il ne fit point là guerre aux peuples ni aux Caciques qui habitoient sur les bords, & qui voulurent bien vivre en paix avec lui : mais il passa outre pour découvrir le port de Payta qui est le meilleur de toute cette côte. Il envoïa aussi le Capitaine Fernand de Soto, vers les peuples, & les Caciques qui habitoient sur les bords de la riviére, qui aprés quelques legéres rencontres lui demandérent la paix qu'il leur accorda. Dans ce lieu le Gouverneur receut quelques envoïez de Cusco, de la part de Guascar qui n'étoit pas encore prisonnier, & qui lui faisoit savoir la revolte de son frére Atabaliba, lui deman-

dant du secours & le priant de favoriser sa juste défense. Le Gouverneur envoïa Fernand Pizarre à Tumbez, pour en retirer les troupes qu'il y avoit laissé : puis à son retour en ce lieu-là il peupla la Ville de S. Michel, située dans un païs nommé Tangarara sur le bord de la riviere de Chira prés de la mer, afin que les vaisseaux qui viendroient de Panama comme il en étoit déja venu quelques-uns, trouvassent un port assuré : aprés ayant partagé l'or & l'argent qui se trouva là, il ne laissa dans la Ville que les seuls habitans : Le Gouverneur partit avec tout le reste pour la Province de Caxamalca, parce qu'il apprit qu'Atabaliba y étoit.

CHAPITRE IV.

Comment le Gouverneur alla à Caxamalca & ce qui lui arriva dans ce lieu-là.

LE Gouverneur étant parti pour Caxamalca, ils souffrirent beaucoup en chemin lui & toute son armée par la soif : parce qu'il leur falut faire vingt lieuës par un païs désert sur des sables secs & brûlans où ils ne trouvoient ni eau ni mê-

me aucun arbre qui leur donnât quelque ombrage pour ſe rafraîchir. Ce déſert eſt depuis la ville de Saint Michel juſqu'à la Province de Motupe, où ils commencerent à trouver quelques vallons bien peuplez, & où ils eurent l'agrément de la fraîcheur, & trouverent des vivres en abondance pour ſe conſoler des fatigues paſſées & réparer leurs forces. De là montant ſur la Montagne il rencontra en chemin un Envoyé d'Atabaliba qui luy apportoit des ſouliers peints & des manchettes d'or, & qui luy dit que quand il paroîtroit devant ſon Prince, il faloit qu'il chauſſât ces ſouliers, & portât auſſi ces manchettes, afin d'en être reconnu. Le Gouverneur le receut fort bien, promit de faire ce qu'on luy demandoit, & luy dit d'aſſurer de ſa part Atabaliba qu'il ne venoit pas pour luy faire du mal, & ne luy en feroit aucun en effet, à moins qu'il luy en donna un juſte & legitime ſujet: ajoûtant que l'Empereur ſon maître Roy d'Eſpagne dont il ſuivoit les ordres dans ce voyage, ne permettoit jamais qu'on fit aucun outrage à perſonne ſans ſujet & ſans raiſon. Quand cet Envoyé fut parti le Gouverneur le ſuivit de prés marchant avec beaucoup de précaution,

parce qu'il craignoit que les Indiens l'attaquassent par le chemin : en arrivant à Caxamalca il trouva un autre Messager, qui venoit luy dire de n'entreprendre point de loger dans ce lieu, sans attendre les ordres d'Atabaliba. Le Gouverneur ne luy repondit rien, & cependant il fit son logement, & aprés l'avoir fait il envoya le Capitaine Soto avec vingt Cavaliers au Camp d'Atabaliba qui n'étoit éloigné que d'une lieuë, pour luy faire sçavoir sa venuë. Quand Soto arriva au camp en presence d'Atabaliba il poussa son cheval, ce qui ayant fait peur à quelques Indiens, ils s'éloignerent avec précipitation : Atabaliba punit cruellement leur timidité, car il les fit tuer sur le champ. Ce Prince n'avoit encore voulu faire aucune réponse positive à Soto, ni même parler à luy directement, il parloit à un Cacique, ce Cacique à l'Interprete, & l'Interprete à Soto : là-dessus arriva Fernand Pizarre que le Gouverneur avoit envoyé avec quelques Cavaliers aussi-tôt après le départ de Soto : ce dernier Envoyé s'adressa directement à Atabaliba par le moyen d'un Interprete & luy dit : *Que le Gouverneur son Frere venoit vers luy de la part de sa Majesté leur Roy pour*

luy faire entendre la volonté de leur Maître, & qu'ainſi il ſouhaitoit de le voir, ajoûtant qu'il vouloit être de ſes amis. Atabaliba répondit : *Qu'il recevroit avec plaiſir l'offre de ſon amitié, pourveu qu'il rendit aux Indiens ſes Sujets tout l'or & l'argent qu'il avoit pris dans ſon pays, & qu'il en ſortit incontinent après : & que pour regler toutes choſes il iroit le lendemain voir le Gouverneur au Palais de Caxamalca.* Fernand Pizarre ayant veu le camp des Indiens qui ſembloit une grande Ville par le nombre prodigieux de tentes & d'hommes qui y étoient, il retourna trouver le Gouverneur, & luy ayant fait un rapport fidele & exact de ce qu'il avoit veu, & de ce qu'Atabaliba luy avoit répondu, cela le fit un peu craindre & luy cauſa quelque inquietude ; parce que pour un Chrétien il y avoit plus de * cent ou même juſqu'à deux cent Indiens. Neanmoins comme le Gouverneur & la plûpart de ceux qui l'accompagnoient, étoient des gens d'un grand cœur & d'une grande réſolution, ils s'animérent & s'encouragérent encore les uns les autres pendant la nuit faiſans des réflexions ſur le ſecours qu'ils

* L'édition d'Anvers de 1555 dit deux cent, & celle de Seville de 1577. dit ſeulement cent.

dévoient attendre de Dieu qui ne manqueroit pas de leur accorder ſa protection, pourveu que de leur côté ils fiſſent leur devoir en gens d'honneur, comme ils y étoient obligez. Ils paſſerent toute la nuit ſans dormir, faiſans ſoigneuſement la garde autour de leur camp, & mettans leurs armes en bon état.

CHAPITRE V.

Pizarre combat l'armée des ennemis, les met en déroute & prend Atabaliba priſonnier.

LE lendemain dès le matin, le Gouverneur mit ſes gens en ordre, il partagea ſa Cavalerie en trois petits corps de vingt Cavaliers chacun; afin qu'ils puſſent plus aiſément ſe tenir cachez, il en donna le commandement à ſes trois fréres Fernand, Jean & Gonzale Pizarre accompagnez des Capitaines Soto & Benalcazar : pour luy il ſe poſta d'un autre côté avec l'Infanterie, défendant abſolument que perſonne fît aucun mouvement ſans ſa permiſſion, ou juſques à ce que l'Artillerie eût com-

mencé à joüer. Atabaliba employa une grande partie du jour à mettre aussi ses troupes en ordre & ranger toute son armée en bataille ; il marqua les endroits par où chaque Commandant devoit attaquer les ennemis, & commanda à un de ses Officiers nommé Ruminagui avec cinq mille Indiens, de se rendre par un détour secret au lieu par où les Chrétiens étoient entrez sur la Montagne & d'occuper tous les passages, avec ordre de tuer tous les Espagnols qui chercheroient à se sauver de ce côté-là par la fuite. Aprés avoir ainsi donné ces ordres par tout, Atabaliba fit marcher son armée si lentement qu'elle fût plus de quatre heures à faire une petite lieuë. Il étoit dans sa litiére porté selon la coûtume sur les épaules de ses principaux Seigneurs, & devant luy marchoient trois cens Indiens, tous vêtus de la même livrée, qui ôtoient les pierres & les embaras du chemin, jusques aux moindres ne fussent que des pailles. Aprés luy marchoient les Caciques, & tous les autres Seigneurs aussi dans des Litiéres ou Brancars où ils se faisoient porter, comptans les Chrétiens pour si peu de chose à cause de leur petit nombre, qu'ils s'imaginoient les prendre

tous ſans combat, & ſans qu'ils oſaſſent faire aucune réſiſtance. En effet, un Gouverneur Indien avoit envoyé dire à Atabaliba que non ſeulement le nombre des Eſpagnols étoit fort petit: mais encore qu'ils étoient ſi pareſſeux, ſi effeminez & ſi lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant ſoit peu à pied ſans ſe laſſer, c'eſt pourquoy ils montoient ſur de grandes brebis qu'ils nommoient des chevaux. Atabaliba entra ainſi dans un grand clos, qui eſt devant le Tambos ou Palais de Caxamalca, & voyant que les Eſpagnols étoient en ſi petit nombre, & tous à pied; parce que la Cavalerie étoit cachée comme on l'a déja dit, il crût qu'ils n'oſeroient paroître devant luy ni l'attendre: s'étant donc levé ſur ſa litiére il cria à ſes troupes. Nous tenons ces gens-là, ils veulent ſans doute ſe rendre: Tous luy répondirent qu'ils n'en doutoient pas. Là deſſus l'Evêque Frere Dom Vincent de Valverde tenant ſon Breviaire à la main s'avança & s'adreſſant à Atabaliba il luy dit en ſubſtance. « Qu'il y a un ſeul Dieu en trois Per- « ſonnes qui a créé le Ciel & la Terre & « toutes les choſes qui y ſont, & qui « forma de terre Adam le premier hom- « me du monde, puis d'une de ſes côtes «

» il fit Eve ſa femme : que tous les hom-
» mes generalement ſont venus de là, &
» que par la déſobéïſſance de nos pre-
» miers parens, Adam & Eve, nous
» ſommes tous devenus pécheurs, in-
» dignes par conſéquent de la grace &
» de l'amour de Dieu, & hors d'état de
» pouvoir eſperer d'entrer dans le Ciel,
» juſques à ce que Jeſus-Chriſt nôtre
» Redempteur étant né d'une Vierge, ait
» ſouffert la mort pour nous acquerir le
» ſalut & la vie. Que ce Jeſus aprés être
» mort honteuſement ſur une Croix,
» reſſucita glorieuſement, & ayant de-
» meuré quelque peu de temps ſur la Ter-
» re, monta au Ciel, laiſſant S. Pierre à ſa
» place pour être ſon Vicaire, & aprés
» luy ſes Succeſſeurs qui demeurent à
» Rome & que les Chrétiens appellent
» Papes. Il ajoûta que c'étoient les Suc-
» ceſſeurs de S. Pierre qui avoient parta-
» gé tous les pays du Monde aux Rois &
» aux Princes Chrétiens donnans à cha-
» cun la charge d'en conquerir quelque
» portion : que ce pays du Perou étoit
» écheu à ſa Majeſté Imperiale le Roy
» Dom Carlos, & que ce grand Monar-
» que avoit envoyé en ſa place le Gou-
» verneur Dom François Pizarre pour
» lu y faire ſçavoir de la part de Dieu &

de la sienne tout ce qu'il venoit de « luy dire. Que s'il vouloit croire ce « qu'il luy disoit, reçevoir le baptême « & obeïr à l'Empereur, comme faisoit « la plus grande partie de la Chrétienté, « ce Prince le protegeroit & le défen- « droit, maintenant le pays en paix, & « y faisant observer la justice; qu'il luy « conserveroit aussi tous ses droits & « une entiere liberté comme il avoit ac- « coutumé d'en user avec les Rois & les « Seigneurs qui se soumettoient volon- « tairement à luy sans se hazarder de « luy faire la guerre. Que si luy à qui « il parloit en usoit autrement, le Gou- « verneur luy déclaroit qu'il alloit l'at- « taquer, & mettre tout à feu & à sang, « qu'il étoit tout prêt ayant déja les ar- « mes à la main. Qu'enfin, à l'égard de « la foy en Jesus-Christ, & de la Loy « Evangelique, si aprés en être bien in- « struit il la vouloit embrasser de tout « son cœur il auroit tout ce qui étoit « nécessaire pour le salut éternel de son « ame; mais que s'il ne le vouloit pas, « on ne luy feroit aucune violence là- « dessus. Après qu'Atabaliba eut enten- « du ce discours, il répondit, Que ce « pays & tout ce qu'il contenoit avoit « été conquis par son Pere & par ses «

» Ayeux qui l'avoient laissé par droit de
» succession à son frere Guascar Ynga,
» que luy qui parloit ayant vaincu ce
» frere, & le tenant alors prisonnier,
» en étoit donc maintenant le legitime
» possesseur, & qu'il ne sçavoit pas
» comment Saint Pierre l'avoit pû don-
» ner à qui que ce fût, & qu'après tout
» s'il l'avoit donné à quelqu'un, luy qui
» s'y trouvoit interessé ne consentoit en
» aucune maniere à ce don. Qu'à l'égard
» de ce qu'il disoit de Jesus-Christ, qui
» avoit créé le Ciel & les hommes, &
» toutes choses, il ne sçavoit rien de
» cela, ni que personne eût créé qui que
» ce soit, si ce n'est le Soleil qu'ils te-
» noient pour Dieu, tenans aussi la Ter-
» re pour mere, & honorans leurs Gua-
» cas: qu'au reste c'étoit Pachacama qui
» avoit créé tout ce qu'on voyoit dans
» ces lieux-là: qu'à l'égard de ce qu'il
» avoit dit du Roy d'Espagne, il igno-
» roit tout cela & ne le connoissoit point
» ne l'ayant jamais veu.» Enfin il deman-
da à l'Evêque d'où il avoit appris tout
ce qu'il venoit de luy dire & qu'elle as-
surance il avoit que cela fût veritable,
ou comment il pourroit le luy prouver.
L'Evêque luy répondit que cela étoit
écrit dans le Livre qu'il tenoit entre ses
mains

mains qui étoit la parole de Dieu. Atabaliba le luy demanda, & auſſi-tôt qu'il l'eut, il l'ouvrit & ſe mit à tourner les feuillets d'un côté & d'autre; puis en diſant que ce livre ne luy parloit point & ne luy faiſoit pas entendre un ſeul mot, il le jetta par terre. Alors l'Evêque ſe tournant vers les Eſpagnols leur cria aux armes, aux armes. Le Gouverneur de ſon côté jugeant que s'il attendoit que les Indiens le vinſſent attaquer les premiers ils pourroient aiſément le défaire, s'avança, & envoya dire à Fernand Pizarre, qu'il fît ce qu'il devoit faire ſelon qu'ils l'avoient arrêté. En même temps il donna ordre qu'on fît joüer l'Artillerie, & que la Cavalerie attaquât les Indiens par trois endroits; tandis que luy-même les attaqueroit avec l'infanterie du côté que venoit Atabaliba. Il pouſſa bien-tôt juſqu'aux litiéres, & ils commencerent à attaquer, & à tuer ceux qui les portoient; mais à peine un étoit-il mort que pluſieurs autres ſe preſentoient à l'envy pour remplir ſa place. Le Gouverneur jugeant que ſi le combat tiroit en longueur, ils ſeroient infailliblement vaincus luy & ſes gens; parce qu'il perdoit plus en perdant un ſeul de ſes ſoldats, qu'il ne gagnoit en

faiſant périr un grand nombre d'Indiens. Cela l'obligea à pouſſer avec furie juſqu'à la litiére d'Atabaliba, & le prenant par les cheveux qu'il portoit longs, il le tira ſi rudement qu'il l'entraîna, & le fit tomber à terre. En même temps les ſoldats Chrétiens frappans à grands coups de ſabre ſur la litiére qui étoit d'or, il arriva que le Gouverneur en fut bleſſé à la main, il ne laiſſa pas ſa priſe pour cela; mais nonobſtant le grand nombre d'Indiens qui venoient à la charge pour ſécourir leur Seigneur, l'ayant enfin porté par terre il s'en rendit maître & le prit. Quand les Indiens virent leur Roy priſonnier, & ſe virent eux-mêmes attaquez par tant d'endroits, ſur tout par la Cavalerie qu'ils craignoient extrêmement, ils tournerent le dos & commencerent à fuir de toute leur force avec tant de frayeur & de précipitation, que ſans plus penſer à ſe ſervir de leurs armes, ils s'entrepouſſoient & ſe renverſoient les uns les autres : étans arrivez en fort grand foule à un coin du Clos ou du Parc où ſe donna cette bataille, en ſe pouſſans les uns les autres ils abbatirent la muraille & y firent une grande bréche par où pluſieurs ſe ſauvérent : la Cavalerie les pourſuivit

de tous côtez jusques à la nuit qui l'obligea de cesser sa poursuite & de retourner à ses gens. Ruminagui entendant le bruit de l'artillerie, & ayant veu un Chrétien précipiter du haut d'un rocher un Indien qu'on avoit mis en sentinelle pour l'avertir quand il seroit temps qu'il avançat, jugea aisément que les Espagnols avoient vaincu ; ainsi il s'enfuit avec tous ceux qu'il commandoit, & n'osa s'arrêter en aucun lieu pour y faire quelque séjour, jusques à ce qu'il fût arrivé à la Province de Quito qui est à plus de deux cens cinquante lieuës du lieu où se donna cette bataille.

CHAPITRE VI.

Comment Atabaliba fit tuer Guascar, & comment Fernand Pizarre alla pour découvrir le Pays.

ATabaliba étant ainsi prisonnier, & toute son armée en déroute, le lendemain dès le matin les Espagnols allérent piller son camp : ils y trouverent une quantité surprenante de vaisseaux d'or & d'argent, de fort riches tentes, des étoffes, vétemens, meubles & au-

tres choses de fort grand prix. La seule vaisselle d'or qu'Atabaliba faisoit porter avec luy valoit près de soixante mille pistoles. Plus de cinq mille femmes, de celles qui étoient dans l'armée des ennemis se vinrent volontairement rendre aux Espagnols. Après que tout fut fait & qu'on eut ainsi ramassé toutes les richesses qu'on trouva dans le camp des Indiens, Atabaliba dit au Gouverneur que puis qu'il étoit son prisonnier, il le prioit de le bien traiter, luy promettant de luy donner pour sa rançon une grande chambre pleine de vaisseaux & de pieces d'or, & tant d'argent qu'il ne le sçauroit faire tout emporter. Le Gouverneur s'étonnant de cela, & ne le pouvant croire, ce Prince ajoûta qu'il luy en donneroit encore plus qu'il ne disoit; sur quoy Pizarre luy ayant promis qu'il le traiteroit fort bien, Atabaliba en parut fort content. Il envoya incontinent des messagers par tout le pays, & particulierement à Cusco pour faire assembler tout l'or & l'argent qu'il avoit promis pour sa rançon. Il en avoit promis une si grande quantité qu'il sembloit impossible qu'il pût jamais accomplir ses promesses: car il en devoit remplir une longue sale qui étoit à Caxamalca jus-

ques à la hauteur où Atabaliba luy-même pouvoit joindre de la main en se tenant debout, & pour cela on fit marquer cette hauteur par une ligne de couleur qu'on fit tirer tout autour de la salle. Après cela bien qu'il arrivât tous les jours de l'or & de l'argent en grande abondance, celà ne paroissoit point suffisant aux Espagnols pour remplir les promesses qu'on leur avoit fait : il leur sembloit même que cela en étoit si éloigné qu'ils commencerent à murmurer & à témoigner leur mécontentement, disant que le temps qu'Atabaliba avoit pris pour l'accomplissement de ses promesses étoit passé, & qu'on ne voyoit pourtant encore rien qui approchât de ce qu'on avoit esperé : d'où ils concluoient que ce retardement n'étoit qu'un artifice pour avoir le temps d'assembler de grandes troupes, & venir les attaquer à l'improviste & les exterminer. Comme Atabaliba avoit de l'esprit, il s'apperçeut aussi-tôt du mécontentement des Chrétiens, & en demanda la cause au Marquis, qui ne la luy eut pas plûtôt dite, qu'il repliqua promptement qu'on avoit tort de se plaindre du retardement, puis qu'il n'avoit pas été tel qu'il pût donner aucun juste sujet de soupçon : qu'ils de-

voient considerer que le lieu d'où on devoit tirer la plus grande partie de cet or, étoit la ville de Cusco éloignée de Caxamalca de prés de deux cent grandes lieuës d'un chemin fort difficile. Il ajoûta que tout cela devant être apporté sur les épaules des Indiens, ils ne devoient pas prendre pour un grand retardement le temps qui s'étoit écoulé. Enfin il dit qu'avant de rien entreprendre contre luy, il étoit juste qu'en se contentans eux-mêmes, ils s'assurassent s'il pouvoit accomplir ses promesses ou non, & que si une fois ils en avoient bien connu la possibilité, ils devoient regarder comme fort peu de chose, un retardement d'un mois plus ou moins : qu'ils pouvoient donc choisir une ou deux personnes d'entr'eux, & les envoyer à Cusco avec ses ordres, afin qu'on leur fît voir les choses, & qu'ils pussent leur en rapporter des nouvelles certaines. Les sentimens furent fort partagez dans l'armée sur cette proposition d'Atabaliba pour sçavoir si on l'accepteroit ou non : plusieurs regardoient comme une chose fort périlleuse de se fier assez aux Indiens pour se mettre en leur puissance & à leur discretion. Atabaliba en rioit, disant qu'il ne comprenoit pas pourquoy les

Eſpagnols n'oſoient ſe fier en luy, ny aller à Cuſco ſur ſa parole, tandis que non ſeulement ils le tenoient luy-même enchaîné ; mais qu'ils avoient de plus entre leurs mains comme autant d'otages, ſes femmes, ſes enfans & ſes freres. Là-deſſus le Capitaine Fernand de Soto, & Pierre de Barco ſe réſolurent à faire ce voyage : ainſi ils ſe mirent ſuivant les ordres d'Atabaliba chacun dans une de ces litiéres ou brancars que deux hommes portent ſur leurs épaules avec un nombre ſuffiſant d'Indiens pour les porter. De cette maniere ils allerent preſqu'auſſi vîte que s'ils avoient couru la poſte : parce qu'il n'eſt pas permis à ceux qui portent ces litiéres d'aller lententement, bien qu'ils ne ſoient que deux porteurs à chacune : il eſt vray qu'ils ſont pluſieurs, & juſqu'à cinquante ou ſoixante qui la portent tour à tour en ſe relayant les uns les autres ; ils courent tous & d'eſpace en eſpace à une diſtance à peu prés reglée ils changent ; les deux qui viennent de porter ſe déchargent du fardeau ſur les épaules des deux autres, ce qu'ils font avec beaucoup d'adreſſe ſans aucun retardement, & ſans s'arrêter le moins du monde. A quelques journées de Caxamalca, Fer-

nand de Soto & Pierre de Barco rencontrerent ſur la route de Cuſco qu'ils ſuivoient, les Capitaines & les troupes d'Atabaliba, qui conduiſoient priſonnier ſon frere Guaſcar : ce Prince ayant appris qui ils étoient, ſouhaita de leur parler, à quoy ils conſentirent : il s'informa d'eux fort ſoigneuſement de toutes les particularitez qu'il déſiroit ſçavoir. Quand ils luy dirent que l'intention de ſa Majeſté Imperiale, & celle du Marquis Dom François Pizarre qui agiſſoit en ſon nom, étoit de faire exactement obſerver la juſtice tant à l'égard des Indiens qu'à l'égard des Chrétiens, & de faire rendre à chacun ce qui luy appartenoit : alors il commença à leur faire ſes plaintes. » Il leur conta donc le » different qu'il y avoit entre luy & ſon » frere qui non ſeulement vouloit luy » ravir le Royaume qui luy appartenoit » légitimement, & par droit de ſucceſ» ſion comme étant le fils aîné de Guay» nacava : mais qui auſſi pour en venir à » bout luy avoit fait la guerre, & le te» noit maintenant priſonnier à deſſein » de le faire mourir : qu'ainſi il les prioit » de retourner vers le Marquis qui les » avoit envoyez, & luy dire de ſa part » les juſtes ſujets de la plainte qu'il avoit

contre ſon frere Atabaliba, le ſup- «
pliant trés-humblement que puis qu'ils «
étoient l'un & l'autre en ſa puiſſance, «
& qu'ainſi il étoit maître du pays, il «
les jugeât & leur fiſt juſtice en ajugeant «
le Royaume à celuy à qui il apparte- «
noit legitimement; puis qu'ils diſoient «
que c'étoit-là ſon intention & ſon «
principal deſſein. Il ajoûta que ſi le «
Marquis faiſoit cela, non ſeulement «
luy qui parloit s'engageoit de faire ce «
que ſon frere avoit promis, ſçavoir «
de remplir le lieu marqué à Caxamalca «
de vaiſſeaux d'or au deſſus de la hau- «
teur d'un homme : mais même de le «
remplir juſqu'au toît, ce qui étoit le «
triple plus : qu'ils s'informaſſent de «
ce qu'il leur diſoit, & qu'ils appren- «
droient qu'il pouvoit plus aiſément «
accomplir ſes promeſſes, que ſon fre- «
re ne pouvoit tenir les ſiennes : puis «
qu'Atabaliba pour executer ce qu'il «
avoit promis ſeroit obligé de dépoüil- «
ler le Temple du Soleil à Cuſco, en fai- «
ſant ôter les planches d'or & d'argent «
dont il étoit lambriſſé, n'ayant point «
d'autre moyen de leur tenir ſa parole : «
qu'il n'en étoit pas de même de luy qui «
avoit en ſa puiſſance tous les tréſors «
& toutes les pierreries de ſon Pere «

„avec quoy il pouvoit aiſément faire
„non-ſeulement ce qu'il leur promet-
„toit, mais même beaucoup plus. Ce qu'il diſoit étoit vray, il avoit en effet en ſa puiſſance tous les tréſors de ſon Pere : mais il les avoit cachez en terre dans un lieu qui n'étoit connu de perſonne. Auſſi depuis ſa mort on n'a jamais pû les trouver : parce que lors qu'il alla pour les faire enterrer il fut veritablement obligé de les faire porter par pluſieurs Indiens; mais auſſi-tôt que tout fut caché comme il le ſouhaitoit il tua tous ceux qui l'avoient ſervi dans cette occaſion, de peur qu'ils le diſſent à quelqu'un, & que la choſe ſe pût ainſi découvrir. Aprés que les Eſpagnols furent maîtres paiſibles du pays, ils firent chercher ces tréſors avec beaucoup d'empreſſement, & ils cherchent encore tous les jours avec grand ſoin, creuſans en divers endroits où ils ſoupçonnent qu'on pourroit les avoir mis ; mais juſqu'icy ils n'ont encore rien pû trouver. Fernand de Soto & Pierre de Barco répondirent à Guaſcar qu'ils ne pouvoient interrompre leur voyage ni retourner en arriere, mais que puis qu'il étoit de ſi bonne volonté ils ſe ſouviendroient de luy. Ils continuerent donc

leur chemin ; mais cette avanture fut cause de la mort de Guascar, & de la perte du grand trésor qu'il leur promettoit : parce que les Capitaines qui le conduisoient prisonnier, firent incontinent sçavoir à Atabaliba tout ce qui s'étoit passé dans l'entrevuë que ces Envoyez avoient eu avec son frere. Atabaliba avoit assez de pénetration d'esprit pour juger que si cela venoit à la connoissance du Gouverneur, il pourroit aisément se trouver disposé à rendre justice à son frere Guascar : sur tout en considerant de la grandeur de ses promesses, & la prodigieuse quantité d'or qu'il faisoit esperer. Il avoit fort bien remarqué l'amour & l'empressement que les Chrétiens avoient pour ce métal, ainsi il craignoit qu'ils luy ôtassent le Royaume pour le donner à son frere, & que même pour ôter tout sujet de dispute on le fist mourir comme un injuste usurpateur, qui s'en étoit emparé contre tout droit. Ces réflexions luy firent former le dessein de faire tuer Guascar : une chose l'embarrassoit & luy donnoit de la crainte, c'est qu'il avoit oüi dire plusieurs fois aux Chrétiens qu'une de leurs loix qu'ils observoient le plus exactement, étoit de punir de mort

ceux qui s'étoient rendus coupables de meurtre, en tuant eux-mêmes ou faisant tuer quelqu'un par d'autres. Il prit donc la résolution de sonder le Gouverneur pour tâcher de découvrir quelles seroient ses pensées sur ce sujet, ce qu'il executa avec beaucoup d'adresse, & un profond artifice. Il feignit un jour une trés-grande tristesse pleurant & sanglottant, sans vouloir ni boire ni manger ni parler à personne. Le Gouverneur luy demanda la cause de sa tristesse, & le pressa fort de la luy dire; il se fit beaucoup solliciter pour mieux couvrir son » jeu, & enfin il dit » qu'il avoit reçû » nouvelle qu'un de ses Capitaines le » voyant prisonnier avoit tué son frere » Guascar, dont il se sentoit vivement » touché ayant toûjours eu pour luy une » affection tendre & respectueuse : parce » qu'il le regardoit non-seulement com- » me son frere aîné, mais en quelque » sorte comme son Pere. Que s'il l'a- » voit fait prendre prisonnier ce n'avoit » jamais été avec intention de luy faire » aucun mal ni aucùn outrage en sa per- » sonne, ni même à l'égard de son » Royaume, dont il n'avoit pas eu des- » sein de le dépoüiller ; mais seulement » de l'obliger à luy laisser la possession &

la joüiſſance paiſible de la Province de « Quito, ſuivant la diſpoſition, & la « derniere volonté de leur Pere commun, « qui avoit conquis cette Province qui « ſe trouvoit ainſi hors des bornes de « ſon Empire hereditaire, & dont par « conſéquent il avoit pû légitimement « diſpoſer en ſa faveur comme il avoit « fait. Le Gouverneur le conſola en luy « diſant qu'il ne devoit pas s'affliger ni « ſe tourmenter ſi fort, puis que la « mort étoit une choſe naturelle à tous « les hommes, & qu'ils avoient peu d'a- « vantage les uns ſur les autres à cet « égard, puis que mourir un peu plûtôt « tôt ou un peu plus tard, étoit à peu « près la même choſe : qu'au reſte il « l'aſſuroit que quand la paix, & la tran- « quillité ſeroient bien rétablies dans le « pays, il feroit faire une information « exacte de ceux qui avoient eu part à « ce crime, pour les faire punir comme « ils le méritoient. Atabaliba voyant « que le Marquis prenoit la choſe ſi doucement, & en parloit avec tant de modération, ſe détermina entierement à l'execution de ſon deſſein, & envoya inceſſamment ordre aux Capitaines qui amenoient Guaſcar priſonnier, de le faire mourir incontinent. Ces ordres

furent executez avec tant de promptitude, qu'à peine put-on s'aſſurer depuis ſi ces grandes marques de douleur, & d'affliction, qu'Atabaliba avoit feint, avoient précedé ou ſuivy la mort de Guaſcar. La plûpart des Soldats attribuoient la faute de ce mauvais ſuccez à Fernand de Soto & à Pierre de Barco, ne conſiderant pas aſſez l'obligation où ſe trouvent ceux qui reçoivent quelques ordres de la part de leurs ſuperieurs, & ſur tout à la guerre, de les executer ponctuellement, & conformément à leurs inſtructions, ſans ſe donner à eux-mêmes la liberté d'y rien changer, bien que le temps, & les affaires ſemblaſſent l'éxiger ; à moins qu'ils ayent un pouvoir exprès & formel de le faire. Les Indiens rapportent que Guaſcar ſe voyant maſſacrer, dit ces paroles. *J'ay été peu de temps Seigneur & Roy de ce Pays ; mais mon traître de frere par les ordres duquel je meurs, bien que je fuſſe ſon légitime Seigneur, ne le ſera pas plus long-temps que moy.* Cette eſpece de prédiction fit croire depuis aux Indiens quand ils virent tuer Atabaliba que Guaſcar étoit fils du Soleil, puiſqu'il avoit ſi poſitivement & ſi exactement prophétizé la mort de ſon frere. Le mê-

me Guaſcar diſoit auſſi que quand ſon Pere luy dit adieu, il l'avertit qu'il viendroit en ce pays-là, une ſorte de gens blancs, & portant la barbe longue, & luy commanda de ſe faire de leurs amis; parce qu'ils ſe rendroient les maîtres du Royaume. Il n'eſt peut-être pas impoſſible que Guaynacava ait eu quelque connoiſſance d'un avenir qui n'étoit pas éloigné, & cela par le moyen des Démons, d'autant plus aiſément qu'avant ſa mort Pizarre étoit déja arrivé ſur les côtes du Perou, & avoit commencé à y faire des conquêtes.

Pendant le ſéjour que le Gouverneur fit à Caxamalca, il envoya Fernand Pizarre ſon frere avec quelque Cavalerie pour découvrir le pays. Celuy-cy alla juſques à Pachacama qui eſt à cent lieuës de là: il rencontra au pays de Guamacucho un frere d'Atabaliba nommé Illeſcas qui conduiſoit pour ſa rançon, une grande quantité d'or, la valeur de deux ou trois millions pour le moins ſans compter l'argent qui étoit en grande abondance. Enfin aprés avoir paſſé par pluſieurs endroits fort dangereux, & pluſieurs ponts difficiles, il arriva à Pachanama, où il apprit qu'à quarante lieuës de là, étoit ce Capitaine d'Ataba-

liba dont on a parlé cy-devant nommé Cilicuchima avec une grande armée : il l'envoya prier de le venir voir, ce que l'Indien ayant refusé de faire, Fernand Pizarre se résolut de l'aller trouver, il y alla donc en effet & luy parla. On regarda comme une imprudence & une témerité blâmable à Fernand Pizarre, de s'être ainsi mis entre les mains & à la discretion d'un ennemy barbare & puissant. Cependant cela luy réüssit, car il luy representa, & luy promit tant de choses qu'enfin il l'obligea à congedier son armée, & à aller avec luy à Caxamalca pour voir Atabaliba. Pour avancer leur voyage, ils prirent un chemin plus court ; mais plus difficile par des montagnes couvertes de neige où ils penserent périr par le froid. Quand ils furent arrivez & que Cilicuchima fut prêt d'entrer dans le lieu où étoit Atabaliba, il se déchaussa, & en luy offrant son present selon la coûtume, il luy dit en pleurant que s'il avoit été auprés de sa personne, les Chrétiens ne l'auroient jamais pris comme ils avoient fait. Atabaliba luy répondit qu'il reconnoissoit que c'étoit par une punition des Dieux qu'il avoit été pris, parce qu'il ne les honoroit & ne les respectoit pas comme

il auroit dû faire : mais que la principale cause de sa prison & de la défaite de son armée, avoit été la fuite du Capitaine Ruminagui avec les cinq mille hommes qu'il commandoit qui avoit fuy lâchement, au lieu de faire son devoir & d'accourir à son secours dans son pressant besoin.

CHAPITRE VII.

On fait mourir Atabaliba, parce qu'on l'accusoit d'avoir voulu faire massacrer tous les Chrêtiens. Dom Diegue d'Almagro va pour la seconde fois au Perou.

TAndis que le Gouverneur Dom François Pizarre étoit en la Province de Poecho, avant qu'il allât à Caxamalca, il receut une lettre sans signature, qu'on apprit depuis avoir été écrite de Panama par un Secretaire de Dom Diegue d'Almagro. Par cette lettre on l'avertissoit que Dom Diegue avoit équipé un grand vaisseau & quelques autres moindres pour s'y embarquer avec le plus grand nombre de gens qu'il luy seroit possible : afin de passer plus

loin que luy & se mettre en possession de la meilleure partie du pays, qui étoit au delà des bornes du Gouvernement de Dom François, qui selon les termes des provisions qu'il avoit obtenu de Sa Majesté, ne s'étendoit qu'à deux cens cinquante lieuës de long, du Nord au Sud à compter depuis la Ligne Equinoxiale. Le Gouverneur n'avoit voulu faire voir ses Patentes à personne. On disoit donc & on croyoit effectivement, que Dom Diegue s'étoit embarqué à Panama & avoit mis à la voile pour se rendre au Perou, dans le dessein qu'on vient de marquer; mais qu'étant arrivé à Porto Vieio, & y ayant appris les bons succez du Gouverneur, & la grande quantité d'or & d'argent qu'il avoit acquis, cela luy fit changer de dessein, s'il est vray qu'il eût celuy qu'on a dit: parce qu'il compta que la moitié de ces grands trésors luy appartenoit par un droit légitime, & que sans doute on ne luy contesteroit pas. Le Secretaire qui avoit donné au Gouverneur l'avis dont on a parlé, en fut puni: car Dom Diegue son maître l'ayant appris, le fit pendre: puis avec tous ses gens il alla joindre le Gouverneur à Caxamalca. Il trouva en y arrivant qu'on y avoit déja

apporté la plus grande partie de la rançon d'Atabaliba, & ils regardoient tous avec beaucoup d'étonnement & d'admiration, les prodigieux monceaux d'or & d'argent qu'ils voyoient devant leurs yeux, ne croyant pas qu'on en eût jamais tant veu ensemble en aucun endroit du monde. Aussi lors qu'on fit fondre l'or & l'argent de ce qu'on appelle la Compagnie, & qu'on en fit l'épreuve, on trouva que l'or se montoit à plus de six cens millions de Maravedis, c'est-à-dire plus de quatre millions cinq cens mille livres. Cependant on fit cette épreuve de l'or avec beaucoup de précipitation & seulement avec les * pointes ou piecettes : parce qu'on n'avoit pas d'eau forte pour faire cette épreuve d'une maniere plus exacte ; ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au dessous de son veritable titre comme on le reconnut dans la suite, ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de Maravedis, qui font sept cens cinquante mille livres. Il y eut aussi de l'argent en grande quanti-

* Le mot Espagnol, *Puntas*, qui se trouve icy, signifie un instrument composé d'onze petites pieces d'argent ou d'or, avec quoi on éprouve ces metaux : mais avec peu d'exactitude.

té, enſorte que le quint qu'on en levoit pour Sa Majeſté, ſe monta à trente mille marcs d'argent trés-fin, dont la plus grande partie ſe trouva dans la ſuite être à peu près comme de l'or de trois ou quatre carats. Le quint de l'or pour Sa Majeſté ſe trouva monter à ſix vingt millions de Maravedis, ou neuf cens mille livres. Chaque Cavalier eut pour ſa part en or douze mille peſos, ſans compter l'argent, c'eſt-à-dire deux cent quarante marcs d'or qui valent quatre-vingt mille francs ou plus : les Cavaliers avoient un quart en montant plus que les fantaſſins : il faut ajoûter que toutes ces ſommes enſemble ne faiſoient pas la cinquiéme partie de ce qu'Atabaliba avoit promis de donner pour ſa rançon. Les gens qui étoient venus avec Dom Diegue d'Almagro conſiderables par leur nombre & par leurs qualitez n'avoient ce ſemble en bonne juſtice aucun droit de prétendre quelque part à cet argent qu'Atabaliba payoit pour obtenir ſa liberté; puis qu'ils n'avoient eu aucune part à ſa priſe : neanmoins le Gouverneur voulut qu'ils euſſent chacun mille peſos ou vingt marcs pour recompenſe de leurs peines. Il n'oublia pas d'envoyer en Eſpagne, pour donner



To. 1. P. 133.

connoiſſance à Sa Majeſté des heureux ſuccez qu'ils avoient eu, il y envoya donc Fernand Pizarre : & comme lors qu'il partit on n'avoit point encore fait fondre ni éprouvé les métaux, & qu'ainſi on ne pouvoit pas ſçavoir exactement ce qui pourroit appartenir à Sa Majeſté pour ſon droit, on mit à part à peu prés ce qu'on jugea convenable, ſçavoir cent mille peſos ou deux mille marcs d'or & vingt mille marcs d'argent, & on ne manqua pas de choiſir les plus belles & les plus groſſes pieces ; afin qu'elles donnaſſent plus dans la vûë & fuſſent plus eſtimées en Eſpagne. On choiſit donc pluſieurs grands vaiſſeaux de diverſes eſpeces, & propres à divers uſages, comme auſſi des figures d'hommes & de femmes juſques au poids & à la valeur qu'on vient de marquer. Fernand Pizarre s'embarqua donc avec cet or & cet argent. Atabaliba fut fort affligé de ſon départ, parce qu'il l'aimoit beaucoup, & avoit une grande confiance en luy, ne craignant point de luy communiquer tous ſes ſecrets : en le voyant prêt à partir lors qu'il alla prendre congé de luy, ce Prince luy dit. *Vous vous en allez, Capitaine, j'en ſuis fort affligé : car je ne doute pas qu'en vô-*

tre absence ce gros ventre, & ce borgne ne me fassent tuer. Il vouloit parler de Dom Diegue d'Almagro qui avoit perdu un œil, comme on l'a déja dit cy-devant, & d'Alfonse de Requelme Tresorier de Sa Majesté, lesquels il avoit vû murmurer contre luy par la raison qu'on marquera dans la suite. La chose ne manqua pas d'arriver comme il l'avoit prévû: car aussi-tôt aprés le départ de Fernand Pizarre on commença à déliberer de la mort d'Atabaliba sur le rapport d'un Indien nommé Filipin qui avoit été en Espagne avec le Gouverneur, & qui depuis servoit d'interprete aux Espagnols. Cet homme rapporta qu'Atabaliba avoit comploté secrettement de les faire tous périr, & que pour cela il tenoit grand nombre de gens cachez en divers endroits pour exterminer tous les Espagnols, quand ils trouveroient le temps propre pour l'execution de leur entreprise. L'examen du fait & des preuves qu'on en pouvoit avoir se faisant, par le canal & par l'entremise du même Filipin, il donnoit aux choses tel tour que bon luy sembloit, & interprétoit tout conformément à ses intentions. On n'a jamais pû découvrir parfaitement la verité sur ce sujet, ni pénétrer exactement

les motifs qui le faisoient agir de la sorte. Quelques-uns ont crû que cet Indien étant amoureux d'une des femmes d'Atabaliba, & ayant un commerce criminel avec elle, il avoit prétendu s'assurer de la joüissance paisible de sa maîtresse par la mort de ce Prince. On a dit qu'Atabaliba même avoit eu connoissance de cette amourette, & qu'il en avoit fait ses plaintes aux Gouverneur en luy disant « Qu'il étoit plus sensible à cet « outrage qu'à sa prison, & à tous ses « autres malheurs quand même ils de- « vroient être suivis de la perte de sa vie. « Qu'il ne pouvoit souffrir sans un cha- « grin mortel de se voir traité avec tant « de mépris par un Indien si vil, & de si « basse naissance, qui avoit l'insolence « de luy faire un tel outrage, & un « affront si sensible, bien qu'il ne pût « ignorer la Loy du pays dans un pareil « cas, qu'il sçavoit sans doute que cette « Loy ordonnoit que celuy qui se trou- « veroit coupable d'un tel crime, ou qui « se seroit seulement mis en devoir de « le commettre fût brûlé vif avec la « femme si elle s'en trouvoit aussi cou- « pable. Que même pour faire d'autant « mieux paroître avec quelle horreur « on détestoit un tel attentat contre le «

„ respect dû à la Majesté de son Sou-
„ verain, on faisoit ordinairement mou-
„ rir le pere & la mere, les enfans, les
„ freres, & tous les proches parens d'un
„ tel adultere. Que de plus on faisoit
„ aussi périr tout son bétail, & qu'on
„ dépeuploit & désoloit entierement le
„ lieu de sa naissance, qu'on y semoit
„ du sel, qu'on en coupoit les arbres, &
„ qu'on en démolissoit les maisons.
„ Qu'enfin on faisoit tout ce qu'on ju-
„ geoit capable de donner de l'horreur
„ pour un tel crime, & de couvrir de
„ honte & rendre à jamais infame la mé-
„ moire de celuy qui s'en étoit rendu
„ coupable. D'autres disent que les sollicitations & les artifices de ceux qui étoient venus avec Dom Diegue d'Almagro furent la principale cause de la mort d'Atabaliba : parce qu'ils croyoient que sa vie étoit préjudiciable à leurs interêts. En effet les Soldats de Pizarre qui s'étoient trouvez à la bataille où ce Roy avoit été pris, soutenoient que non-seulement ceux de Dom Diegue ne devoient avoir aucune part à l'or, & à l'argent qui avoit été donné jusques-là pour sa rançon : mais que même ils ne pouvoient justement rien prétendre à celuy qui viendroit dans la suite

jusques à ce que les promesses d'Atabaliba fussent entierement accomplies. Mais il sembloit que c'étoit attendre l'impossible que d'attendre qu'elles le fussent, puisque peut-être tout l'or du monde ne suffiroit pas pour cela. *Tous ces tresors qui procédent de la rançon de ce Prince*, disoient ces Soldats de Pizarre, *sont le fruit de nos soins, de nos veilles, & de nos travaux, sans que ceux qui suivent Dom Diegue ayent partagé avec nous ni la peine ni les perils : ainsi il n'est pas juste qu'ils partagent non plus les avantages qui nous en reviennent.* Ces derniers jugerent donc qu'il étoit de leur interêt d'avancer la mort d'Atabaliba : parce que tandis qu'il seroit vivant on prétendroit toûjours que tout l'or qui viendroit, seroit pour sa rançon, & qu'ainsi ils n'y auroient jamais aucune part. Quoy qu'il en soit on condamna ce Prince à la mort dont il parut fort surpris, disant qu'il n'avoit jamais eu la moindre pensée de ce dont ont l'accusoit : qu'on pouvoit le mettre dans une prison plus étroite & plus resserrée & redoubler ses gardes, ou même le faire conduire dans leurs navires. Puis s'adressant au Gouverneur & aux principaux Officiers il leur dit, « Je ne sçay comment vous «

» pouvez vous mettre dans l'eſprit que
» j'aye ſi peu de ſens & que je ſois ſi dé-
» pourvû de jugement, que d'oſer dans
» l'état où je ſuis, entreprendre de vous
» trahir. En effet comment pouvez-
» vous croire que ces troupes qu'on dit
» qui ſont aſſemblées, le ſoient par mon
» conſentement ou par mes ordres, puis
» que je ſuis en vôtre puiſſance, priſon-
» nier & enchaîné, & qu'il vous eſt aiſé
» de me faire couper la tête dès le mo-
» ment que ces prétenduës troupes pa-
» roîtront, ou que vous apprendrez
» qu'elles viennent ? D'ailleurs ſi vous
» vous imaginez qu'elles viennent ſans
» mon conſentement, ou contre ma vo-
» lonté, il faut que vous ſoyez bien mal
» informez & de l'autorité avec laquelle
» je commande à tous mes Sujets, & de
» la parfaite obéïſſance qu'ils font gloire
» de me rendre : puis que pour ainſi dire
» ni les oiſeaux n'oſeroient voler, ni
» même les feuilles des arbres ſe mou-
» voir dans ce pays, ſi je n'y donne mon
» conſentement. Tout celà ne luy ſervit
de rien, non plus que les offres qu'il fit
de donner des ôtages conſiderables pour
le premier Eſpagnol qui ſeroit tué en ce
pays-là, afin de les mettre tous en ſû-
reté. Outre les ſoupçons dont on vient

de parler, & qu'on allégua contre Atabaliba, on ajoûta aussi l'accusation de la mort de son frere Guascar ; ainsi on le condamna à mourir, & on executa la sentence sans delai. Dans ses plaintes il avoit toûjours à la bouche le nom de Fernand Pizarre, disant que s'il étoit present on ne le feroit pas ainsi périr malheureusement. Peu avant sa mort il receut le Baptême à la persuasion du Gouverneur & de l'Evêque.

CHAPITRE VIII.

Ruminagui Capitaine d'Atabaliba étant arrivé à Quito tâche de s'y établir, & de s'y rendre puissant. Le Gouverneur va à Cusco.

CE Capitaine d'Atabaliba nommé Ruminagui qui s'en étoit fui de Caxamalca avec cinq mille hommes, comme on l'a déja dit, étant arrivé à la Province de Quito, se rendit maître des enfans d'Atabaliba, & s'empara du pays, s'y faisant reconnoître & obéïr, comme s'il en eût été le legitime Seigneur. Atabaliba peu de temps avant sa mort, envoya son frere Yllescas dans cette Pro-

vince pour en retirer ſes enfans ; mais Ruminagui ne voulut point les luy rendre, au contraire il le fit mourir. Depuis après la mort d'Atabaliba quelques-uns de ſes Capitaines ſuivant les ordres que ce Prince leur avoit donné en mourant transporterent ſon corps à Quito pour l'enterrer auprés de ſon pere Guaynacava. Ruminagui les receut fort honorablement, & avec de grandes marques d'affection & de reſpect, & fit enterrer le corps avec beaucoup de ſolemnité & de pompe ſelon la coûtume du pays. Aprés cela il fit un grand feſtin à tous ces Capitaines, & quand ils furent yvres, il les fit tous tuer : ce fut auſſi dans ce même temps, & dans la même occaſion qu'il fit mourir Ylleſcas frere d'Atabaliba, dont on a déja parlé. Il le fit écorcher vivant, puis il fit faire un tambour de ſa peau, ayant fait attacher ſa tête par dedans le tambour. Pour revenir maintenant au Gouverneur Pizarre, après qu'il eut fait le partage de tout l'or & de tout l'argent qui ſe trouva à Caxamalca ; ayant appris qu'un des Capitaines d'Atabaliba nommé Quizquiz avoit aſſemblé quelques troupes, & tâchoit d'exciter quelques mouvemens dans le pays, il marcha contre luy.

Cet homme n'osa l'attendre dans la Province de Xauxa où il étoit : mais il se retira plus loin ; le Gouverneur le suivit, faisant marcher devant le Capitaine Soto avec quelques Cavaliers, & luy se tenant à l'arriere garde. Comme ils arriverent dans la Province de Vilcacinga, le Capitaine Soto fut attaqué à l'improviste par un si grand nombre d'Indiens qu'il se vit bien près d'être entierement défait. Cinq ou six Espagnols furent tuez dans cette occasion: mais la nuit étant survenuë les Indiens se retirerent à la Montagne ; & le Gouverneur envoya cependant Dom Diegue d'Almagro avec quelque Cavalerie au secours de ses gens. Le lendemain dès le matin, le combat recommença : les Chrétiens firent semblant d'avoir peur, & de fuir, tant pour attirer les Indiens dans la plaine, que pour se garantir des pierres qu'ils leur tiroient de dessus les montagnes. Les Indiens ayant connu la ruse, ne décendirent point : mais ils continuerent à combattre de dessus leurs hauteurs, sans s'apperçevoir du secours qui étoit arrivé aux nôtres à cause que l'air étoit fort nébuleux ce matin-là : cependant les Chrétiens combattirent avec tant de courage & de résolution que

nonobstant l'avantage du lieu qu'avoient les ennemis, ils les mirent en déroute & en tuerent plusieurs. Peu de temps aprés le Gouverneur arriva avec toute l'arriere-garde. Dans ce lieu-là un frere de Guascar & d'Atabáliba nommé Paul Ynga vint trouver Pizarre pour luy faire des propositions de paix ; après la mort de ses freres on l'avoit reconnu Roy du pays, & on luy avoit fait prendre les ornemens Royaux, c'est-à-dire cette bande à frange qui leur servoit de Diadême & de Couronne. Il dit au Gouverneur qu'à Cusco il y avoit un grand nombre de gens de guerre qui l'attendoient pour suivre ses ordres : Ils marcherent donc de ce côté-là, & aprés plusieurs journées étant arrivez près de la Ville, ils en virent sortir une fumée si épaisse qu'ils crurent que les Indiens y avoient mis le feu & la vouloient brûler. Le Gouverneur envoya promptement quelques Capitaines de Cavalerie suivis de plusieurs Cavaliers pour s'y opposer, & l'empêcher s'il leur étoit possible. Ils ne furent pas plûtôt arrivez assez près de la Ville, qu'il en sortit un grand nombre d'Indiens qui les attaquerent vigoureusement leur jettant une prodigieuse quantité de pierres, & se

ſervans de javelines & d'autres armes ; ſi bien que les Eſpagnols ne ſe trouvant pas en état de ſoûtenir le choc d'une ſi grande multitude, furent obligez de ſe retirer fort vîte juſqu'à plus d'une lieuë de là dans une vallée où ils ſe rejoignirent au gros de leurs gens qui étoient avec le Gouverneur. Il envoya incontinent ſes fréres Jean Pizarre, & Gonzale Pizarre avec la plus grande partie de la Cavalerie pour attaquer les Indiens, ce qu'ils firent avec beaucoup de réſolution & de courage, ils les attaquerent par le côté de la montagne, les mirent en déroute, & les pourſuivant vigoureuſement ils en tuerent pluſieurs. La nuit étant venuë le Gouverneur fit aſſembler tous les Eſpagnols & les fit tenir ſous les armes. Le lendemain ils croyoient trouver beaucoup de réſiſtance & d'oppoſition à leur entrée dans la Ville : mais ils ne trouverent perſonne qui leur en fit la moindre, ils y entrérent donc fort paiſiblement, & aprés y avoir demeuré vingt jours, ils apprirent que Quizquiz avec pluſieurs gens de guerre pilloit & ſaccageoit une Province nommée Condeſugo. Le Gouverneur envoya le Capitaine Soto avec cinquante Cavaliers pour s'y oppoſer ;

Quizquiz ne les attendit pas ; mais avant qu'ils fussent arrivez, il prit la route de Xauxa pour attaquer les Espagnols qu'il apprit qui y étoient demeurez à la garde du bagage & du Trésor Royal dont le Tresorier Alfonse de Requelme avoit la charge. Les Chrétiens ayant été avertis de sa venuë, se postérent dans un lieu commode & fort, & s'y défendirent fort courageusement, bien qu'ils fussent en trés-petit nombre. Ainsi Quizquiz passa outre tenant la route de Quito. Le Gouverneur envoya encore une fois aprés luy le Capitaine Soto avec de la Cavalerie : puis peu de temps aprés il envoya encore ses freres pour secourir & soûtenir Soto en cas de besoin. Les uns & les autres suivirent Quizquiz plus de cent lieuës, & ne l'ayant pû joindre ils retournerent à Cusco. Il y trouverent un butin en or & en argent qui n'étoit pas moins grand ni moins considerable que ce qu'ils en avoient eu à Caxamalca : le Gouverneur en fit le partage & la distribution à ses Soldats : puis il fit aussi un établissement dans cette Ville, qui étoit la Capitale du pays tandis que les Indiens en étoient les maîtres, & le fut encore long-temps depuis que les Chrétiens s'en furent emparez.

Il

Il fit auſſi la répartition des Indiens à tous ceux qui voulurent bien demeurer dans ce lieu, dont le nombre ne fut pas fort grand : parce que pluſieurs aimérent mieux retourner en Eſpagne pour y joüir en repos des tréſors quis avoient acquis à Caxamalca & à Cuſco que de demeurer plus long-temps au Perou.

CHAPITRE IX.

Le Capitaine Benalcazar va à la Conquête de Quito.

NOus avons déja dit cy-devant que peu de temps après que le Gouverneur fut arrivé au Perou, il peupla la ville de Saint Michel dans la Province de Tangarara près du port de Tumbez : afin que ceux qui viendroient d'Eſpagne trouvaſſent un port aſſuré pour pouvoir commodément debarquer. Aprés la priſe d'Atabaliba tandis que le Gouverneur étoit encore à Caxamalca, ſe ſouvenant qu'il avoit laiſſé fort peu de Cavalerie à Saint Michel, il jugea à propos d'y envoyer le Capitaine Benalcazar avec dix Cavaliers. Il ne fut pas plûtôt arrivé dans ce lieu-là que les Cagnares luy vinrent

porter leurs plaintes de ce que Ruminagui, & les Indiens de Quito leur faisoient une guerre continuelle. Cela se rencontra dans une conjoncture favorable, justement dans le temps qu'il venoit arriver de Panama, & de Nicaragua un grand nombre de gens. Benalcazar en choisit deux cens hommes, entre lesquels il y avoit quatre-vingt Cavaliers, & se mit en marche pour aller à Quito, tant pour défendre les Cagnares qui s'étoient déclarez amis des Espagnols, que parce qu'il avoit appris qu'Atabaliba avoit laissé une grande quantité d'or à Quito & que cet or y étoit encore. Quand Ruminagui apprit la venuë de Benalcazar, il s'avança au devant de luy pour s'opposer à son passage, & tâchant de se servir de l'avantage des lieux, il le combattit en plusieurs endroits difficiles : il étoit suivy de plus de douze mille Indiens avec lesquels il se retranchoit, & se mettoit à couvert le mieux qu'il luy étoit possible. Benalcazar de son côté joignit aussi la ruse à son courage & à sa prudence : car tandis qu'il amusoit les ennemis par de fréquentes escarmouches, & leur tenoit tête, il envoyoit secrettement un Capitaine avec cinquante ou soixante Ca-

valiers qui pendant la nuit occupoient quelque poste commode & avantageux, au dessus ou au dessous des ennemis, & ainsi le matin venu il se rendoit aisément maître du passage qu'ils luy vouloient défendre. De cette maniere il les poussa peu à peu jusques dans la plaine, où ils n'oserent l'attendre à cause de la Cavalerie qu'ils craignoient beaucoup, & qui leur faisoit aussi beaucoup de mal. Il est vray qu'en quelques endroits ils faisoient bonne mine comme s'ils avoient voulu attendre les ennemis de pied ferme; mais ce n'étoit que pour les faire plus aisément tomber dans les pieges qu'ils leur avoient tendu: car ils faisoient des fossez larges & profonds dans lesquels ils mettoient des pieux pointus, & des chevilles aussi fort pointuës, puis ils recouvroient cela de gazon & d'herbe, le tout étant seulement soutenu par quelques roseaux foibles & déliez à peu prés comme ce que Cesar rapporte dans le septiéme livre de ses Commentaires que firent autrefois ceux d'Alexia ou d'Alise pour la défense de leur Ville. Tout ce que ces Indiens tenterent pour surprendre Benalcazar, & le faire tomber dans les piéges qu'ils luy tendoient, leur fut entierement inuti-

le, il les évita tous, ne les attaquans jamais par le côté qu'ils s'imaginoient, & où ils tâchoient de l'attirer en luy faisant tête ; mais souvent il prenoit plûtôt un détour de plus de deux lieuës pour les surprendre, & les attaquer par le flanc ou par le derriere, prenant toûjours soigneusement garde de ne passer sur aucune herbe ni sur aucune terre qui ne fussent dans leur état naturel, & qui n'eussent point été remuées. Les Indiens voyant que leurs ruses leur avoient été inutiles ne se rebutérent pourtant pas ; mais ils en tenterent encore une autre qui fut de faire des trous en terre fort près les uns des autres, & à peu prés de la largeur du pied d'un cheval, par tous les endroits où ils jugeoient que la Cavalerie pouvoit passer pour les venir attaquer. Neanmoins tous leurs artifices & tous leurs stratagêmes leur furent entierement inutiles, & ils ne purent jamais ni tromper ni surprendre Benalcazar qui les poussa toûjours jusques à la Ville Capitale de Quito. Quand il y fut arrivé il apprit que Ruminagui avoit dit un jour à ses femmes qui étoient en grand nombre : Vous aurez bien-tôt le plaisir de voir venir les Chrétiens avec lesquels vous pourrez

vous divertir. Elles crurent qu'il leur disoit cela par raillerie, ainsi elles se mirent à rire : mais il leur en coûta cher, car il les fit presque toutes décapiter. Aprés cela il résolut d'abandonner la Ville, ayant premierement mis le feu dans une salle toute remplie de vêtemens & de meubles précieux qui y étoient dès le temps de Guagnacava. Il s'enfuit donc après avoir encore une fois tenté de surprendre les Espagnols en les attaquant pendant la nuit sans avoir pû reüssir à leur faire aucun mal, & ainsi Benalcazar se rendit aisément maître de la Ville. Dans le même temps que cela se passoit à Quito le Gouverneur envoya Dom Diegue d'Almagro avec quelques troupes vers la côte de la mer & à la Ville de Saint Michel, pour s'informer d'une nouvelle qu'on luy avoit dit, & sçavoir s'il étoit vray, comme on luy en avoit fait le rapport, que Dom Pedro d'Alvarado Gouverneur de Guatimala s'étoit embarqué pour le Perou avec une armée considerable composée de beaucoup de Cavalerie & d'Infanterie, comme on le dira dans le Chapitre suivant. Quand Dom Diegue fut arrivé à Saint Michel, n'y apprenant aucunes nouvelles certaines de ce qui faisoit

le sujet de son voyage, & ayant sceu que Benalcazar attaquoit Quito, & la résistance que luy faisoit Ruminagui, il résolut d'aller au secours de ce Capitaine Espagnol, ainsi il fit six-vingt lieuës de chemin, & se rendit à Quito où il se joignit à Benalcazar : il prit le commandement des troupes, & se rendit maître de quelques Bourgades, & de quelques Palanques qui s'étoient défenduës jusques là ; mais n'ayant trouvé en ce pays ni l'or ni les richesses qu'il avoit esperé d'y trouver sur le rapport qu'on luy en avoit fait, il s'en retourna à Cusco laissant Benalcazar Maître & Gouverneur de Quito comme il l'étoit avant sa venuë.

CHAPITRE X.

Comment Dom Pedro d'Alvarado passa au Perou, & ce qui luy arriva.

APrès que Dom Fernand Cortez, Marquis du Val, eut conquis la nouvelle Espagne, & qu'il y eut rétably la tranquillité ; on luy parla d'un pays voisin & contigu nommé Guatimala : il envoya pour le découvrir un de ses Ca-

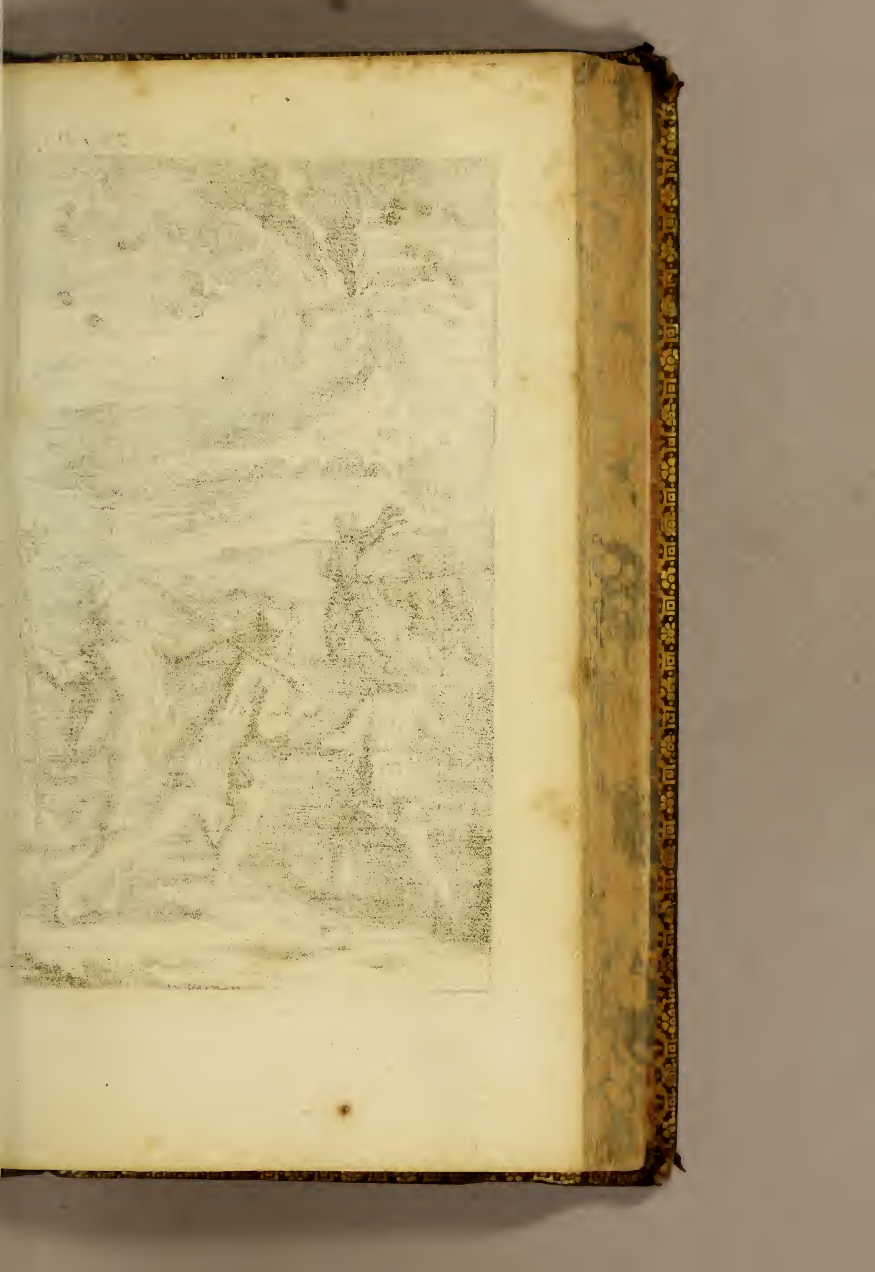
pitaines qui s'appelloit Dom Pedro d'Alvarado. Cet Officier avec les troupes qu'il commandoit après beaucoup de peines, de fatigues & de périls se rendit enfin maître de ce pays-là, & Sa Majesté en recompense de ses travaux luy en donna le Gouvernement. Etant là il eut quelque connoissance du Perou, & fit supplier l'Empereur de luy permettre de travailler, à la Conquête d'une partie de ce pays-là, ce qui luy fut accordé. Après que ses affaires & les conditions sous lesquelles on luy accordoit sa demande furent reglées, il envoya, en conséquence des concessions de Sa Majesté, un Gentilhomme originaire de Caceres dans l'Estramadure, nommé Garcias Holgun, avec deux navires le long de la côte du Perou, pour découvrir & prendre langue. Sur le rapport de Holgun, de la prodigieuse quantité d'or que le Gouverneur Dom François Pizarre avoit trouvé en ce pays-là, Dom Pedro d'Alvarado résolut d'y passer. Il se flattoit que tandis que Pizarre & ses gens étoient occupez à Caxamalca, il pourroit aisément en remontant le long de la côte, gagner la Ville de Cusco, qu'il regardoit comme étant au delà des deux cent cinquante lieuës qui devoient faire

les bornes du Gouvernement de Dom François Pizarre, ainſi qu'il l'avoit oüy dire. Pour mieux executer ſon deſſein craignant que de Nicaragua on envoyât quelque ſecours à Pizarre, il s'approcha une nuit de cette place & prit par force deux grands navires qui étoient à la côte & qu'on équipoit en effet exprès pour envoyer un renfort d'hommes & de chevaux au Perou au ſecours du Gouverneur. Dans ces deux vaiſſeaux & dans ceux qu'il amenoit de Guatimala il embarqua cinq cens hommes tant Cavalerie qu'Infanterie, & après avoir vogué quelque temps il mit pied à terre dans la Province de Puerto Vieio. De là il prit le chemin de Quito étant preſque toûjours à la hauteur de la Ligne Equinoxiale, & marchant par les pentes des montagnes qu'on nomme * *Arcabucos*, où le chemin étoit pourtant aſſez plein & aſſez uni. Dans ce voyage ſes gens ſouffrirent beaucoup tant par la faim que par la ſoif: mais beaucoup plus par la ſoif, parce qu'ils ne trouvoient ni fontaines ni ruiſſeaux qui leur puſſent fournir de l'eau pour boire. Il eſt vray qu'ils trou-

* *Arcabucos* en Eſpagnol ſignifie des bocages épais & touſus.

verent quelque ſoulagement à la ſoif qui les preſſoit, par le moyen de certaines Cannes auſſi groſſes que la jambe d'un homme, qui étoient creuſes par dedans, & remplies d'eau douce & fort bonne à boire, ils en tiroient ordinairement plus d'une pinte de chacune. On croid que cette eau qui ſe trouve dans ces cannes vient de la roſée qui tombe ſur elles pendant la nuit,& qui s'aſſemblant en gouttes d'eau, tombe peu à peu dans cette concavité de la Canne: quoy qu'il en ſoit cela eſt d'un fort grand ſecours dans un pays, où comme on vient de le dire, on ne trouve point de fontaine ni aucune autre eau qui ſoit bonne à boire. Ce fut donc un fort grand ſoulagement pour l'armée de Dom Pedro, tant pour les hommes que pour les chevaux que ces Cannes qui ſe trouvent pendant un aſſez long eſpace de chemin: neanmoins la faim les preſſoit auſſi beaucoup, & les contraignit de manger pluſieurs de leurs chevaux dont la chair ſe vendoit à un fort haut prix: enſorte qu'un cheval mort & diſtribué par morceaux revenoit à beaucoup plus qu'ils ne ſe vendent vivans pour s'en ſervir aux uſages ordinaires. Ils furent auſſi incommodez pendant la plus grande partie de leur chemin

par des cendres menuës & chaudes qui tomboient ſur eux : on apprit dans la ſuite qu'elles venoient d'un Volcan qui eſt près de Quito, & qui brûle avec tant de violence qu'il pouſſe ſouvent des cendres à plus de quatre-vingt lieuës, avec des bruits & des tonnerres ſi prodigieux qu'on les peut quelquefois entendre de cent lieuës. Dans tous les lieux où Dom Pedro d'Alvarado paſſa avec ſes gens ſous la Ligne Equinoxiale, ils trouverent des émeraudes en quantité. Après un chemin ſi pénible où ils étoient le plus ſouvent obligez de s'ouvrir le paſſage en coupant les broſſailles & les bocages avec la hache & le ſabre, ils rencontrerent une chaîne de montagnes toutes couvertes de neige qu'il leur fallut paſſer, il y neigeoit continuellement & y faiſoit fort grand froid. Ils prirent leur temps le mieux qu'il leur fut poſſible pour franchir un paſſage ſi difficile par un chemin étroit qu'ils y virent : plus de ſoixante hommes y périrent par le froid, chacun vêtoit tout ce qu'il avoit d'habits, & ils couroient autant qu'il leur étoit poſſible ſans s'attendre ni ſe ſécourir les uns les autres. Il arriva qu'un Eſpagnol qui avoit ſa femme & deux petites filles, les voyant s'aſſeoir



To.1.P.155.



de lassitude, & hors d'état de pouvoir marcher, & ne pouvant aussi de son côté ni les porter ni les sécourir comme il auroit souhaité, aima mieux demeurer avec elles que de les abandonner & se sauver seul, ce qu'il auroit pû faire, ils gelerent donc tous quatre, & périrent par le froid. Enfin après beaucoup de peine & de danger, ils se virent avec une extrême joye de l'autre côté de ces montagnes. Il est vray que dans la Province de Quito ils en trouverent d'autres: car cette Province en est toute environnée, & qui même sont fort hautes & fort couvertes de neige; mais entre les montagnes on trouve des vallées fort temperées, & d'une agréable fraicheur, qui sont habitées & cultivées. Dans ce temps-là il se fondit une si grande quantité de neige sur quelques-unes de ces montagnes qu'il en tomba des torrens d'eau avec tant d'impetuosité, & en si grande abondance que le pays & le village qu'on nomme la Contiega en furent inondez, & entierement abîmez. Ces torrens entraînoient même des pierres d'une grandeur prodigieuse aussi aisément que si ce n'eussent été que des pieces de liége.

CHAPITRE XI.

Comment Dom Diegue d'Almagro, & Dom Pedro d'Alvarado se rencontre-& ce qui se passa entr'eux.

NOus avons déja dit comment Dom Diegue d'Almagro n'ayant rien pû apprendre de la venuë de Dom Pedro d'Alvarado, laissa pour Gouverneur dans la Province de Quito, le Capitaine Benalcazar, & prit la résolution de retourner à Cusco. A son retour il se rendit maître de quelques rochers & de quelques forts où les Indiens s'étoient retirez comme en des lieux de seureté : il luy fallut employer à cela un temps assez considerable : si bien que tandis qu'il y étoit occupé, Dom Pedro d'Alvarado eut la commodité de se rendre dans la Province de Quito sans que Dom Diegue en pût rien sçavoir : parce qu'il y a une grande distance, & que d'ailleurs il n'y a aucun commerce ni des Indiens ni des Chrétiens d'un de ces lieux à l'autre. Il en eut la premiere nouvelle étant occupé à la conquête d'une Province nommée Liribamba, & voicy comment. Il passa à

gué une grande riviere avec beaucoup de peine & de danger : parce que les Indiens en avoient brûlé les ponts, & l'attendoient en grand nombre de l'autre côté pour le combattre : il les vainquit, mais ce ne fut pas ſans beaucoup de peine, parce que les femmes combattoient fort vigoureuſement auſſi bien que les hommes, & qu'elles tiroient fort adroitement des pierres avec leurs frondes. Dans ce combat le principal Seigneur des Indiens fut pris, & ce fut luy qui apprit à Almagro que Dom Pedro d'Alvarado étoit dans le pays, & qu'il n'étoit même qu'à quinze lieuës de là, occupé à l'attaque d'un fort où un Capitaine Indien nommé Zopazopagui s'étoit retiré. Dom Diegue ayant appris cela envoya ſept Cavaliers à la découverte pour en avoir plus de certitude, & en ſçavoir mieux la verité & les circonſtances ; ils furent tous pris par les gens de Dom Pedro qui pourtant les remit en liberté quelque temps après, & qui cependant s'avança juſqu'à cinq lieuës prés du camp de Dom Diegue. Celuy-cy l'ayant appris & conſiderant le grand avantage que l'ennemy avoit ſur luy par le nombre, prit la réſolution de retourner à Cuſco avec vingt-cinq Cavaliers ſeule-

ment, laiſſant le reſte de ſes troupes avec le Capitaine Benalcazar pour la défenſe du pays. Dans ce temps-là ce Trucheman Indien nommé Filipin dont on a parlé cy-devant, & qui fut cauſe de la mort d'Atabaliba, craignant le châtiment qu'il connoiſſoit bien avoir juſtement mérité, s'enfuit du camp de Dom Diegue, & ſe rendit à celuy de Dom Pedro, emmenant avec luy un des principaux Caciques. Ils avoient concerté avec la plûpart de ceux qui ſuivoient Dom Diegue, qu'au premier avertiſſement qu'ils leur donneroient, ils ſe tiendroient prêts pour abandonner ſon camp & ſe rendre à celuy de Dom Pedro. Filipin ne fût pas plûtôt arrivé auprès de ce Commandant qu'il luy offrit de contribuer à le rendre Seigneur paiſible de tout le pays : il luy apprit auſſi le deſſein qu'avoit Dom Diegue de ſe retirer à Cuſco, l'aſſurant que s'il vouloit promptement luy courre ſus, il s'en rendroit aiſément maître, & pourroit ſans peine le prendre priſonnier : parce qu'il n'avoit en tout qu'environ deux cens cinquante hommes, ſçavoir quatre-vingt dix Cavaliers, & le reſte Fantaſſins. Sur cet avis Dom Pedro d'Alvarado partit incontinent pour aller attaquer Almagro

qu'il trouva à Liribamba bien résolu de se défendre vigoureusement, & de mourir en combattant plûtôt que de fuïr devant son ennemi. Alvarado mit ses gens en bataille, & marchant enseignes deployées ils s'avancerent pour attaquer les ennemis. Dom Diegue s'étoit mis à couvert derriere quelques retranchemens, & avoit partagé tous ses gens en deux bandes s'étant mis à la tête de l'une & ayant laissé le commandement de l'autre au Capitaine Benalcazar. Comme ils furent en vûë & en présence les uns des autres prêts à commencer le combat, on fit quelques propositions de paix, & pour en régler les conditions on convint d'une tréve pendant le reste de ce jour & toute la nuit suivante. Les conférences réüssirent, & l'accord fut fait par l'entremise d'un Licentié nommé Caldera : ils convinrent donc que Dom Diegue d'Almagro donneroit à Dom Pedro d'Alvarado cent mille Pesos ou deux mille marcs d'or pour la dépense qu'il avoit faite tant pour les navires que pour les chevaux, & pour les autres fraix de son armement, & qu'ils iroient ensemble au lieu où étoit le Gouverneur Pizarre, pour l'execution de ce traité & le payement de cette somme. On tint la

chose fort secrette de peur que ceux qui accompagnoient Dom Pedro d'Alvarado, parmy lesquels il y avoit plusieurs Gentils-hommes, & personnes de consideration ne fussent fâchez de voir qu'on n'avoit eu aucun soin de leurs interêts, & qu'on n'avoit rien menagé pour eux. On publia donc qu'ils étoient convenus seulement d'aller de compagnie visiter le pays, & qu'après cela Dom Pedro d'Alvarado se rembarqueroit avec son armée sur ses vaisseaux pour continuer son dessein & faire quelque découverte. On accorda de plus liberté à tous ceux qui le souhaiteroient, de pouvoir demeurer à Quito avec le Capitaine Benalcazar; puis qu'ils étoient tous non-seulement compatriotes; mais aussi maintenant amis & camarades. Il y en eut donc plusieurs de ceux qui étoient venus avec Dom Pedro qui demeurerent à Quito, pendant que les autres le suivirent luy & Dom Diegue à Pachacama où ils apprirent que le Gouverneur étoit venu pour les recevoir étant parti de Xauxa exprès pour cela. Dom Diegue avant son départ de Quito, fit brûler vif le Cacique qui s'en étoit fuï pendant la nuit, il vouloit aussi faire souffrir le même supplice

plice à Filipin & l'auroit fait ſans doute ſans l'interceſſion de Dom Pedro d'Alvarado qui obtint ſa grace.

CHAPITRE XII.

Dom Diegue d'Almagro & Dom Pedro d'Alvarado rencontrerent Quizquiz. Ce qui ſe paſſe dans cette occaſion.

DOm Diegue d'Almagro & Dom Pedro d'Alvarado étant en marche pour aller de Quito à Pachacama, le Cacique des Cagnares leur dit que Quizquiz Capitaine d'Atabaliba venoit avec une armée de plus de douze mille Indiens, & qu'il avoit ramaſſé & emmenoit avec luy tout ce qu'il avoit trouvé ſur ſa route depuis Xauxa tant le peuple que le bétail. Ce Cacique ajoûtoit que s'ils vouloient l'attendre, il feroit enſorte de le faire tomber entre leurs mains. Dom Diegue ne jugea pas à propos de ſe fier à cela & continua ſa route ſans s'arrêter. En arrivant à la Province nommée Chaparra ils rencontrerent à l'improviſte plus de deux mille Indiens commandez par un Capitaine nommé Sotaurco : ils marchoient deux ou trois

journées devant Quizquiz qui tenoit cet ordre dans sa marche d'envoyer ainsi cet Officier devant luy, & en même temps un autre marchoit à sa gauche avec trois mille Indiens, afin de tirer des peuples d'alentour des vivres pour la subsistance de ses troupes : son arriere-garde composée de trois ou quatre mille autres Indiens marchoit deux journées après luy : il conduisoit luy-même le corps de bataille avec tout le bétail, & les gens qu'ils emmenoient avec eux comme prisonniers ; si bien que de cette maniere son armée occupoit quinze lieuës de terrain ou plus. Sotaurco s'avançoit pour occuper un passage par où il croyoit que les Espagnols devoient venir : mais Dom Pedro d'Alvarado le prévint, occupa ce poste & prit même Sotaurco prisonnier. Il apprit de luy tout l'ordre de la marche de Quizquiz, & s'avança pour le rencontrer marchant pour cela toute la nuit avec la Cavalerie qui le put suivre : il est vray que dans une grande décente près d'une riviere qu'il leur falloit passer, la plûpart de leurs chevaux se déferrerent, parce qu'il y avoit quantité de pierres & de cailloux. On travailla le plus promptement qu'il fut possible à les referrer à la lumiere du feu & de la

chandelle : ainſi ils continuerent leur route à grand'hâte, de peur que quelqu'un de ceux qu'ils rencontroient par tout le chemin n'allât avertir Quiquiz de leur venuë. Ils marcherent donc ſans s'arrêter juſques au lendemain vers le ſoir qu'ils arriverent à la vûë du camp ennemi. Auſſi-tôt que Quizquiz les vit il ſe retira à part avec toutes les femmes, & les gens inutiles pour le combat, & poſta d'un autre côté dans un lieu de difficile accés, un frere d'Atabaliba nommé Guaypalcon avec tous les gens de guerre. Dom Diegue d'Almagro s'avança par la pente d'une montagne pour les aller attaquer nonobſtant que ſes chevaux fuſſent ſi fatiguez qu'à peine ils pouvoient monter, bien qu'on les menât en main : d'ailleurs les Indiens faiſoient rouler d'enhaut quantité de grandes pierres & des pieces de rochers, de maniere que quand elles avoient une fois acquis du mouvement en roulant elles entrainoient tout ce qui ſe rencontroit en leur chemin : ainſi il arrivoit ſouvent qu'une ſeule de ces pierres en détachoit en roulant plus de trente autres, de ſorte que leur nombre alloit toûjours en ſe multipliant juſqu'à ce qu'elles fuſſent arrivées tout au bas.

Nonobſtant toutes ces difficultez les Eſpagnols trouverent moyen d'attaquer Guaypalcon dans ſon fort, & de le prendre en flanc par un autre côté de la pente de la montagne. Quand il ſe vit preſſé & environné de toutes parts il ſe retira avec ſes gens entre des rochers eſcarpez, où ils ſe défendirent júſqu'à la nuit. Enfin Dom Diegue & Dom Pedro ayant raſſemblé tous les Eſpagnols pour attaquer les Indiens dans leur fort, ceux-cy ſe retirerent à la faveur des tenebres, & s'en allerent trouver Quizquiz. On apprit quelque temps après que les trois mille Indiens qui marchoient à la main gauche avoient coupé la tête à quatorze Eſpagnols qu'ils avoient ſurpris. Nos gens continuans leur marche rencontrerent l'arriere-garde de Quizquiz. Les Indiens firent ferme au paſſage d'une riviere, & empêcherent les Eſpagnols de la pouvoir paſſer tout ce jour là : de plus ils occuperent une hauteur fort élevée au deſſus du lieu où étoient les Eſpagnols, en ſorte que ceux-cy ne pouvoient attaquer leurs ennemis ſans beaucuup de déſavantage, & ſans s'expoſer à faire une perte conſiderable de leurs gens : en effet il y en eut pluſieurs de bleſſez, parce

qu'ils ne pouvoient pas aisément se retirer par la difficulté du chemin & des passages. Le Capitaine Alfonse d'Alvarado receut dans cette occasion une blessure à la cuisse qu'il eut percée de part en part, un autre Officier de consideration Commandeur de l'Ordre de Saint Jean y fut aussi blessé, & pendant toute la nuit les Indiens firent fort bonne garde. Le matin venu on trouva qu'ils avoient abandonné le poste qu'ils occupoient sur le bord de la riviere, & qu'ils en avoient laissé le passage libre s'étant retiré dans un lieu fort vers le haut de la montagne, où on les laissa en paix; parce que Dom Diegue d'Almagro ne vouloit pas s'arrêter long-temps là. Les Indiens en se retirant avoient fait brûler toutes les hardes & le bagage qu'ils n'avoient pu emporter avec eux ; mais on trouva dans leur camp plus de quinze mille brebis, & plus de quatre mille Indiens & Indiennes de ceux que Quizquiz avoit emmenez par force, & qui se rendirent volontairement aux Espagnols. Quand nos gens furent arrivez à Saint Michel, Dom Diegue d'Almagro envoya le Capitaine Diegue de Mora à Puerto viejo pour prendre possession de sa part, des vaisseaux de Dom Pe-

dro d'Alvarado qui y envoya aussi de son côté Garcias de Holgun ; afin que la chose se pût executer sans aucune difficulté comme ils en étoient convenus. Dom Diegue ayant donné à Saint Michel tous les ordres qu'il jugea nécessaires & fourni des armes, de l'argent & des vêtemens tant à ses gens qu'à ceux de Dom Pedro d'Alvarado, ils en partirent ensemble & continuerent leur chemin pour se rendre à Pachacama. En passant il laissa le Capitaine Martin Astete dans la ville de Truxillo pour la peupler suivant les ordres du Gouverneur Dom François Pizarre. Dans le même temps à peu près Quizquiz étant arrivé près de Quito, un Capitaine de Benalcazar attaqua son avant-garde & la défit. Quizquiz fut fort sensible à cette derniere perte, & en fut extrémement affligé, ne sçachant plus que faire ni quel parti prendre : ses Capitaines luy conseilloient de demander la paix à Benalcazar ; mais il n'en put souffrir la proposition, & les menaça de les faire mourir s'ils luy en parloient davantage ; leur commandant de se préparer pour retourner en arriere. Mais comme ils manquoient de vivres, & n'esperoient pas d'en trouver en suivant ses ordres, quel-

ques Capitaines à la tête desquels étoit Guaypalan luy remontrerent qu'il valoit mieux mourir en gens de cœur en combattant contre les Chrétiens que de retourner comme il le vouloit, pour mourir de faim dans un pays désert. Quizquiz ne leur répondant pas là-dessus comme ils souhaitoient, Guaypalan luy donna un coup de lance dans la poitrine, & en même temps les autres Capitaines à coups de massuës & de haches le mirent en pieces : puis ils congedierent les troupes laissant chacun en liberté de se retirer où bon luy sembleroit.

CHAPITRE XIII.

Le Gouverneur paye à Dom Pedro d'Alvarado les cent mille Pesos qu'on luy avoit promis. Dom Diegue veut se faire recevoir pour Gouverneur à Cusco.

QUand Dom Diegue & Dom Pedro furent arrivez à Pachacama, le Gouverneur qui étoit venu de Xauxa, les receut fort bien & paya à Dom Pedro les deux mille marcs d'or dont on étoit convenu, & qu'on devoit luy

donner pour ses vaisseaux. Ce n'est pas qu'il n'y eût des gens qui étoient d'avis qu'on ne luy donnât point cette somme, disant que toute sa flotte n'en valoit pas la moitié, & que Dom Diegue avoit fait cet accord par necessité & par crainte ; parce que Dom Pedro avoit un grand avantage sur luy par le nombre de ses troupes. Ils conseilloient donc qu'au lieu de le payer, on l'envoyât prisonnier en Espagne pour être presenté à l'Empereur & luy rendre compte de sa conduite. Le Gouverneur auroit pû le faire fort aisément & sans aucun peril : mais il aima mieux tenir la parole de Dom Diegue d'Almagro son compagnon : ainsi il paya à Dom Pedro les deux mille marcs d'or en bonne monnoye, & le laissa paisiblement retourner à son Gouvernement de Guatimala. Après cela il s'occupa à peupler la Ville de los Reyes, & à y faire un bon établissement, y faisant venir la Colonie qu'il avoit auparavant établie à Xauxa ; parce que los Reyes luy parut un lieu beaucoup plus agréable & plus propre pour le commerce étant un port de mer. De là Dom Diegue avec un grand nombre de gens s'en alla à Cusco, & le Gouverneur décendit à Truxillo pour reformer

former & mettre en bon ordre la Colonie qui étoit là, & faire le partage du pays & des terres des environs. Tandis qu'il y étoit, il receut nouvelle que Dom Diegue d'Almagro avoit voulu se rendre maître de la Ville de Cusco : parce qu'il avoit appris que sur le rapport de Fernand Pizarre, qui comme on l'a déja dit, étoit allé en Espagne, Sa Majesté avoit accordé à Almagre un Gouvernement de cent lieuës d'étenduë au delà des bornes de celuy de Dom François qui finissoit, disoit-on, avant la Ville de Cusco. Jean & Gonzale Pizarre freres du Gouverneur avec plusieurs gens qui se joignirent à eux, s'opposerent vigoureusement à Dom Diegue & au Capitaine Soto qui avoit pris son party, & tous les jours ils en étoient aux lances baissées. Enfin pourtant Almagre ne put réüssir dans son dessein; parce que la plus grande partie des Senateurs ou Conseillers prirent le parti du Gouverneur & de ses freres. Aussi-tôt que Dom François Pizarre eut appris cette nouvelle il prit la poste pour se rendre à Cusco, où il rétablit le calme par sa presence : il pardonna à Dom Diegue qui avoit beaucoup de honte & de confusion d'avoir fait si légerement une telle entreprise

ſur un ſimple oüi-dire, ſans avoir aucun titre valable pour cela. Ils renoüerent donc alors leur amitié, & renouvellerent leur ſocieté à cette condition, que Dom Diegue d'Almagro iroit pour découvrir le pays du côté du Sud, & que s'il en trouvoit quelqu'un qui fût bon, ils en demanderoient pour luy le Gouvernement à Sa Majeſté : que s'il ne trouvoit rien qui l'accommodât, ils partageroient entr'eux deux le Gouvernement de Dom François. Cet accord fut fait d'une maniere ſolemnelle, & ils prêterent ſerment ſur l'hoſtie conſacrée de ne rien entreprendre à l'avenir l'un contre l'autre. Quelques-uns rapportent qu'Almagro jura qu'il n'entreprendroit jamais rien ni ſur Cuſco, ni ſur le pays qui eſt par delà juſques à cent trente lieuës de diſtance, quand même Sa Majeſté luy en donneroit le Gouvernement. On ajoûte que s'adreſſant au Saint Sacrement il prononça ces paroles. *Seigneur, ſi je viole le ſerment que je fais maintenant, je veux que tu me confondes & me puniſſes, & dans mon corps & dans mon ame.* Après cet accord ſolemnel Dom Diegue prépara toutes choſes pour ſon départ, & partit effectivement avec plus de cinq cens hommes qui le ſui-

virent. Le Gouverneur de ſon côté retourna à la Ville de los Reyes, & envoya Alfonſe d'Alvarado pour conquerir le pays des Chachapoyas qui eſt dans la Montagne à ſoixante lieuës de Truxillo. Cet Officier & ceux qui le ſuivirent eurent beaucoup à ſouffrir dans cette entrepriſe, & ce ne fut pas ſans beaucoup de peine & de travail qu'ils en vinrent à bout : mais enfin après qu'ils y eurent fait des établiſſemens, & rétably la paix, on en accorda le Gouvernement & la direction à Alvarado qui en avoit fait la conquête.



LIVRE TROISIE'ME.

Où il est parlé du voyage de Dom Diegue d'Almagro au Chili, de ce qui se passa cependant au Perou, & comment les Indiens du pays se souleverent.

CHAPITRE PREMIER.

Dom Diegue d'Almagro part pour le Chili.

DOm Diegue d'Almagro partit pour la découverte, & la conquête qu'il se proposoit avec cinq cens soixante & dix hommes tant Cavalerie qu'Infanterie tous en bon équipage. Quelques-uns de ceux qui avoient déja des établissemens laisserent leurs maisons, & les Indiens qui leur appartenoient, pour le suivre dans cette expedition par l'esperance des grands trésors qu'ils s'attendoient de trouver. Dom Diegue en-

voya devant Jean de Sayavedra originaire de Seville avec cent hommes : celuy-cy rencontra dans la Province qu'on nomma depuis les Charcas quelques Indiens qui venoient du Chili pour rendre leurs hommages à l'Ynga. Almagre que nous nommerons à l'avenir le Prefident ou grand Sénechal ayant pris avec foy deux cens hommes tant Cavalerie qu'Infanterie, fit une route de deux cens cinquante lieuës en faifant toûjours des conquêtes jufques à la Province de Chicoana. Là il apprit que cinquante autres Efpagnols le fuivoient commandez par le Capitaine Noguerol d'Ulloa, il leur manda de le venir joindre, & continua fa route & fes conquêtes avec eux jufques au pays de Chili qui eft encore à trois cens cinquante lieuës par delà. Il s'arrêta là avec la moitié de fes troupes & envoya Gomez d'Alvarado avec l'autre moitié pour découvrir plus avant ; celuy-cy s'avança encore foixante lieuës plus loin : mais les pluyes de l'hyver & le mauvais temps l'obligerent à retourner trouver le Prefident. Dans le temps qu'ils étoient partis de Cufco, Mango Ynga avoit comploté avec Villaoma fon frere de maffacrer en un certain jour marqué tous les Chrétiens qui étoient

au Perou, & luy s'étoit chargé en son particulier de l'execution de ce dessein sur Dom Diegue & les siens; mais il ne le put executer comme il l'avoit entrepris, & son frere fit ce qu'on dira dans la suite. Ce Trucheman Indien nommé Filipin ou Dom Filipe dont on a déja parlé cy-devant, s'en étoit fui du camp de Dom Diegue, parce qu'il sçavoit cette conspiration: on le fit suivre & ayant été attrapé, le President le fit écarteler: il avoüa un peu avant sa mort qu'il avoit été cause qu'on avoit injustement fait mourir Atabaliba, & que le motif qui l'avoit poussé à cela n'étoit autre que la passion de pouvoir joüir en liberté de la femme de ce Prince. Il y avoit deux mois que le President étoit au Chili quand un de ses Capitaines nommé Ruydias l'y vint trouver avec cent hommes de renfort: il luy dit que tous les Indiens du Perou s'étoient revoltez & avoient massacré la plûpart des Chrétiens qui y étoient. Almagre fut fort touché de cette nouvelle, & résolut de retourner pour attaquer les Indiens revoltez, & ramener s'il luy étoit possible tout ce pays-là à l'obéïssance de Sa Majesté: à dessein pourtant quand il auroit fait ce qu'il souhaitoit, de renvoyer un

de ses Capitaines au Chili avec du monde pour y faire quelque établissement. Il partit donc & en chemin il reçut des lettres de Rodrigne Orgognos qui marchoit sur ses traces, & le venoit trouver avec vingt-cinq hommes. Peu de temps après il fut encore joint par Jean d'Herrada qui venoit à son secours avec cent hommes, & luy apportoit des provisions ou Lettres Patentes de Sa Majesté par lesquelles il étoit étably Gouverneur de deux cens lieuës de pays au delà des bornes du Gouvernement du Marquis Dom François Pizarre. Ce Gouvernement luy étoit accordé sous le nom de la nouvelle Tolede, & celuy du Marquis s'appelloit la nouvelle Castille. Quand on a dit au commencement de ce chapitre que Dom Diegue avoit emmené avec luy en partant de Cusco cinq cens soixante & dix hommes, il faut remarquer qu'il se l'étoit ainsi proposé; mais qu'à la verité il n'y en eut que deux cens qui partirent avec luy, après quoy il receut les secours dont on a parlé, qui pouvoient bien à peu près accomplir ce nombre.

CHAPITRE II.

Les peines & les fatigues qu'eurent à supporter Dom Diegue d'Almagro, & ses gens dans la découverte du Chili.

DAns le voyage que Dom Diegue & ses gens firent au Chili ils souffrirent beaucoup en chemin tant par la faim que par la soif, & outre leurs autres fatigues, ils eurent souvent à combattre contre des Indiens de fort grande taille, qui leur tiroient des fléches, ce qu'ils faisoient avec beaucoup de force & d'adresse : ils étoient vêtus de peaux de loups ou veaux marins. Mais une des choses qui les incommoda le plus, & leur causa le plus de mal pendant ce voyage, fut l'extréme froid qu'ils eurent à souffrir sur tout en passant quelques montagnes couvertes de neige. Il arriva à un des Capitaines qui suivoient Dom Diegue, qui s'appelloit Ruydias, que plusieurs de ses Soldats & de ses chevaux demeurerent en chemin transis par le froid, & gelez sans que leurs vêtemens pussent les en garantir ni empêcher qu'ils en fussent penetrez & glacez.





En effet le froid eſt ſi violent ſur ces montagnes, que cinq mois aprés, lors que Dom Diegue retourna à Cuſco, il trouva en pluſieurs endroits les corps de ceux qui étoient morts & avoient demeurez glacez à ſon premier paſſage, debout appuyez contre quelques rochers, & tenant encore entre leurs mains la bride de leurs chevaux qui étoient gelez auſſi bien qu'eux, & dont la chair étoit auſſi fraiche & auſſi exemte de corruption que s'il n'y avoit eu que quelques momens qu'ils fuſſent morts. Auſſi au retour on ſe ſervit pour nourriture de la chair de ces chevaux qu'on trouvoit ainſi gelez ſur le chemin. Parmy ces deſerts dans les lieux où il n'y avoit point de neige, ils manquoient d'eau. Pour ſuppléer à ce manquement ils firent des outres de peaux de brebis, qu'ils rempliſſoient d'eau, & les faiſoient porter à d'autres brebis vivantes : car il faut remarquer que ces brebis du Perou étant fort grandes comme elles ſont, ſervent de bêtes de ſomme : elles reſſemblent aſſez au chameau dans leur taille ſinon qu'elles n'ont pas de boſſe ſur le dos comme cet animal, elles peuvent porter une charge de cent livres ou plus, ce que les Eſpagnols ont

éprouvé, & même ils s'en sont servis comme de chevaux pour se faire porter eux-mêmes, & ils pouvoient faire quatre ou cinq lieuës dessus dans un jour. Quand elles se trouvent fatiguées elles se couchent à terre, & il n'y a aucun moyen de les faire lever ni en les frappant ni en les voulant aider, il faut nécessairement les décharger. Quand il y a un homme dessus & qu'elles sont lasses, si on les presse de marcher elles tournent la tête vers celuy qui les monte, & luy envoye des exhalaisons, & une espece de rosée de trés-mauvaise odeur qui vient apparemment de ce qu'elles ont dans l'estomach. Cet animal est d'un grand usage & apporte beaucoup de profit à ses maîtres; parce que la laine en est trés-bonne & trés-fine, particulierement celle de cette espèce de ces brebis qu'ils nomment Pacos qui en portent de fort longue: elles font fort peu de dépense pour leur nourriture en travaillant, pourvû qu'on leur donne un peu de Maïz, & elles peuvent demeurer quatre ou cinq jours sans boire. Leur chair est fort saine, de fort bon goût & aussi bonne à manger que celle des moutons gras qu'on a en Castille. Il y a presentement boucherie publique

dans tous les endroits du Perou où l'on vend de la chair de ces animaux. Au commencement que les Eſpagnols y furent il n'en étoit pas ainſi : mais quand quelqu'un tuoit une de ces brebis, ſes voiſins en demandoient & en prenoient autant que chacun en avoit beſoin : puis ils en faiſoient tuer à leur tour, & en donnoient auſſi aux autres. En quelques endroits du Chili il y a des Campagnes unies où on trouve des Autruches : pour les prendre quelques Cavaliers ſe mettoient en embuſcade, tandis que d'autres les pourſuivoient, & les pouſſoient du côté où étoient leurs camarades : car bien que ces oiſeaux ne s'élevaſſent point haut en l'air pour faire un grand vol ; neanmoins partie en courant à pied, partie en faiſant de petits vols près de terre, ils alloient ſi vîte qu'un homme à cheval ne les pouvoit attraper à la courſe : ainſi il falloit uſer de cette adreſſe pour les prendre. Il y a auſſi dans ce pays-là des rivieres qui courent pendant le jour, & s'arrêtent durant la nuit, ſans qu'on y voye une goute d'eau, ce qui paroît fort ſurprenant à ceux qui en ignorent la cauſe, & ne ſçavent pas que cela vient de ce que la chaleur du Soleil fait fondre quelques neiges ſur les mon-

tagnes pendant le jour, & qu'ainsi l'eau qui en procéde coule, & forme des rivieres ou des torrens qui s'arrêtent pendant la nuit, parce que la fraicheur arrête aussi la fonte de ces neiges. Passé cinq cens lieuës le long de la côte du Perou qui sont environ trente degrez par delà la Ligne Equinoxiale tirant vers le Sud, il pleut, & les vents n'y sont plus si reglez : mais ils soufflent tantôt d'un côté tantôt de l'autre à peu près comme en Espagne & en plusieurs autres pays de nôtre Europe. Le Chili est un pays assez bien peuplé, on y peut, comme au Perou, distinguer deux parties, la plaine & les montagnes : mais les Golfes & Baïes que la mer y fait, sont cause qu'il y a des langues de terre qui regardent divers Rumbs ou diverses plages du monde. Neanmoins generalement parlant on peut dire que cette côte est située du Nord au Sud, ou du Midy vers le Septentrion, s'étendant depuis la Ville de los Reyes jusques au quarantiéme degré de Latitude Meridionale. Le pays est fort temperé, on y a un Eté & un Hyver à peu près comme en Espagne : mais dans des temps opposez, l'Hyver étant au Chili quand on a l'Eté en Castille, & au contraire. Le Pole

qu'on a en ce pays-là, & qui eſt oppoſé directement à nôtre Pole Arctique, ne ſe connoît d'ordinaire que par une petite nuée blanche qui paroît vers le ſoir après le coucher du Soleil vers l'endroit où on juge vray-ſemblablement que doit être ce Pole que les Aſtronomes ont nommé le Pole Antarctique. On voit auſſi de ce côté-là comme une croix compoſée de quatre étoiles ſuivies de trois autres qui font ſept en tout, comme les ſept qui tournent autour de nôtre Pole Septentrional, & que les Aſtronomes appellent la petite Ourſe. Ces ſept étoiles qui ſont vers le Pole Meridional, ſont à peu près ſituées entr'elles comme le ſont celles du nôtre : avec cette difference ſeulement que les quatre qui font la croix ſont plus proches les unes des autres que celles de nôtre Hemiſphere. On perd entierement de vûë nôtre Pole à un peu moins de deux cens lieuës de Panama ſous la Ligne Equinoxiale ou fort peu par delà, & de là on peut voir ces deux Conſtellations, lors qu'elles ſe trouvent un peu élevées au deſſus des Poles. Il eſt vray que du côté du Pole Antarctique on ne voit que les quatre qui font la croix par leſquelles les Pilotes ſe guident, juſques à ce qu'on

soit arrivé au trentiéme degré de Latitude Meridionale : car alors on peut voir les sept. La difference de la longueur des jours & des nuits est à peu près au Chili comme elle est en Castille, avec cette difference seulement que quand on a les plus longs jours dans un de ces deux endroits, c'est alors qu'on a les plus cours dans l'autre. Au Perou & dans la Province qu'on nomme la Terre-Ferme, & en general dans tous les lieux qui sont proche de la Ligne Equinoxiale, les jours & les nuits sont toûjours égaux tout le long de l'année ou peu s'en faut. En effet dans la Ville de los Reyes, & en quelques autres endroits où il y a un peu de difference, elle est si petite qu'elle n'est presque pas remarquable. Les Indiens du Chili sont à peu près vêtus comme ceux du Perou, & ont une nourriture fort semblable jusques vers le trente-huitiéme degré de Latitude Meridionale. Les habitans de ce pays-là tant hommes que femmes sont assez agréables de visage. Il y a deux grands Seigneurs qui se font la guerre l'un à l'autre & qui peuvent mettre en Campagne chacun deux cens mille combattans. L'un d'eux s'appelle Leuchengorma, il possede une Isle qui n'est

qu'à deux lieuës de la Terre-Ferme ou du Continent, & qui est consacrée à ses Idoles, dans laquelle il y a un Temple servi par deux mille Prêtres. Les Indiens Sujets de ce Leuchengorma dirent aux Espagnols qu'à cinquante lieuës plus loin il y avoit entre deux rivieres une grande Province qui n'étoit habitée que par des femmes lesquelles ne souffroient point d'hommes parmy elles qu'en de certains temps pour en avoir des enfans, & que quand elles mettoient au monde des fils, elles les envoyoient à leurs Peres; mais si c'étoient des filles, elles les élevoient parmy elles. Ils ajoûtoient que ces femmes étoient Sujetes de Leuchengorma, & que leur Reine se nommoit Guaboymilla, ce qui en leur langue veut dire Ciel d'or: parce qu'en ce pays-là on trouve une grande quantité d'or, qu'elles font de fort riches étoffes, & du tout payent un certain tribut à Leuchengorma. Quoi qu'on ait souvent oüi assurer toutes ces choses comme fort certaines, on n'a pourtant encore pû aller découvrir ce pays-là: parce que Dom Diegue d'Almagro ne fit aucun établissement au Chili. Il est vray que depuis Pedro de Valdivia y fut envoyé pour y établir quelques Co-

lonies ; mais il n'eut jamais un assez grand nombre de gens pour pouvoir faire ni les découvertes ni les établissemens qu'il auroit souhaité. Ce Capitaine en fit seulement un dans un lieu qui est à trente-trois degrez de la Ligne Equinoxiale du côté du Midy. Toute cette côte est fort bien peuplée jusques à la hauteur de plus de quarante degrez, ce qu'on a appris par un vaisseau de la flotte qu'envoya Dom Gabriel de Carvajal Evêque de Plaisance : ce vaisseau entra par le détroit de Magellan, & de là côtoyant toûjours la terre, & faisant route du Sud au Nord il se rendit au port de la Ville de los Reyes. Dans ce navire se trouverent les premiers rats qu'on eût jamais veu au Perou, & depuis ils y ont si bien multiplié qu'on en trouve dans toutes les Villes : ou juge qu'il faut qu'il s'en soit trouvé de petits dans les caisses & balots de marchandise qu'on transporte d'un lieu à l'autre. Les Indiens les appellent dans leur langue Ococha, ce qui signifie une chose qui est venuë de la mer.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Fernand Pizarre retourne au Perou. Les dépêches & les ordres qu'il y apporte. Les Indiens se soulevent.

APrès que Dom Diegue d'Almagro fut party de Cusco, Fernand Pizarre retourna d'Espagne. Sa Majesté l'avoit fait Chevalier de l'Ordre de Saint Jacques, & luy avoit accordé d'autres avantages. Il avoit aussi obtenu quelque agrandissement d'une étenduë reglée pour le Gouvernement de son frere Dom François Pizarre, & enfin comme on l'a déja dit, il avoit aussi apporté les provisions pour un nouveau Gouvernement en faveur de Dom Diegue d'Almagro. Dans ce temps-là Mango Ynga Seigneur du Perou étoit prisonnier dans la forteresse de Cusco, pour la conjuration dont nous avons parlé, qu'il avoit fait avec Paul Ynga, & avec Villaoma pour exterminer tous les Chrétiens. Il écrivit à Jean Pizarre le priant de donner ordre qu'on le mît en liberté, & que Fernand Pizarre à son arrivée ne le trouvât point prisonnier. Jean Pizarre qui

étoit alors dans le Collao occupé à l'attaque d'un lieu fort dans les rochers où quelques Indiens s'étoient retirez, envoya ordre pour sa liberté. Aprés cela quand Fernand Pizarre fut arrivé à Cusco, il lia amitié avec cet Ynga & le traitoit fort bien; mais il le faisoit pourtant toûjours garder. On croid que cette amitié avoit pour but de tirer de l'Indien quelque or pour Sa Majesté ou pour Fernand luy même. Deux mois après son arrivée à Cusco l'Ynga luy demanda permission d'aller au pays d'Yncaya pour la célebration d'une certaine fête; avec promesse de retourner & de luy apporter à son retour une statuë au naturel de son pere Guaynacava, laquelle, disoit-il, étoit d'or massif. On luy permit d'aller, mais sa fête fut la conclusion du complot qu'ils avoient concerté dès le temps que Dom Diegue partit pour le Chili: en effet il fit incontinent massacrer quelques gens qui faisoient travailler aux mines, & d'autres gens de service qui étoient sur les chemins tant pour les affaires de la Campagne que pour celles des mines. Il envoya aussi un Capitaine avec des troupes considerables, qui se rendit brusquement & par surprise maître de la

fortereſſe de Cuſco : les Eſpagnols la reprirent avec beaucoup de peine, & furent ſix ou ſept jours avant d'en pouvoir venir à bout. Jean Pizarre fut tué dans cette occaſion d'un coup de pierre par la tête : parce qu'il n'avoit pu mettre ſon caſque à cauſe d'une bleſſure. Cette mort fut une grande perte pour les Eſpagnols en ce pays-là : parce que Jean Pizarre étoit brave, & fort entendu dans la maniere de faire la guerre aux Indiens, & que de plus il étoit fort aimé & fort cheri de tout le monde. L'Ynga vint cependant avec toutes ſes forces attaquer la Ville de Cuſco qu'il tint aſſiegée plus de huit mois durant : à tous les pleins de Lune il faiſoit faire des attaques en divers endroits : mais Fernand Pizarre & ſes freres défendoient vigoureuſement la place, & étant fort bien ſecondez par pluſieurs braves & vaillans Cavaliers & Capitaines, comme Gabriel de Roias, Fernand Ponce de Leon, Dom Alfonſe Enriquez, le Treſorier Requelme, & pluſieurs autres. Ils étoient obligez d'être preſque continuellement ſous les armes tant la nuit que le jour. Comme ils avoient appris le ſoulevement general des Indiens, ils ne doutoient pas qu'ils n'euſſent déja

massacré le Gouverneur & tous les autres Espagnols : ainsi ils se défendoient comme des gens qui n'avoient plus aucune esperance de secours humain, & qui ne pouvoient plus rien attendre que de la bonté & de la misericorde de Dieu, & de leur propre courage. Leur nombre diminuoit tous les jours : car il ne s'en passoit presque point que les Indiens ne leur tuassent ou blessassent quelques-uns de leurs gens. Pendant ce siege Gonzale Pizarre avec vingt Cavaliers s'avança jusqu'au Marais ou Lac de Chinchero qui n'est qu'à cinq lieuës de Cusco. Il fut attaqué dans ce lieu-là par un si grand nombre d'Indiens que quelque vigoureuse résistance qu'il pût faire, il n'auroit pû s'empêcher de tomber entre leurs mains & d'être pris, si Fernand Pizarre & Alfonse de Toro, ne fussent venus à son secours avec quelque Cavalerie. On le bâmoit de s'être engagé trop avant parmi les ennemis avec plus de courage que de prudence, veu le peu de gens qu'il avoit.

CHAPITRE IV.

Dom Diegue d'Almagro arrive à Cusco, & prend prisonnier Fernand Pizarre.

NOus avons déja dit comment Dom Diegue d'Almagro prit la résolution de retourner au Perou, & se rendre maître de la Ville de Cusco, après que Jean d'Herrada luy eut apporté au Chili les provisions de Sa Majesté pour un Gouvernement au delà de celuy de Dom François Pizarre. Les principaux de ceux qui étoient avec luy le sollicitoient fortement, & d'une maniere pressante à le faire, particulierement Gomez d'Alvarado frere du Gouverneur Dom Pedro d'Alvarado, Dom Diegue d'Alvarado son Oncle, & Rodrigue Orgognos, les uns par le désir de posseder les pays & terres du Perou, les autres pour demeurer les maîtres au Chili. Pour venir à bout de leur dessein, & persuader plus aisément Almagre, ils employerent les Truchemens leur faisant dire que le Gouverneur Pizarre, & la plûpart des Espagnols qui étoient demeurez au Perou, avoient été tuez par les Indiens revol-

tez : car le bruit de cette révolte étoit déja parvenu juſqu'au Chili. Dom Diegue preſſé par tant de ſollicitations prit donc la réſolution de partir, & partit en effet. Etant arrivé à ſix lieuës de Cuſco, ſans avoir fait ſçavoir ſa venuë à Fernand Pizarre, il fit faire quelques propoſitions d'accommodement à l'Ynga, luy promettant de luy pardonner tout le paſſé, s'il vouloit être de ſes amis, & le favoriſer dans le deſſein qu'il avoit de ſe rendre maître de la Ville de Cuſco, qui étoit de ſon Gouvernement. L'Ynga luy fit frauduleuſement propoſer une entrevûë, à quoy Dom Diegue conſentit ſans ſoupçonner aucune ſupercherie : il laiſſa donc une partie de ſes troupes avec Jean de Sayavedra, menant les autres avec luy. L'Ynga ayant pris ſon temps au mieux qu'il luy fut poſſible attaqua Dom Diegue avec une extréme furie, & luy cauſa une perte conſiderable. Cependant Fernand Pizarre ayant appris la venuë de Dom Diegue d'Almagro, & comment Jean de Sayavedra étoit demeuré au village de Hurcos avec les troupes : il ſortit de Cuſco avec cent ſoixante & dix hommes bien armez. Jean de Sayavedra en fut averti, & eut le temps de

mettre ses gens qui étoient au nombre de trois cens Espagnols, en état de combattre, & de les poster dans un lieu avantageux. Quand ils furent près les uns des autres Fernand Pizarre envoya demander une entrevuë tête à tête à Jean de Sayavedra pour chercher ensemble quelque voye d'accommodement. Jean de Sayavedra accepta la proposition, ils se virent, & on dit que dans cette entrevuë Fernand Pizarre luy offrit une grande quantité d'or, pourvu qu'il luy remit entre les mains les troupes qu'il commandoit. Sayavedra ne le voulut point faire, & aussi ne devoit-on pas attendre autre chose d'un Gentilhomme d'honneur & de mérite comme il étoit. Comme cela se passa secrettement entr'eux deux, il est difficile de rien assurer là-dessus, que ce qu'ils jugerent à propos d'en dire eux-mêmes, & pour le reste on ne peut tout au plus avoir que quelques conjectures, & quelques soupçons appuyez peut-être sur des fondemens assez legers, & sur l'opinion du peuple. Dom Diegue d'Almagro étant de retour de la rencontre qu'il avoit eu avec l'Ynga, & s'étant joint luy & ses gens avec Jean de Sayavedra & les siens, ils mar-

cherent ensemble vers Cusco. Sur le chemin il fit prendre quatre Cavaliers par une embuscade qu'il leur dressa ; parce qu'il avoit sçu qu'ils étoient envoyez pour l'observer : il apprit par eux fort au long ce qui s'étoit passé au Perou par le soulevement des Indiens qui avoient tué plus de six cens Espagnols, & brûlé une grande partie de la Ville de Cusco. Il parut sensiblement touché de cette nouvelle, & envoya incontinent ses provisions aux Senateurs du Conseil Royal de Cusco, les priant de le recevoir pour Gouverneur de cette Ville, puisque les bornes du Gouvernement du Marquis ne s'étendoient pas jusques-là : & que même il s'en falloit beaucoup. Le Conseil luy fit dire là-dessus pour réponse à sa demande, qu'il n'avoit qu'à faire exactement mesurer la juste étenduë du Gouvernement du Marquis, & que si cette Ville se trouvoit hors de ses limites, ils étoient tous prêts de satisfaire à sa demande, & de le recevoir pour Gouverneur. On tenta bien dès-lors, & on l'a encore tenté depuis, de marquer les justes bornes de ce Gouvernement, & plusieurs gens habiles & experts en cela y travaillerent; mais sans pouvoir jamais convenir de

la maniere dont la chose devoit être reglée : parce que quelques-uns disoient qu'il faloit mesurer les lieuës marquées dans les provisions de Dom François pour l'étenduë de son Gouvernement, en suivant la côte de la mer, ou en suivant le grand chemin Royal, & mettant en ligne de compte tous les détours de l'une ou de l'autre route. De l'une ou de l'autre de ces deux manieres le Gouvernement du Marquis finissoit non-seulement avant la Ville de Cusco : mais même au sentiment de quelques-uns avant celle de los Reyes. Le Marquis de son côté prétendoit qu'il faloit mesurer en droite ligne sans aucun circuit, & sans aucun détour, & qu'on le pouvoit faire par le moyen d'une corde, ou en comptant si on vouloit, les degrez de Latitude, & assignant un certain nombre de lieuës à chaque degré. Pour retourner au fil de nôtre narration, Fernand Pizarre envoya dire à Dom Diegue que s'il vouloit il luy laisseroit libre quelque quartier de la Ville où il pût se loger en seureté luy & ses gens : & que cependant on envoyeroit au Gouverneur Dom François Pizarre qui étoit à Los Reyes, pour luy faire sçavoir ce qui se passoit : afin qu'on pût trouver

quelque voye d'accommodement entr'eux, puis qu'ils étoient amis & associez dans leur entreprise. Quelques-uns disent que sur ces propositions on convint d'une tréve, afin de pouvoir plus aisément négotier cette affaire, & que sur la confiance de la tréve Fernand Pizarre donna la liberté à tous les habitans, & à tous les soldats de se retirer dans leurs logemens pour s'y reposer : parce qu'ils étoient extrêmement fatiguez, ayant passé plusieurs jours & plusieurs nuits sans quitter les armes, & sans avoir le temps de se délasser ni de se rafraîchir ni par le repos ni par le sommeil. On ajoûte que Dom Diegue ayant été averti de la chose, attaqua la place pendant l'obscurité de la nuit qui étoit encore augmentée par un grand broüillard qui survint. Cependant Fernand & Gonzale Pizarre éveillez par le bruit, s'armerent promptement, & comme leur maison fut la premiere attaquée, ils se défendirent vigoureusement avec leurs domestiques, jusques à ce que les ennemis y ayant mis le feu en divers endroits, ils furent obligez de se rendre. Le lendemain sans plus long délay Dom Diegue se fit reconnoître pour Gouverneur par le Senat, & fit mettre

en priſon Fernand Pizarre & ſon frere. Pluſieurs luy conſeilloient d'aſſurer ſon repos & ſa conquête par leur mort ; mais il ne le voulut pas faire , & il en fut principalement empêché par les preſſantes ſollicitations de Dom Diegue d'Alvarado , qui luy répondoit d'eux. On aſſure qu'Almagro viola la tréve dont on étoit convenu , par les inſtances & ſur le rapport de quelques Indiens & de quelques Eſpagnols , qui luy dirent que Fernand Pizarre avoit fait rompre les ponts , & ſe fortifioit dans Cuſco. On allegue pour preuve de cela qu'en entrant dans la Ville , & voyant les ponts dans leur entier , il s'écria tout haut , on m'a trompé. Cependant le Gouverneur ne ſçavoit encore rien de tout ce qui ſe paſſoit , & ne le ſçut même que pluſieurs jours après. Dom Diegue d'Almagro donna la bande à frange , ou le diadême Royal à Paul Ynga : parce que ſon frere Mango Ynga ayant vû ce qui s'étoit paſſé , s'enfuit avec un grand nombre de gens de guerre dans des montagnes fort rudes & de fort difficile accez , qu'on appelle les Andes.

CHAPITRE V.

Les Indiens défont plusieurs secours que le Gouverneur envoyoit à ses freres à Cusco.

ENtre les autres choses que le Gouverneur Dom François Pizarre supplioit Sa Majesté de luy accorder, en recompense des services qu'il luy avoit rendu dans la conquête du Perou, il luy demandoit particulierement qu'il luy plût luy donner à perpetuité pour luy & pour ses décendans, vingt mille Indiens dans une Province nommée les Atabillos, avec tous les revenus, impôts, droits & jurisdictions, & de plus le titre de Marquis de la même Province. Sa Majesté luy accorda le titre de Marquis de la Province comme il le souhaitoit; mais à l'égard des Indiens il répondit que quand il seroit mieux informé de la nature & des qualitez du pays, & des inconveniens qui pourroient suivre de cette concession, il pouvoit s'assurer qu'il feroit en sa faveur tout ce qui se pourroit raisonnablement faire. L'Empereur luy-même dans la lettre

qu'il écrivoit là-dessus à Pizarre lui donnoit le titre de Marquis, & ordonnoit en même temps qu'à l'avenir on le nommât ainsi: c'est pourquoy dans la suite de cette Histoire nous le désignerons ordinairement par ce titre. Le Marquis ayant donc appris le soulevement des Indiens par eux-mêmes ; ne croyant pourtant pas que ses affaires fussent dans un état si périlleux, commença à envoyer peu à peu quelque secours de monde à Fernand Pizarre à Cusco, tantôt dix, tantôt quinze hommes ensemble, selon que les circonstances & la commodité le luy pouvoient permettre. Les Indiens sachans cela firent occuper les passages étroits & difficiles par plusieurs gens de guerre pour empêcher de passer ces secours que le Marquis envoyoit, si bien qu'en plusieurs occasions, ils les défirent & les tuerent tous, ce qu'ils n'auroient pas pû faire si aisément, & peut-être même ne l'auroient osé tenter, si au lieu de les envoyer ainsi séparément, on les eût envoyez tous ensemble. Etant allé visiter les Villes de Truxillo & de St. Michel, il envoya de là un nommé Diegue Pizarre avec soixante-dix Cavaliers pour ce secours. Mais les Indiens les tuerent tous dans un passage difficile.

qu'on nomme la montagne de Parcos, à cinquante lieuës de Cuſco : ils en firent de même à un de ſes beaux-freres qui s'appelloit Gonzale de Tapia, qu'il envoïa enſuite avec quatre vingt Cavaliers. Ils défirent auſſi le Capitaine Morgoveio, & le Capitaine Gaete avec les troupes qu'ils avoient pu raſſembler. De tous ces differens partis il ne ſe ſauva preſque pas un ſeul homme, & ceux qui ſuivoient n'apprenoient rien de la défaite de ceux qui les avoient précedez : parce que les ennemis les laiſſoient engager dans quelque valée étroite & profonde : puis ils en faiſoient occuper l'entrée & la ſortie par un grand nombre d'Indiens, & du haut des montagnes ils faiſoient rouler ſur nos gens de groſſes pierres & des pieces de rochers, de ſorte qu'ils les faiſoient ainſi périr miſerablement, ſans pouvoir combattre, & ſans être preſque jamais eux-mêmes obligez d'en venir aux mains. Ils firent donc périr de cette maniere plus de trois cens Cavaliers, & profiterent de leurs dépoüilles, joyaux, armes & vêtemens de ſoye. Le Marquis voyant qu'aucun de ſes ſecours ne réüſſiſſoit comme il auroit ſouhaité, & qu'il n'en avoit aucunes nouvelles, envoya encore François de Godoy ori-

ginaire de Caceres avec quarante-cinq Cavaliers : celuy-cy rencontra deux de ceux qui avoient ſuivy Gaete, qui s'étoient ſauvez : il apprit par eux ce qui ſe paſſoit, & cela l'obligea à retourner promptement ſur ſes pas : il eut bien de la peine à ſe ſauver ; parce que les Indiens avoient déja occupé les paſſages par où il étoit entré ; ils le ſuivirent plus de vingt lieuës, le harcellant continuellement tantôt par devant, tantôt par derriere, de ſorte qu'il ne pouvoit marcher que la nuit : enfin pourtant il ſe rendit à la Ville de los Reyes. Dans le même temps il y arriva auſſi le Capitaine Diegue d'Aguero avec quelques autres qui s'étoient ſauvez à courſe de cheval : parce que les Indiens avoient voulu les exterminer dans leurs habitations. Le Marquis ayant appris qu'il y avoit un grand nombre d'Indiens en armes qui pourſuivoient Diegue d'Aguero, envoya un nommé Pierre de Lerma avec près de quatre-vingt chevaux & pluſieurs Indiens amis à la rencontre des troupes de l'Ynga, contre leſquels ils combattirent une bonne partie du jour, juſques à ce que les ennemis ſe retirerent dans un lieu fort, parmi des rochers eſcarpez, où les Eſpagnols les environne-

rent de toutes parts. Ce jour là le Capitaine Lerma y perdit les dents, & plusieurs autres Espagnols y furent blessez; mais il n'y eut qu'un seul Cavalier tué. Les Indiens étoient si pressez, & si fort les uns sur les autres dans ces rochers où ils s'étoient retirez, qu'ils n'étoient nullement en état de combattre : ainsi on peut dire que les Chrétiens auroient vrai-semblablement mis fin à la guerre ce jour-là, si le Marquis ne leur avoit envoyé ordre de se retirer. Quand les Indiens virent que leurs ennemis se retiroient, ils rendirent graces au Ciel de se voir échappez d'un si grand péril, & ils firent des oraisons, & des sacrifices : puis se retirant incontinent de là, ils allerent se poster sur une haute montagne qui est près de la Ville de los Reyes, la riviere entre deux, combattant sans cesse contre les Espagnols. Le Chef de ces Indiens étoit un Seigneur nommé Tyzoyopangui, & avec luy un frere de l'Ynga que le Marquis avoit envoyé avec Gaete. Tandis que les Indiens furent là près faisant ainsi tous les jours la guerre à la Ville de los Reyes, il arriva souvent que plusieurs de ceux de la même nation qui étoient au service des Espagnols, & qu'on appelle Yanaconas,

alloient le jour ſe joindre à leurs Compatriotes & tiroient quelque ſolde, puis la nuit ils venoient ſouper & dormir chez leurs maîtres.

CHAPITRE VI.

Le Marquis envoye demander du ſecours en divers endroits. Le Capitaine Alvarado va pour le ſecourir.

LE Marquis voyant les Indiens en ſi grand nombre autour de la Ville de Los Reyes, crut qu'infailliblement Fernand Pizarre, & tous les Eſpagnols de Cuſco étoient morts, & que ce ſoulevement étoit ſi general, que ceux du Chili auroient auſſi exterminé Dom Diegue & les ſiens. Là deſſus afin que les Indiens ne s'imaginaſſent pas qu'ils retenoient leurs navires pour s'enfuïr: afin auſſi que les Eſpagnols ne ſe flattaſſent pas de l'eſperance de s'en pouvoir ſervir pour ſe ſauver par la mer, & qu'ainſi ils combattiſſent moins courageuſement, il envoya tous ſes vaiſſeaux à Panama. En même temps il envoya auſſi avertir le Viceroy de la Nouvelle Eſpagne, & tous les Gouverneurs des In-

des, de l'état où il étoit, les priant de luy envoyer du ſecours, & leur repreſentant le grand peril dans lequel il ſe trouvoit, dans des termes qui marquoient un peu moins de fermeté & de confiance qu'à ſon ordinaire. Il eſt vray que ce ne fut pas de ſon propre mouvement qu'il ſe ſervit de ſemblables termes ; mais à la ſollicitation, & par les perſuaſions de quelques perſonnes de peu de courage qui luy en donnerent le conſeil. Il envoya auſſi ordre à ſon Lieutenant à Truxillo d'abandonner la Ville, & de faire embarquer dans un navire qu'il luy envoyoit pour cela, leurs femmes, leurs enfans & tous leurs effets, & les envoyer en ſeureté dans la Province de Terre-Ferme ; mais que tous les hommes avec leurs armes & leurs chevaux marchaſſent à ſon ſecours. Il donna ces ordres, parce qu'il ne doutoit pas que les Indiens n'allaſſent auſſi-tôt attaquer Truxillo, & qu'il ne ſe trouvoit point du tout en état de l'aller ſecourir ; qu'ainſi il valloit mieux qu'ils fuſſent tous réünis pour pouvoir plus aiſément leur réſiſter. Il ajoûtoit à cela qu'il falloit neanmoins que leur venuë fût ſecrette autant qu'il leur ſeroit poſſible : afin que les Indiens n'en ſçachant rien, ſe partageaſſent, &

qu'une partie allât pour attaquer Truxillo. Les habitans de cette Ville, suivant les ordres qu'ils avoient reçu, se préparoient à partir lorsque le Capitaine Alfonse d'Alvarado y arriva avec les troupes qu'il avoit mené pour la découverte du pays des Chachapoyas : car le Marquis luy avoit envoyé ordre d'abandonner cette conquête pour venir à son secours. Alvarado laissa une partie de ses troupes pour la défense de la Ville de Truxillo, & avec le reste il alla trouver le Marquis à Los Reyes. En arrivant il fut fait Lieutenant General du Gouverneur, à la place de Dom Pedro de Lerma qui l'avoit été jusqu'alors : ce qui causa le chagrin, & la rebellion de ce dernier dont on parlera dans la suite. Le Marquis se voyant ainsi fortifié par un assez bon nombre de troupes, il jugea à propos de pourvoir à ce qui paroissoit le plus pressant, & d'envoyer du secours aux lieux qui se trouvoient le plus en péril, & qui sembloient par consequent en avoir le plus grand besoin. Il dépêcha donc le Capitaine Alfonse d'Alvarado avec trois cens Espagnols tant Cavalerie qu'Infanterie, qui pillerent & saccagerent plusieurs endroits sans trouver beaucoup de résistance ; mais à quatre

lieuës de la Ville de Pachacama, ce Capitaine eut à ſoutenir un rude choc contre les Indiens, il les défit pourtant & en tua pluſieurs : puis il continua ſa marche vers Cuſco. Ils ſouffrirent beaucoup en paſſant une grande étenduë de pays qui étoit deſert, & il y eût plus de cinq cens de ſes Indiens de ſervice qui périrent par la ſoif : on dit que ſi les Cavaliers n'avoient couru çà & là pour chercher de l'eau & l'apporter à l'Infanterie, ils ſeroient preſque tous morts de la même maniere, tant ils étoient fatiguez. En ſuivant ſa route il fut joint dans la Province de Xauxa par Gomez de Tordoya, qui étoit de Villeneuve de Barca, il avoit été envoyé après luy avec deux cens hommes Cavalerie & Infanterie. Alfonſe d'Alvarado ſe trouvant donc alors avec cinq cens hommes, s'avança juſques au pont de Lumichaca où un grand nombre d'Indiens l'environnerent de toutes parts : il les combattit, les vainquit, & en tua pluſieurs ; ils ne laiſſerent pourtant pas de continuer à le ſuivre en le harcellant toûjours juſques au pont d'Abancay où il apprit la priſon de Fernand & de Gonzale Pizarre, & tout ce qui étoit arrivé à Cuſco. Cela luy fit prendre la réſolution de ne paſſer

pas outre jusques à ce qu'il eût reçû des ordres plus précis de ce qu'il auroit à faire. Dom Diegue d'Almagro ayant été informé de la venuë d'Alfonse d'Alvarado envoya au devant de luy Diegue d'Alvarado avec sept ou huit Cavaliers, pour luy notifier sa commission & ses provisions pour la charge de Gouverneur. D'abord Alfonse d'Alvarado les prit, puis les ayant regardées, il répondit qu'il falloit les faire notifier au Marquis : parce qu'à son égard il n'étoit pas partie competente pour traiter de cette affaire. Comme Dom Diegue vit que ceux qu'il avoit envoyez ne retournoient point, craignant qu'Alfonse d'Alvarado les eût retenus, & s'avançât cependant par une autre route pour entrer dans Cusco, il y retourna à grand'hâte, s'en étant déja éloigné de trois lieuës. Quinze jours après il en fit sortir ses troupes, & les fit marcher contre Alfonse d'Alvarado : parce qu'il avoit appris le mécontentement de Pierre de Lerma, & sçavoit qu'il étoit disposé à se jetter dans son party avec plus de quatre-vingt hommes. Lors que Dom Diegue fut arrivé près d'Alfonse d'Alvarado, ses coureurs prirent dans une embuscade qu'ils dresserent,

Pierre Alvarez Holguin qui alloit devant à la découverte. Alfonſe d'Alvarado l'ayant appris voulut faire arrêter Pierre de Lerma : parce qu'il le ſoupçonnoit fort ; mais il apprit qu'il s'en étoit fuï cette même nuit, emportant avec luy les ſignatures de tous ceux qui étoient de ſon complot. Après cela Dom Diegue s'approcha pendant la nuit du pont ; parce qu'il ſçût que Gomes de Tordoya, & un fils du Colonel Villalva l'attendoient : il envoya auſſi une grande partie de ſes troupes à un gué où il apprit que ceux qui étoient de la conſpiration de Pierre de Lerma avoient la garde : en effet ceux-cy receurent ſes gens comme amis & les encourageoient même à paſſer ſans crainte. On ſçut que quelques-uns de ces conjurez étoient entrez dans ce party avec tant d'empreſſement & de chaleur, qu'ayant la garde cette nuit-là, ils attaquerent plus de cinquante lances d'Alfonſe d'Alvarado, & les firent tomber dans la riviere. Puis quand ce General voulut attaquer les ennemis, ceux qui étoient de la conſpiration, l'abandonnerent, & pluſieurs autres gens de ſon armée ne trouvant pas leurs lances, ne vinrent pas non

plus à temps : ainſi Dom Diegue le défit fort aiſément ſans qu'il y eût aucun Eſpagnol de tué : Rodrigue Orgognos eut ſeulement les dents rompuës d'un coup de pierre. Après la priſe d'Alfonſe d'Alvarado on pilla ſon camp ; puis on retourna à Cuſco en faiſant pluſieurs mauvais traitemens aux vaincus. Auſſi cette victoire rendit les partiſans d'Almagre ſi fiers & ſi orgueilleux, qu'ils diſoient hautement que les Pizarres n'avoient plus que faire au Perou, & que le Marquis & ſes freres n'avoient qu'à s'en aller gouverner les Manglares ſous la Ligne Equinoxiale.

CHAPITRE VII.

Le Marquis s'avance pour aller au ſecours de ſes freres à Cuſco : mais ayant ſçu la priſe d'Alfonſe d'Alvarado il retourne à Los Reyes.

LEs victoires qu'Alfonſe d'Alvarado avoit remporté ſur les Indiens tant à Pachacama qu'à Lumichaca ſur la route de Cuſco, avoient obligé l'Ynga, & Tizogopangui à ſe retirer auprès de la Ville de Los Reyes qu'ils tenoient com-

me assiegée. Le Marquis se voyant donc libre, & avec un assez bon nombre de troupes, partit pour aller à Cusco au secours de ses freres emmenant avec luy plus de sept cens hommes tant Cavalerie qu'Infanterie. Il comptoit de les aller secourir contre les Indiens: car il ne sçavoit encore rien du retour de Dom Diegue d'Almagro, ni de tout ce qui étoit arrivé en conséquence. La plûpart des troupes qu'avoit le Marquis, luy avoient été envoyées par Dom Alfonse de Fuenmayor Archevêque & President de l'Isle de Saint Domingue, avec Dom Diegue de Fuenmayor son frere; outre cela le Licentié Gaspar d'Espinosa en avoit aussi tiré une partie de Panama, & un nommé Diegue d'Agala que le Marquis avoit envoyé à Nicaragua, en étoit aussi de retour avec quelque secours. Le Marquis étant en marche avec son armée, & suivant la route de la plaine, comme il fut arrivé dans la Province de Nasca à vingt-cinq lieuës de Los Reyes, il apprit la nouvelle du retour de Dom Diegue, & de tout ce qui s'étoit passé depuis: il en fut extremement touché comme la chose le méritoit, & considerant que ses troupes étoient disposées & préparées à combat-

tre non contre des Eſpagnols, mais contre des Indiens, il jugea à propos de retourner à Los Reyes pour y prendre de nouvelles meſures. Il y retourna donc en effet, & envoya cependant le Licentié Eſpinoſa pour tâcher de trouver quelque moyen d'accommodement entre Dom Diegue & luy. Eſpinoſa étoit chargé de repreſenter à Almagre que ſi Sa Majeſté ſçavoit ce qui ſe paſſoit entr'eux, & qu'elle vint à apprendre l'état où leurs démêlez réduiſoient les choſes, ſans doute qu'elle les rappelleroit l'un & l'autre, & envoyeroit quelqu'autre à leur place qui joüiroit du fruit de leurs travaux : que ſi Dom Diegue ne vouloit pas écouter ſes remontrances ni entendre à un accommodement, qu'au moins il mît en liberté les freres du Marquis, & demeurât à Cuſco ſans rien entreprendre davantage juſques à ce qu'on eût pû conſulter Sa Majeſté & recevoir ſes ordres pour déterminer & fixer les bornes de leurs Gouvernemens, afin qu'il n'y eût plus aucun ſujet de démêlé ni de diviſion entr'eux. Le Licentié Eſpinoſa partit donc avec ces ordres, mais il ne put jamais trouver aucun moyen d'accommodement, & mourut ſans avoir rien pû conclure dans cette affaire.

Dom Diegue décendit avec ses troupes dans la plaine, laissant pour son Lieutenant à Cusco le Capitaine Gabriel de Rojas : il y laissa aussi à sa garde, & en sa disposition Gonzale Pizarre, & Alfonse d'Alvarado prisonniers ; mais il emmena avec luy Fernand Pizarre : ainsi il continua sa marche jusques à la Province de Chincha qui n'est qu'à vingt lieuës de Los Reyes, il établit aussi là une Colonie dans un lieu qui sans difficulté étoit dans l'étenduë du Gouvernement du Marquis.

CHAPITRE VIII.

Le Marquis leve de nouvelles troupes & se fortifie. Alfonse d'Alvarado & Gonzale Pizarre se sauvent de prison. Ce qui leur arrive.

LE Marquis ne fut pas plûtôt de retour à la Ville de Los Reyes, qu'il fit battre le tambour pour faire de nouvelles levées, & grossir ses troupes ; disant ouvertement que c'étoit pour se défendre de Dom Diegue qui venoit, disoit-il, pour usurper son Gouvernement. Dans peu de jours il assembla

plus de ſept cens hommes tant Cavalerie qu'Infanterie, parmi leſquels il y avoit pluſieurs Arquebuſiers; parce qu'un Capitaine nommé Pedro de Bergara, à qui nous avons dit cy-devant qu'avoit été commiſe la découverte des Bracamoros, étoit venu avec Diegue de Fuenmayor, & avoit apporté de Flandres, dont il étoit originaire, un grand nombre d'Arquebuſes avec toutes les munitions néceſſaires: car juſques-là on n'en avoit pas eu aſſez au Perou pour former des Compagnies entieres d'Arquebuſiers, & en faire ainſi des troupes reglées. Le Marquis en fit alors deux Compagnies & nomma pour Capitaine de l'une ce même Bergara, donnant le commandement de l'autre à Nugno de Caſtro: il nomma auſſi pour Capitaine de Piquiers Diego d'Urbina Neveu du Meſtre de Camp Jean d'Urbina, & pour Capitaines de Cavalerie Diegue de Roias, Peranzures, & Alfonſe de Mercadillo, pour Meſtre de Camp Pedro de Valdivia, & pour Sergent Major Antoine de Vilalva, fils du Colonel Vilalva. Dans ce temps-là Gonzale Pizarre & Alfonſe d'Alvarado, qui comme on l'a remarqué, étoient demeurez priſonniers à Cuſco, ſe ſauverent de priſon,

& vinrent trouver le Marquis avec plus de ſoixante & dix hommes, emmenant avec eux prisonnier Gabriel de Roias Lieutenant de Dom Diegue. Leur venuë fut trés-agréable au Marquis, tant parce qu'il étoit fort aiſe de les voir hors de péril, que parce que celà ſervit beaucoup à encourager ſes troupes. Il fit Gonzale Pizarre ſon Lieutenant General, & Alfonſe d'Alvarado Meſtre de Camp General de toute ſa Cavalerie. Quand Dom Diegue apprit que ces priſonniers s'étoient ſauvez, & qu'il ſçut les grandes forces que le Marquis avoit, il réſolut de tenter s'il y auroit quelque moyen d'en venir à un accommodement avec luy ; il luy envoya donc Alfonſe Henriquez, Fator Diego Nugnez de Mercado, & le Treſorier Jean de Guſman pour luy propoſer une entrevuë afin qu'ils y puſſent regler leurs affaires. Aprés pluſieurs negotiations le Marquis remit par un compromis tous ſes interêts entre les mains de Frere François de Bovadilla Provincial de l'Ordre des Moines de la Mercy en ce pays-là, Dom Diegue de ſon côté fit auſſi la même choſe : ainſi Frere François, en vertu de ſes pouvoirs, prononça ſon jugement & donna un reglement entr'eux

par une ſentence dans les formes. Il ordonnoit que préalablement & avant toutes choſes, Fernand Pizarre ſeroit rémis en liberté : enſuite que Cuſco ſeroit rémis entre les mains, & en la puiſſance du Marquis comme il y étoit auparavant ; qu'on ſépareroit les armées de part & d'autre, envoyant les Compagnies dans l'état où elles ſe trouvoient, pour découvrir le pays de divers côtez : qu'on donneroit connoiſſance du tout à Sa Majeſté, afin qu'elle en ordonnât ce qu'elle jugeroit à propos & convenable pour ſon ſervice. Après cela il menagea une entrevuë du Marquis & de Dom Diegue, afin qu'ils puſſent conférer enſemble de leurs affaires ; il fut donc arrêté qu'ils ſe verroient dans un village nommé Mala qui étoit entre les deux armées, & qu'ils ſeroient accompagnez chacun de douze Cavaliers. Ils partirent chacun de ſon côté pour cette entrevuë ; mais Gonzale Pizarre ne ſe fiant pas ſur la tréve ni ſur la parole de Dom Diegue partit auſſi-tôt après avec toutes les troupes, & s'alla poſter ſecrettement aſſez près du village de Mala, donnant ordre au Capitaine Caſtro, avec quarante Arquebuſiers, de ſe mettre en embuſcade dans des roſeaux qui étoient ſur le

chemin par où devoit passer Dom Diegue ; afin que s'il étoit accompagné d'un plus grand nombre de gens de guerre que ne portoit leur convention, il fît faire une décharge par laquelle Gonzale fût averti, & pût y accourir promptement & arriver à temps.

CHAPITRE IX.

Les deux Gouverneurs se voyent. Fernand Pizarre est mis en liberté.

DOm Diegue en partant de Chincha pour aller à Mala avec ses douze Cavaliers, donna ordre à Rodrigue Orgognos, qui étoit son Lieutenant General, d'être toûjours bien sur ses gardes, & tenir ses troupes toutes prêtes : afin que si le Marquis menoit avec luy un plus grand nombre de gens que ne portoit leur convention, il accourût incontinent & fît le même traitement à Fernand Pizarre qu'il verroit qu'on lui feroit à luy. En s'abordant le Marquis & Dom Diegue s'embrasserent fort affectueusement, & aprés quelques discours qui ne regardoient pas leur affaire principale, un Cavalier de ceux du

Marquis s'approcha de Dom Diegue, & luy dit à l'oreille : *Monsieur, vous ferez fort bien de vous retirer, je vous en avertis comme vôtre serviteur.* Il parloit ainsi parce qu'il avoit connoissance de la venuë de Gonzale Pizarre. Là-dessus Dom Diegue donna ordre qu'on luy amenât promptement son cheval : quelques Cavaliers voyant qu'il se vouloit retirer, voulurent persuader au Marquis de le faire arrêter; puis qu'il le pouvoit aisément par le moyen des Arquebusiers que Nugno de Castro tenoit en embuscade. Le Marquis ne le voulut jamais permettre : parce qu'ayant donné sa parole, il la vouloit tenir exactement ; il ne pouvoit même se persuader que Dom Diegue se voulût retirer sans avoir premierement conclu quelque chose sur ce qui avoit fait le sujet de leur entrevuë. Cependant Almagre s'en allant & ayant vû l'embuscade, regarda l'avis qu'on luy avoit donné comme une verité indubitable, & étant arrivé dans son camp il se plaignit du Marquis comme s'il l'eût en effet voulu faire arrêter prisonnier, sans vouloir en aucune maniere écouter les raisons par lesquelles le Marquis se justifioit. Depuis cela, par le moyen & par l'intercession de

Diegue d'Alvarado, Almagre mit en liberté Fernand Pizarre sous certaines conditions dont ils convinrent : qui furent que le Marquis luy fourniroit un navire & un port sûr pour envoyer des dépêches en Espagne & en recevoir, & que cependant en attendant les ordres de Sa Majesté, ils vivroient en paix & n'entreprendroient rien l'un contre l'autre. Rodrigue Orgognos s'opposoit fort à la délivrance de Fernand Pizarre : parce qu'il avoit été témoin des mauvais traitemens qu'on luy avoit fait dans la prison, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne cherchât à s'en vanger quand il seroit une fois en liberté : ainsi son avis étoit qu'on luy fît couper le cou. Neanmoins l'avis de Diegue d'Alvarado fut suivi préferablement à l'autre sur la confiance qu'on eut dans le traité qu'il avoit negotié. Fernand Pizarre fut donc mis en liberté, & Dom Diegue l'envoya au Marquis le faisant accompagner par son propre fils, & par quelques autres Cavaliers & Gentils-hommes. Cependant à peine étoit-il parti, que Dom Diegue se repentit de ce qu'il venoit de faire, & on croid qu'il l'auroit fait ramener en prison si Pizarre ne s'étoit si fort pressé de sortir de son pouvoir, qu'il

qu'il fit en trés-peu de temps la plus grande partie du chemin qu'il avoit à faire, marchant avec une extréme diligence jusques à ce qu'il se crût tout-à-fait en seureté par la rencontre de plusieurs des principaux Officiers du Marqu s qui venoient au devant de luy pour le recevoir.

CHAPITRE X.

Le Marquis marche contre Dom Diegue, qui se retire à Cusco.

DEs lors qu'on fit l'accord dont on vient de parler dans le Chapitre précedent, & que Fernand Pizarre fut mis en liberté, le Marquis avoit receu par Pierre Anzures des ordres provisionels de la part de Sa Majesté, qui portoient que les deux Gouverneurs, demeureroient chacun dans le pays qu'ils auroient découvert & conquis, & où il auroit fait des établissemens dans le temps que ce réglement provisionel leur seroit notifié: sans qu'aucun d'eux pût rien entreprendre dans les limites du Gouvernement de l'autre, jusques à ce que Sa Majesté eût reglé la chose au

fond, & ordonné là-dessus ce qu'elle jugeroit conforme à la justice. Après que le Marquis vit son frere hors des mains & du pouvoir de Dom Diegue, il luy envoya notifier ce réglement provisionel, le priant de se retirer selon les ordres de Sa Majesté, hors du pays qu'il avoit découvert, & où il avoit fait des établissemens. Dom Diegue répondit qu'il étoit prêt d'obéïr aux ordres de l'Empereur, & de se tenir exactement dans les termes du réglement qu'il leur avoit envoyé, qui étoient que chacun demeurât en possession du pays, & des établissemens dans lesquels ils se trouveroient, & selon la forme & maniere dont ils y seroient au temps que ce réglement leur seroit notifié, & qu'ainsi conformément à cela il demandoit au Marquis de le laisser en repos, & dans la paisible joüissance de ce qu'il possedoit alors jusques à ce qu'il eût plu à Sa Majesté d'en ordonner autrement, protestant d'obéïr exactement & pleinement de son côté à tout ce qui leur seroit ordonné de sa part dans la suite. Le Marquis repliqua qu'il avoit le premier occupé la Ville de Cusco & le pays des environs, que c'étoit luy qui en avoit fait la découverte & y avoit fait des établis-

ſemens, & que Dom Diegue l'en avoit dépoſſedé par force & par violence: qu'ainſi conformément aux ordres de Sa Majeſté il eût à en ſortir, ſinon qu'il luy déclaroit qu'il l'en chaſſeroit par force: puis que tous les accords & conventions qu'ils avoient fait enſemble, étoient finis, & abrogez par ce nouveau réglement de Sa Majeſté. Dom Diegue n'en voulant rien faire, le Marquis marcha contre luy avec toutes ſes forces. Almagre ſe retira du côté de Cuſco, & ſe fortifia ſur une haute montagne nommée la montagne de Guaytara rompant tous les paſſages du chemin par où on pouvoit aller à luy, qui étoit déja fort difficile de luy-même. Fernand Pizarre le ſuivoit avec quelques troupes, & une nuit il trouva moyen de monter ſur la Montagne par un chemin ſecret, & avec ſes Arquebuſiers il força les paſſages, & s'en rendit maître, ſi bien que Dom Diegue fut obligé de fuir, & comme il étoit malade il prit les devans, laiſſant Rodrigue Orgognos à l'arriere-garde pour ſe retirer en ordre. Celuy-cy ayant ſçu de deux Cavaliers du Marquis qu'il avoit pris une nuit, que les ennemis le ſuivoient en queuë, hâta ſa marche: la

plûpart des gens de ſon armée diſoient qu'il falloit tourner tête pour aller attaquer ceux qui les pourſuivoient : parce qu'on ſçavoit par experience que ceux qui de la Plaine paſſoient ſur la Montagne étoient attaquez les premiers jours de maux de cœur & de vomiſſemens à peu près comme on l'eſt ſur la mer lors qu'on n'y eſt pas accoûtumé. Rodrigue Orgognos ne le voulut pas faire pour n'aller pas contre les ordres de ſon Gouverneur : cependant on croid que cela luy auroit réüſſi s'il l'eût fait ; parce qu'effectivement les gens du Marquis étoient fort incommodez de ce mal qu'on vient de dire, & ſouffroient auſſi beaucoup par les neiges où il leur falloit paſſer : ce qui luy fit prendre la réſolution de retourner avec ſon armée dans la plaine. Dom Diegue s'en alla à Cuſco, faiſant par tout rompre les ponts après luy : parce qu'il croyoit que les ennemis le ſuivoient. Il demeura à Cuſco plus de deux mois, levant du monde, aſſemblant des munitions, préparant des armes d'argent & de cuivre, faiſant fondre de l'artillerie, & en un mot ne négligeant rien pour faire tous les préparatifs qu'il jugeoit néceſſaires.

CHAPITRE XI.

Fernand Pizarre va à Cusco avec son armée. La bataille des Salines se donne. Dom Diegue d'Almagro est pris prisonnier.

LE Marquis étant ainsi de retour dans la plaine avec son armée, on délibera sur ce qu'il y avoit à faire, & les avis furent differens ; mais enfin on conclut que Fernand Pizarre, que le Gouverneur avoit fait son Lieutenant General, marcheroit avec l'armée du côté de Cusco, & qu'il meneroit avec luy Gonzale Pizarre son frere pour commander sous luy. On publia qu'on s'avançoit ainsi vers Cusco avec l'armée pour faire rendre justice à plusieurs habitans de cette Ville qui s'étoient plains au Gouverneur, que Dom Diegue d'Almagro retenoit par force, & par violence leurs biens, occupoit leurs maisons, & s'étoit absolument rendu maître contre tout droit, & de leurs Indiens, & generalement de tout ce qui leur appartenoit dans la Ville de Cusco. Les troupes partirent donc pour y aller,

& cependant le Marquis retourna à la Ville de Los Reyes. Quand Fernand Pizarre fut arrivé près de Cuſco, le ſoir tous ſes Capitaines vouloient qu'on décendît dans la plaine pour y paſſer la nuit; mais il s'y oppoſa abſolument, & voulut camper ſur la Montagne. Le lendemain dès qu'il fut jour on vit Rodrigue Orgognos avec toute l'armée de Dom Diegue qu'il commandoit, rangée en bataille. François de Chaves, Jean Tello, & Vincent de Guevara commanmandoient la Cavalerie : & du côté de la montagne il y avoit quelques Eſpagnols avec un grand nombre d'Indiens armez, pour ſe ſervir d'eux dans le combat. Cependant on avoit fait mettre priſonniers dans la citadelle de Cuſco, tous les amis & ſerviteurs du Marquis qui ſe trouverent dans la Ville : ils étoient en ſi grand nombre, & les lieux où on les avoit enfermez, ſi étroits qu'il y en eut quelques-uns qui furent étouffez. Le jour ſuivant après avoir oüi la Meſſe Gonzale Pizarre & ſes gens décendirent dans la plaine, & s'étant rangez en bon ordre, ils s'avancerent du côté de la Ville à deſſein de ſe poſter ſur une hauteur qui commandoit à la citadelle. Ils croyoient que Dom Diegue voyant

leurs forces & le nombre de leurs troupes n'oseroit entreprendre de les combattre, & ils souhaitoient extrémement de n'être point obligez à en venir à une bataille pour épargner le sang, & la perte de plusieurs Chrétiens qui auroient dû être unis pour leurs interêts communs plûtôt que de travailler à se détruire les uns les autres. Rodrigue Orgognos, qui occupoit avec toutes ses troupes, & son artillerie, tout le grand chemin, avoit d'autres pensées, & il avoit occupé ce poste, parce qu'il croyoit que les ennemis ne pourroient entrer dans Cusco par un autre côté, à cause d'un marais bourbeux qui y étoit, & qu'ainsi il faudroit necessairement en venir à un combat. Fernand Pizarre n'eut pas plûtôt découvert l'ennemi, qu'il donna ordre au Capitaine Mercadillo de s'avancer avec sa Cavalerie dans un lieu propre, tant pour combattre les Indiens, s'ils venoient pour l'attaquer, que pour donner du secours dans les endroits où il seroit necessaire pendant le combat. Avant que ce choc commençât, les Indiens qui étoient dans les deux partis, escarmouchérent les uns contre les autres. La Cavalerie de Pizarre tenta le passage par le marais, & cependant les

Arquebuſiers s'avançant promptement, paſſerent devant elle & firent une décharge ſur un Eſcadron des ennemis qui le fit reculer : ce que Pierre de Valdivia Meſtre de Camp du Marquis ayant vû, il aſſura les ſiens de la victoire. Ceux de Dom Diegue firent une décharge d'une piece d'artillerie qui emporta cinq hommes des gens du Marquis. Quand Fernand Pizarre, & ſes troupes eurent une fois paſſé le marais, & un ruiſſeau qui étoit là près, ils marchérent en bon ordre contre les ennemis : car il avoit marqué fort exactement à chaque Capitaine ce qu'il auroit à faire en commençant le combat, & il avoit encouragé autant qu'il avoit pû tous les Soldats. Remarquant que les Piquiers de Dom Diegue tenoient leurs piques hautes, il donna ordre à ſes Arquebuſiers de tirer auſſi un peu haut, ſi bien qu'en deux décharges ils coupérent plus de cinquante piques. Rodrigue Orgognos voyant cela, commanda à ſes Capitaines de commencer le combat, & de charger les ennemis. Voyant qu'ils tardoient, il s'avança lui-même avec le corps de bataille, & attaqua du côté, où il voyoit Fernand Pizarre, qu'on pouvoit fort aiſément reconnoître à la

tête de ſes Eſcadrons. Orgognos en s'avançant s'écria à haute voix : O ! Dieu tout puiſſant, me ſuive qui voudra, je vai faire mon devoir, & chercher la mort. Gonzale Pizarre, & Alfonſe d'Alvarado voyant qu'Orgognos leur montroit le flanc, attaquérent vigoureuſement les ennemis, & en mirent plus de cinquante ſur le carreau. Rodrigue Orgognos fut bleſſé d'un coup d'Arquebuſe à la tête, la balle ayant percé ſon caſque : nonobſtant ſa bleſſure il tua deux hommes avec ſa lance, & donna un coup d'épée dans la bouche à un valet de Fernand Pizarre, qu'il prenoit pour ſon maître : parce qu'il étoit fort bien vêtu. Le combat fut rude, les troupes ſe mêlerent, & combattirent vigoureuſement de part & d'autre : mais enfin les gens du Marquis firent tourner le dos à ceux de Dom Diegue, & en tuérent & bleſſérent pluſieurs. Almagre voyant ſes gens fuïr de deſſus une hauteur où il s'étoit retiré, ſans aller au combat, parce qu'il étoit malade, s'écria : Seigneur, je croyois que nous fuſſions venus pour combattre en braves gens, non pour fuïr. Deux Cavaliers tenant Rodrigue Orgognos priſonnier, il en vint un troiſiéme qui en avoit reçû

quelque outrage qui lui fit ſauter la tête: il y en eut encore quelques-uns de ceux qui s'étoient rendus, qui furent tuez, ſans que Fernand Pizarre ni ſes Officiers le puſſent empêcher, quelque ſoin qu'ils priſſent pour cela. Les Soldats d'Alfonſe d'Alvarado honteux, & chagrins de leur déroute au pont d'Avancay, cherchoient à s'en vanger autant qu'ils pouvoient : juſques-là que le Capitaine Ruydiaz emmenant un priſonnier en croupe, il vint un Cavalier qui le tua derriere lui d'un coup de lance. Dom Diegue voyant ſes gens en fuite, & la bataille perduë, s'enfuit auſſi lui-même dans la Citadelle de Cuſco, où Alfonſe d'Alvarado, & Gonzale Pizarre qui le pourſuivoient le prirent priſonnier. Les Indiens voyant le combat fini parmi les Chrétiens, ceſſérent auſſi de leur côté, & ſe mirent les uns & les autres à dépoüiller les morts, parmi leſquels ils en dépoüillerent auſſi pluſieurs qui étoient encore vivans : mais hors d'état de ſe défendre à cauſe de leurs bleſſures. Comme les vainqueurs étoient occupez à pourſuivre leur victoire, il étoit facile à ces Indiens de faire ce qu'il leur plaiſoit ſans que perſonne les en empêchât, ſi bien qu'ils dépoüillérent

generalement tous ceux qu'ils trouvérent sur le champ de bataille. Les Espagnols vainqueurs & vaincus, se trouvant en general affoiblis par ce combat couroient risque d'être facilement défaits, si les Indiens avoient eu le courage de les attaquer comme ils l'avoient résolu; Cette bataille fut donnée le vingt-sixiéme jour d'Avril de l'an mil cinq cens trente-huit.

CHAPITRE XII.

Ce qui se passa aprés la bataille des Salines. Fernand Pizarre va en Espagne.

APrés cette victoire Fernand Pizarre fit tout ce qu'il pût pour gagner les bonnes graces des Capitaines de Dom Diegue, qui s'étoient sauvez du combat, & les attirer à son parti : n'en pouvant venir à bout, il en chassa plusieurs hors de Cusco. Puis voyant qu'il ne lui étoit pas possible de contenter tous ceux qui l'avoient servi; parce que chacun faisoit si fort valoir ses services, qu'à peine le Gouvernement leur eût paru une récompense suffisante. Cela lui fit prendre la résolution de séparer l'armée, & d'envoyer les troupes de divers côtez,

pour faire de nouvelles découvertes dans des lieux dont on avoit déja quelque connoiſſance. Il faiſoit par ce moyen deux choſes qui lui étoient avantageuſes, l'une qu'il récompenſoit ſes amis, l'autre qu'il éloignoit ſes ennemis. Ainſi il envoya le Capitaine Pierre de Candie avec trois cent hommes, tant des ſiens que de ceux de Dom Diegue, à la conquête d'un pays où le bruit commun étoit qu'il y avoit de fort grandes richeſſes. Pierre de Candie n'ayant pû entrer dans ce pays par le côté qu'il avoit pris, à cauſe de la difficulté des chemins, il retourna vers le Collao avec toutes ſes troupes preſque mutinées : parce qu'un nommé Meſa qui avoit été Commiſſaire de l'Artillerie du Marquis, avoit dit qu'il paſſeroit par le Collao, quelque chagrin que cela pût faire à Fernand Pizarre. Il l'entreprit donc en effet ſur la confiance de la faveur que lui portoient les gens de Dom Diegue qui étoient de cette expedition, & dont les chagrins n'étoient point encore entierement diſſippez, ni l'union telle qu'on l'auroit dû ſouhaiter entr'eux, & ceux qui avoient été du parti oppoſé. Là-deſſus Pierre de Candie fit arrêter priſonnier ce Meſa, & l'envoya avec les

informations, & les preuves qui étoient contre lui, à Fernand Pizarre. Cela joint à quelques autres conſpirations qui ſe firent en divers lieux à deſſein de tirer Dom Diegue hors de priſon, & le rendre maître de la Ville de Cuſco, fit juger à Pizarre que le pays ne ſeroit jamais bien en repos, tandis qu'Almagre ſeroit vivant. Il crut donc qu'il étoit abſolument neceſſaire de le faire mourir, & qu'on pourroit aiſément faire connoître à tout le monde la juſtice de ſa mort, en faiſant voir qu'il étoit coupable de tous les deſordres paſſez : puiſqu'il en avoit été la premiere & la principale cauſe, ayant le premier commencé la guerre, fait pluſieurs actes d'hoſtilité, occupé de ſon autorité privée la Ville de Cuſco, fait mourir pluſieurs perſonnes de ceux qui s'étoient oppoſez à ſes injuſtes entrepriſes, & enfin marché avec ſon armée, enſeignes déployées, dans la Province de Cincha qui étoit ſans conteſtation du Gouvernement du Marquis : pour toutes ces raiſons il le condamna donc à la mort. Dom Diegue entendant prononcer ſa ſentence, il dit, & fit tout ce qu'il pût pour émouvoir la compaſſion de Fernand Pizarre, afin » qu'on lui ſauvât la vie : » Il lui repre-

» ſentoit que lui & ſon frere lui étoient
» en quelque ſorte redevables de toute
» la grandeur, & de l'élevation dans
» laquelle ils ſe trouvoient alors : puiſ-
» qu'il étoit celui qui avoit le plus fourni
» à la dépenſe neceſſaire pour la décou-
» verte du Perou dont ils étoient main-
» tenant les maîtres : il le faiſoient ſou-
» venir auſſi que lorſqu'il étoit lui-même
» ſon priſonnier il l'avoit remis gratuite-
» ment en liberté, ſans vouloir ſuivre le
» conſeil, & les ſollicitations de ſes Ca-
» pitaines qui lui conſeilloient de le faire
» mourir. Il ajoûtoit que ſi Pizarre avoit
» reçû quelques mauvais traitemens
» dans la priſon, ce n'avoit été ni par ſon
» ordre, ni de ſa connoiſſance : qu'enfin
» il conſiderât ſon âge fort avancé qui
» bien-tôt le conduiroit au tombeau,
» ſans qu'on abrégât ſes jours par une
» mort flétriſſante en le condamnant au
» ſupplice. Fernand Pizarre lui répondit,
» que ce n'étoient pas là des diſcours, &
» des ſentimens de ſon grand cœur :
» qu'il devoit revenir à lui-même, &
» faire paroître plus de fermeté, & que
» puiſque ſa mort étoit arrêtée, & qu'il
» ne la pouvoit éviter, il faloit qu'il ſe
» ſoumît humblement à la volonté de
» Dieu, & qu'il mourût avec conſtance

» comme doit faire un bon Chrétien,
» & un Gentilhomme de cœur & d'hon-
» neur. Dom Diegue lui repliqua, qu'il
» ne devoit pas être ſurpris de le voir
» craindre la mort étant homme & pe-
» cheur ; puiſque Jeſus-Chriſt lui-même
» l'avoit craint. Enfin Fernand Pizarre en execution de ſa ſentence lui fit couper la tête. Auſſi-tôt aprés il partit pour ſe rendre au Collao ; il fit punir Meſa qui avoit été auteur des mouvemens ſéditieux dont on a parlé : puis il envoya le Capitaine Pedro Angurez avec les trois cent hommes pour paſſer au pays où il avoit voulu les envoyer d'abord avec le Capitaine Candie ; ils prirent un chemin où ils penſérent tous mourir de faim, dans les boues, & les endroits difficiles & marécageux où il leur faloit paſſer. Cependant lui-même demeura dans le Collao pour y faire des conquêtes : c'eſt un pays plain & uni, & où il y a pluſieurs mines d'or : mais comme il y fait froid on n'y recueille point de Maïz. Les Indiens qui y habitent mangent des racines qu'ils nomment Papas, qui ſont à peu prés de la forme & du goût des truffes. Il y a en ce pay-là une tres-grande quantité de ces brebis dont nous avons parlé & fait la deſcription.

Puis sur la nouvelle que Fernand Pizarre eut que le Marquis son frere étoit venu à Cusco, il y retourna pour le voir, laissant en sa place pour continuer ses conquêtes, Gonzale Pizarre. Celui-cy s'avança jusqu'à la Province des Charcas où il fut attaqué par plusieurs Indiens armez, qui l'enfermérent de toutes parts, & le mirent en grand peril : son frere Fernand Pizarre fut obligé de partir de Cusco, avec plusieurs Cavaliers pour l'aller secourir ; & afin que ce secours fît une plus grande diligence, & marchât sans aucun retardement, le Marquis feignit de vouloir y aller en personne, & s'avança effectivement jusqu'à deux ou trois journées de la Ville. Fernand Pizarre étant arrivé au lieu où étoit Gonzale, il trouva qu'il s'étoit déja tiré d'affaire par lui-même, & qu'il avoit défait & chassé ses ennemis. Ils continuérent ensemble leurs conquêtes en ce pays-là où ils eurent plusieurs rencontres avec les Indiens, jusqu'à ce qu'enfin ils prirent leur chef nommé Tizo : aprés quoi ils retournérent à Cusco où ils furent fort bien reçûs par le Marquis qui donna dequoi subsister, & vivre à leur aise dans le pays, à tous ceux qu'il pût : il en envoya quelques autres pour faire

faire des conquêtes avec les Capitaines Vergara & Porcel, & il envoya auſſi d'un autre côté les Capitaines Alfonſe Mercadilio, & Jean Perez de Guevara. Enfin, il envoya le Meſtre de Camp Pedro de Valdivia au pays de Chili où Dom Diegue d'Almagre avoit déja été auparavant. Aprés que tout cela fut fait, & qu'on eut rétabli le repos & la tranquilité dans le pays, & diſperſé les Eſpagnols en divers endroits, Fernand Pizarre partit pour l'Eſpagne; afin d'aller rendre compte à Sa Majeſté de tout ce qui s'étoit paſſé. Il y avoit pluſieurs perſonnes qui ne lui conſeilloient pas d'y aller : parce qu'il ne ſçavoit point comment on y auroit pris la mort de Dom Diegue. Avant ſon départ il conſeilla au Marquis, ſon frere, de ne ſe point fier à aucun de ceux qui avoient été au ſervice d'Almagre qu'on appelloit ordinairement ceux du Chili, & de ne permettre point qu'ils ſe joigniſſent pluſieurs enſemble, ſe pouvant aſſurer qu'à peine ſeroient-ils ſept ou huit qu'ils ne fiſſent quelque complot contre ſa vie.

CHAPITRE XIII.

Le Capitaine Valdivia va au Chili. Ce qui lui arrive dans ce voyage. Son retour.

PEdro de Valdivia étant arrivé au Chili avec ſes gens, les Indiens le reçûrent fort paiſiblement : mais c'étoit par artifice & par ruſe, afin de pouvoir commodément recueillir leurs blez & leurs ſemences : car ç'en étoit le tems. En effet, ils n'eurent pas plûtôt achevé leur recolte que tout le pays ſe ſouleva : ils attaquérent des Eſpagnols qui s'étoient éloignez du lieu de leur habitation & en tuérent quatorze. Valdivia partit pour aller au ſecours de ſes gens : mais comme il étoit en marche, il y en eut à qui cette expedition ne plaiſoit pas, qui voulurent ſe ſoulever contre lui : ce qui étant venu à ſa connoiſſance, il en fit pendre quelques-uns, & en particulier le Capitaine Pedro Sancho de Hoſz qui l'avoit accompagné dans ce voyage preſque comme ſon égal. Pendant qu'il étoit en Campagne plus de ſept mille Indiens vinrent d'un autre côté attaquer la Ville. Les Eſpagnols

qui étoient demeurez dedans en petit nombre, se trouvérent fort embarassez aussi-bien les Capitaines François de Villagran, & Alfonse de Monry que les Soldats : ils n'avoient que trente Cavaliers qui sortirent, & combattirent vigoureusement contre les Archers Indiens depuis le matin jusques à la nuit qui fit cesser le combat, tous étant fort fatiguez & plusieurs blessez. Les Indiens se retirérent : parce qu'ils avoient ce jour-là fait une perte fort considerable, ayant eu un grand nombre de leurs gens tuez & blessez. Depuis, la guerre continua plus de huit années consécutives, & sans aucun relâche : neanmoins Valdivia & ses gens résistérent vigoureusement pendant tout ce tems-là sans vouloir abandonner le pays. Il obligeoit ses Soldats à cultiver & ensemencer la terre, afin d'avoir dequoi se nourrir : car il ne pouvoit se servir des Indiens pour cela. Il se soûtint de cette maniere jusques à ce qu'il retourna au Perou dans le tems que le Licentié de la Gasca levoit des troupes contre Gonzale Pizarre, en quoi il l'aida, & lui rendit service, comme on le dira dans la suite.





LIVRE QUATRIE'ME.

Où il eſt parlé du voyage que Gonzale Pizarre fit pour la découverte de la Province de la Canela, & de la mort du Marquis.

CHAPITRE PREMIER.

Gonzale Pizarre fait ſes préparatifs pour le voyage de la Canela.

APrés ce qu'on vient de réciter dans le Livre précedent, on apprit au Pérou que du côté de Quito tirant vers l'Orient, on avoit découvert un nouveau pays fort riche, & où il croiſſoit une grande quantité de Canelle : c'eſt pourquoi on le nomme ordinairement la Canela ou le pays de la Canelle. Le Marquis réſolut d'y envoyer Gonzale Pizarre ſon frere pour y faire des conquêtes & des établiſſemens : & comme il faloit y aller par la Province de

Quito où il devoit se pourvoir de toutes les choses necessaires pour bien réussir dans son entreprise, le Marquis renonça en sa faveur au Gouvernement de cette Province sous le bon plaisir de Sa Majesté qu'il esperoit qui voudroit bien approuver sa démission en faveur de son frere. Gonzale Pizarre partit donc avec un assez bon nombre de gens qu'il avoit levé pour cette expedition. En chemin il lui falut combattre contre les Indiens de la Province de Guanuco, qui l'attaquérent, & le pressérent si fort, que le Marquis fut obligé d'envoyer à son secours François de Chaves. Aprés cela Gonzale Pizarre se rendit heureusement à Quito. Alors le Marquis envoya Gomez d'Alvarado pour conquerir la Province de Guanuco & y faire quelque établissement: parce que quelques Caciques nommez les Conchucos étoient sortis de cette Province avec plusieurs gens de guerre, & étoient allez attaquer la Ville de Truxillo, tuant tous les Espagnols qu'ils rencontroient, pillant & saccageant par tout où ils passoient, sans épargner les Indiens leurs voisins non plus que les autres: puis ils faisoient des offrandes à un Idole qu'ils portoient avec eux, &

qu'ils nommoient la Cataquilla, tant de ceux qu'ils avoient maſſacrez, que de tout ce qu'ils avoient pillé. Ils continuérent toûjours ces barbares hoſtilitez juſques à ce que Michel de la Cerna habitant à Truxillo en ſortit avec tout ce qu'il pût ramaſſer de gens, & que s'étant joint avec François de Chaves, ils combattirent enſemble les Indiens, & enfin les vainquirent & les défirent entierement.

CHAPITRE II.

Gonzale Pizarre part de Quito, il ſe rend à la Canela. Ce qui lui arrive en chemin.

GOnzale Pizarre ayant fait tous les préparatifs neceſſaires pour ſon voyage, partit de Quito ſuivi de deux cent Eſpagnols bien équippez dont la moitié étoit de Cavalerie : & outre cela de plus de quatre mille Indiens amis. Il menoit auſſi pour proviſion trois mille pieces de betail, brebis & pourceaux. Aprés avoir paſſé un lieu qu'on appelle Ynga, il arriva au pays des Quixos qui étoit la borne des conquêtes qu'avoit

fait Guaynacava du côté du Septentrion. Les Indiens de ce pays firent la guerre à Gonzale Pizarre : mais une nuit ils disparurent tous sans qu'on en pût prendre aucun. Aprés que nos gens se furent reposez quelques jours dans les habitations des Indiens, il survint un grand tremblement de terre, & une furieuse tempête de pluye accompagnée d'éclairs, & de grands tonnerres : la terre s'ouvrit en plusieurs endroits, & engloutit plus de cinq cens maisons : une riviere qui étoit auprés s'enfla aussi de telle maniere qu'on ne la pouvoit plus passer, ce qui fit que nos gens souffrirent par la faim : parce qu'ils ne pouvoient plus aller chercher des vivres au-delà de la riviere où on en pouvoit trouver. Aprés qu'ils furent partis de là, ils passérent des montagnes fort hautes, & où il faisoit extrêmement froid ; si bien que plusieurs des Indiens qui les accompagnoient y gelérent. Comme ce pays manquoit de vivres, on ne s'arrêta point jusqu'à ce qu'on fût arrivé dans une Province nommée Zumaco qui est dans le voisinage, & sur la pente d'un Volcan. Comme ils trouvérent en ce lieu des vivres en abondance, les troupes s'y reposérent, & cependant Gonzale Pizarre accompagné de

quelques-uns de ſes gens entra dans les bois épais qu'il y avoit là pour y chercher quelque route. Comme il n'en trouva point, il s'en alla à un lieu qu'ils nommérent de la Coca, & de là il envoya pour faire venir quelques-uns de ſes gens qui étoient demeurez à Zumaco. Pendant deux mois qu'ils furent en ce pays, il plut inceſſamment jour & nuit, ſans qu'ils puſſent ſeulement avoir le tems de faire ſécher les habits qu'ils portoient ſur eux. Dans cette Province de Zumaco, & à cinquante lieuës aux environs on trouve les arbres qui portent la Canelle qui ſont grands, & ont la feuille faite comme celle du Laurier: leur fruit vient par grapes dont les grains ſont fort menus, & toute la grape eſt enfermée dans une coque à peu prés faite comme celle du gland de Liége ; mais plus grande. Le fruit, les feuilles, l'écorce, & les racines de cet arbre ont l'odeur, & le goût de Canelle, & en ſont en effet ; mais la meilleure & la plus parfaite eſt cette écorce ou coque dans laquelle le fruit eſt enfermé. On trouve par tout en ce pays-là beaucoup de ces arbres dans la campagne, qui y viennent, & y portent du fruit ſans aucun ſoin & ſans aucune culture des hommes : mais

les Indiens en ont aussi plusieurs dans leurs heritages qu'ils soignent & cultivent, & ceux-cy portent de la Canelle plus fine que celle des autres : elle est fort estimée par les naturels du pays, qui l'échangent avec les peuples voisins pour des vivres, des étoffes, & toutes les autres choses dont ils ont besoin pour leur subsistance.

CHAPITRE III.

Des peuples & pays par où passa Gonzale Pizarre, jusques à ce qu'il arriva dans un lieu où il fit bâtir un Brigantin.

GOnzale Pizarre laissant au pays de Zumaco la plus grande partie de ses gens, s'avança avec ceux qui étoient les plus sains, & les plus vigoureux, suivant le chemin que les Indiens, qu'il prenoit pour guide, lui marquoient. Il lui arriva plus d'une fois que ces peuples pour l'éloigner de leur pays lui disoient des choses fausses des lieux qui étoient par de-là : c'est ainsi qu'en userent ceux de Zumaco, qui lui dirent, que plus avant il y avoit un pays fort peuplé, & fort abondant en vivres. Il trouva

par experience que cela étoit abſolument faux, & que le pays étoit fort peu habité, & fort ſterile, n'y ayant preſque aucun endroit où on pût trouver dequoi ſubſiſter. De-là il arriva à ce pays de la Coca qui étoit voiſin d'une grande riviere : il y demeura un mois & demi, attendant ceux de ſes gens qu'il avoit laiſſez à Zumaco, & il y demeura fort paiſiblement, parce que le Seigneur du pays rechercha, & entretint fort bien la paix avec lui. De-là après s'être rejoints tous enſemble, ils marchérent en ſuivant le cours de la riviere juſques à ce qu'ils arrivérent dans un endroit où elle fait une caſcade de plus de deux cens toiſes, ſes eaux tombant avec un ſi grand bruit qu'on l'entend de plus de ſix lieuës. Puis à quelques journées de-là ils trouvérent que l'eau de cette riviere ſe raſſembloit dans un canal ſi étroit qu'il n'avoit pas d'un bord à l'autre plus de vingt piez : & de deſſus les Rochers qui faiſoient les bords de la riviere juſques à l'eau, la hauteur n'étoit pas moindre que celle de la caſcade, y ayant de côté & d'autre des Rochers eſcarpez. Nos gens firent cinquante lieuës de chemin le long de cette riviere, ſans trouver aucun endroit où ils la puſſent paſſer,

ſinon en ce lieu-là où les Indiens s'op-
poſoient à leur paſſage ; jusqu'à ce qu'en-
fin les Arquebuſiers les ayant chaſſez,
on fit un pont de bois ſur lequel tous
paſſérent ſurement. Après être paſſez ils
marchérent à travers les bois jusqu'au
pays qu'ils nommérent de Guema, qui
étoit fort plat & plein de marais bour-
beux, avec quelques rivieres : mais où
ils ne trouvoient d'autres vivres que
quelques fruits ſauvages qu'ils étoient
obligez de manger faute d'autre nour-
riture : jusqu'à ce qu'ils arrivérent dans
un autre pays médiocrement peuplé, où
ils trouvérent quelques vivres. Les In-
diens de ce dernier lieu étoient vêtus de
coton : mais ceux des autres endroits où
ils avoient paſſé, alloient nuds, ſoit à
cauſe de l'extrême & continuelle cha-
leur du pays, ſoit pour n'avoir pas d'é-
toffes pour ſe vêtir. Les hommes avoient
ſeulement quelques cordes de coton
liées au prépuce, qui leur paſſant entre
les jambes alloient s'attacher à des cein-
tures qu'ils portoient autour des reins,
où les femmes portoient auſſi quelques
haillons ſans aucun autre vêtement.
Gonzale Pizarre fit bâtir là un Brigantin,
tant afin de pouvoir paſſer commodé-
ment la riviere pour chercher des vivres,

que pour faire porter par eau les hardes & le bagage, aussi-bien que les malades : De plus, le pays est si couvert de bois, & si inondé qu'ils ne pouvoient souvent s'y ouvrir le chemin, ni avec leurs coutelas, ni avec leurs haches, & qu'ils étoient obligez de se mettre tous sur l'eau. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'ils achevérent ce Brigantin ; parce qu'il leur falut bâtir des fournaises pour y faire chauffer le fer dont ils avoient besoin, afin de le mettre en œuvre. Ils se servirent des fers des chevaux morts ; parce qu'ils n'en avoient point d'autre, & ils furent aussi obligez d'accommoder des fourneaux pour y faire du charbon. Gonzale Pizarre obligeoit tout son monde sans aucune distinction à travailler, & pour donner exemple & courage aux autres il travailloit aussi lui-même, & de la hache & du marteau. Au lieu de poix, & de goudron ils se servirent d'une gomme qui distiloit de quelques arbres, & au lieu d'étoupes & de filasse ils employérent les vieilles mantes des Indiens, & les chemises usées & pourries des Espagnols, chacun contribuant de tout son pouvoir à avancer l'ouvrage : si bien qu'enfin ils en vinrent à bout, & mirent leur Brigantin en

état de voguer, & de pouvoir commodément porter tout leur bagage : ils firent de plus quelques Canots, qui suivoient le Brigantin.

CHAPITRE IV.

François d'Orellana s'en va avec le Brigantin. Cela cause de grandes peines à Gonzale Pizarre.

QUand Gonzale Pizarre vit son Brigantin achevé, & en état de voguer, il se crut à peu près hors d'embarras, & en état de faire toutes les découvertes qu'il souhaitoit. Il continua donc son chemin, faisant marcher ses troupes par terre à travers les lieux marécageux, & les bouës qui étoient sur les bords de la riviere. Ils trouvoient aussi sur leur route des bois, ou des brossailles fort épaisses, & des lieux pleins de canes ou de roseaux, qui leur donnoient beaucoup de peine à couper avec leurs coutelats, leurs sabres & leurs haches, ce qu'il falloit pourtant necessairement faire, pour s'ouvrir le chemin, & se faire passage. Quand il leur étoit trop difficile de suivre leur route du côté de

la riviere où ils ſe trouvoient, ils paſſoient de l'autre côté par le moyen de leur Brigantin : ils regloient leur marche de maniere que ceux qui étoient ſur la riviere & ceux qui alloient par terre s'arrêtoient toûjours dans les mêmes lieux, pour y prendre quelque repos par le ſommeil, & ainſi demeurer toûjours joints & unis pour être en état de ſe ſecourir mutuellement. Quand Gonzale Pizarre vit qu'ils avoient déja fait plus de deux cens lieuës, ſuivant le cours de la riviere en deſcendant, & qu'ils ne trouvoient rien à manger que quelques fruits ſauvages, & quelques racines, il donna ordre à un de ſes Capitaines nommé François d'Orellana, avec cinquante hommes de prendre les devans ſur la riviere pour leur chercher des vivres, avec ordre que s'il en trouvoit, il en chargeât le Brigantin, laiſſant le bagage qui y étoit, dans un endroit où ils avoient appris que ſe joignoient deux grandes rivieres à quatre-vingt lieuës de là, & de lui laiſſer auſſi deux canots dans une riviere traverſante qu'il leur faudroit paſſer, afin qu'ils le puſſent faire. Orellano étant parti, le courant l'entraîna en peu de temps juſques au lieu marqué où les deux rivieres ſe joi-

gnoient : mais il n'y trouva point de vivres, & considerant la peine qu'il auroit à remonter à cause de la rapidité de l'eau, & qu'il ne feroit peut-être pas en un an ce qu'il avoit fait en trois jours en descendant, il prit la résolution de s'abandonner au cours de la riviere pour aller où sa bonne fortune le conduiroit. Il auroit sans doute mieux fait, ne pouvant entierement suivre ses ordres pour remonter, de prendre un parti moyen, qui auroit été d'attendre en ce lieu-là. Il ne le voulut pas faire : mais il passa outre, sans même laisser les canots par un emportement séditieux, & une rebellion presque ouverte, & declarée : irrité particulierement de ce que plusieurs de ceux qui l'accompagnoient, lui demandoient avec instance de n'outrepasser point les ordres de son General : sur tout Frere Gaspar de Carvajal de l'Ordre des Prédicateurs insistoit là-dessus plus qu'aucun autre, ce qui fit qu'Orellana le maltraitta fort, & de parole & de fait. Il continua donc sa route, mettant quelquefois pied à terre, & combattant contre les Indiens qui s'y opposoient : parce que souvent eux-mêmes l'alloient attaquer sur la riviere avec leurs canots, & qu'il n'étoit pas facile

aux Eſpagnols de ſe bien défendre dans leur Brigantin, à cauſe qu'ils y étoient trop preſſez. Après cela il fit bâtir une autre Barque dans un lieu où il trouva toutes les commoditez neceſſaires pour cela : parce que les Indiens recherchérent la paix, & lui fournirent des proviſions, & les autres choſes dont il avoit beſoin. Dans une Province plus avancée il combattit contre les Indiens, & les vainquit. Puis il apprit d'eux qu'à quelques journées plus avant il y avoit un pays qui n'étoit habité que par des femmes qui ſçavoient combattre, & faire la guerre, & ſe défendoient fort bien contre leurs voiſins. Avec ces connoiſſances, ſans trouver dans tout le pays, ni or, ni argent, ni aucune marque qu'il y en eût, il ſuivit toûjours le cours de la riviere juſqu'à ce qu'il arrivât à ſon embouchure dans la mer du Nord, à à trois cens vingt-cinq lieuës de l'Iſle de Cubagua. Cette riviere s'appelle Marangnon ou Marannon : parce que le premier qui la découvrit par mer fut un Capitaine qui portoit ce nom : elle prend ſa ſource au Perou dans les pantes des montagnes de Quito. Son cours à le meſurer en droite ligne, eſt de ſept cens lieuës : mais à en ſuivre tous les détours

depuis ſa ſource juſqu'à la mer, il y a plus de dix-huit cens lieuës: elle en a quinze de largeur à ſon embouchure, & en pluſieurs endroits de ſon cours elle en a juſques à trois ou quatre. Après cela Orellana s'en alla en Eſpagne, où il donna connoiſſance à Sa Majeſté de cette découverte, publiant qu'elle avoit été faite à ſes frais, & par ſes ſoins: il diſoit encore qu'il y avoit de ce côté-là un pays fort riche où habitoient des femmes, ce qui fait qu'on l'appelle communément le pays des Amazones. Il ſupplia donc Sa Majeſté de lui accorder le Gouvernement de ce pays, & le pouvoir d'en faire la conquête: ce qui lui étant accordé, il aſſembla plus de cinq cens hommes preſque tous nobles, gens choiſis, & bien faits: il s'embarqua avec eux à Seville: mais leur navigation n'ayant pas été heureuſe, & ayant beaucoup ſouffert par la diſette des vivres, la pluſpart de ſes gens ſe débandérent dès les Canaries, & peu après il ſe trouva preſque abandonné de tout ſon monde. Il mourut dans ce voyage, & tous ſes gens ſe diſperſérent dans les Iſles, allant les uns d'un côté, les autres d'un autre ſans qu'aucun ſuivit leur premier deſſein. Cependant Gonzale Pizarre ſe plaignoit

fort d'Orellana, tant de ce qu'il l'avoit mis dans un grand embarras, & dans un grand péril par la disette des vivres, & la difficulté de passer les rivieres, que parce qu'il lui avoit emmené son Brigantin, où il y avoit beaucoup d'or & d'argent, & des émeraudes, dont il s'étoit servi, tant pour aller faire sa demande que pour faire ensuite ses préparatifs.

CHAPITRE V.

Gonzale Pizarre retourne à Quito avec beaucoup de peine.

GOnzale Pizarre étant arrivé avec ses gens au lieu où il avoit donné ordre à Orellana de lui laisser les canots pour passer quelques rivieres qui se jettoient dans la grande, & ne les trouvant point, il fut fort embarrassé, & contraint de faire avec beaucoup de peine d'autres canots, afin de passer son monde. Après cela, quand ils furent arrivez au lieu où se joignoient les deux grandes rivieres, & où Orellana le devoit attendre, il ne l'y trouva point non plus : mais voicy ce qu'il apprit par un Espagnol qu'Orellana avoit laissé là,

parce que cet homme s'oppoſoit à la continuation du voyage, & qu'il vouloit que ſuivant les ordres on attendit en ce lieu leur General. C'eſt qu'Orellana vouloit faire des découvertes en ſon propre nom, & de ſa propre autorité, non plus comme Lieutenant de Gonzale Pizarre, & pour cela il avoit renoncé à ſa Charge, & s'en étoit démis : puis il s'étoit tout de nouveau fait élire pour Capitaine par ceux qui l'accompagnoient. Gonzale Pizarre & ſes gens ſe voyant donc privez de leur Brigantin, & par là de toute commodité & de tout moyen de ſe pourvoir de vivres, ſur tout n'ayant preſque plus, ni miroirs, ni ſonnettes, ni autres ſemblables bagatelles pour en recouvrer des Indiens par échange : ils furent ſi accablez de triſteſſe, & ſi découragez, qu'ils prirent la réſolution de retourner à Quito dont ils étoient éloignez de plus de quatre cens lieuës. Le chemin étoit ſi difficile, ſi rempli de bois & de broſſailles, & ſi deſert en pluſieurs endroits, qu'ils n'avoient que tres-peu d'eſperance de s'y pouvoir jamais rendre, & ne doutoient preſque pas qu'il ne leur fallût mourir de faim dans les montagnes qu'ils avoient à paſſer. Il y en eut auſſi plus de qua-

rante qui y moururent en effet, ſans qu'on pût les ſecourir : en demandant à manger ils s'apuyoient contre quelque arbre, & y tomboient morts par une défaillance qui leur étoit cauſée par la faim, & le manquement de nourriture. Après donc s'être recommandez à la grace de Dieu, ils ſe mirent en chemin pour retourner, & parce que celui qu'ils avoient ſuivi en allant étoit plein de mauvais pas, & qu'on n'y trouvoit point de vivres, ils en prirent un autre au hazard, qui ſe trouva n'être pas meilleur que le premier. Ils furent donc obligez de tuer les chevaux qui leur reſtoient pour ſe nourrir de leur chair, ils mangérent auſſi quelques levriers, & autres ſortes de chiens qu'ils menoient avec eux : ils ſe ſervirent encore de certaines petites cordes ou filets à peu près ſemblables à ceux qui viennent aux branches de la vigne qui avoient le goût d'ail. Un chat ſauvage ſe vendoit juſqu'à vingt francs & plus, une poule de même, & un de ces Alcatratz ou groſſes poules de mer, dont nous avons parlé cy-devant, & dont la chair eſt ſi mauvaiſe & ſi malfaiſante, ſe vendoit un écu ou plus. Gonzale Pizarre continua donc ſon chemin pour ſe rendre à Quito, où quelque

temps avant qu'il arrivât on avoit eu nouvelle de ſon retour : ſi bien que les Habitans de Quito avoient fait aſſez bonne proviſion de pourceaux & de brebis pour aller au devant de lui, & fournir de la nourriture à lui & à ceux qui l'accompagnoient. Ils menoient auſſi avec eux quelques chevaux, & portoient quelques habits pour Gonzale Pizarre, & pour ſes Capitaines. Ce ſecours s'avança au devant d'eux plus de cinquante lieuës, & on peut aiſément juger avec combien de joye il fut reçû, particulierement les vivres. Ils étoient tous fort nuds, auſſi-bien le General & les Officiers que les moindres Soldats : parce que les pluyes continuelles qu'ils avoient ſouffert, & les autres difficultez de leur voyage, avoient entierement pourri, & déchiré tous leurs habits : ils n'avoient donc que quelques morceaux de peau de bêtes devant & derriere, quelques bas & quelques bonnets de même, & quelques vieux haude-de-chauſſes pourris. Leurs épées étoient ſans fourreaux, & toutes rongées par la roüille. Ils étoient tous à pied, pleins d'égratignures, & de déchirures au bras & aux jambes par les ronces, les épines, & les broſſailles qu'il leur avoit fallu traverſer ; enfin, ſi

changez, si pâles, & si défaits qu'à peine étoient-ils connoissables. Ils disoient, qu'une des choses dont ils avoient autant senti la disette étoit le sel, n'en ayant pû trouver le moins du monde pendant plus de deux cens lieuës de chemin. Quand ils se virent arrivez dans le pays de Quito, & qu'ils eurent reçû le secours, les vivres, & les rafraîchissemens qu'on leur apportoit, ils baisérent la terre en signe de reconnoissance, rendant graces à Dieu de les avoir tirez de tant de dangers, & mis en état de trouver quelque soulagement à tant de peines, & de fatigues qu'ils avoient enduré. Ils se jettoient sur les vivres avec tant d'empressement, & mangeoient avec une si grande avidité, qu'il fut absolument necessaire de les regler & ne leur donner à manger que peu à peu jusques à ce que leur estomac fût par là racoûtumé à la digestion des viandes. Gonzale Pizarre & ses Capitaines voyant qu'il n'y avoit d'habits, & de chevaux que pour eux seuls, ne voulurent se servir ni des uns ni des autres, pour garder une parfaite égalité, & supporter la fatigue entiere, & jusqu'au bout comme les moindres Soldats : afin de les consoler un peu, & gagner leur affection par là. Ils

entrérent dans la Ville de Quito le matin, & d'abord ils allérent droit à l'Eglise pour ouïr la Messe, & rendre graces à Dieu de les avoir délivrez de tant de maux. Après cela chacun se remit, & s'accommoda de son mieux selon son pouvoir & ses commoditez. Ce pays où vient la Canelle est sous la Ligne Equinoxiale dans une situation, & à une hauteur pareille à celles des Isles Molucques, d'où on tire la Canelle dont on se sert ordinairement en Espagne, & dans les autres pays de l'Europe.

CHAPITRE VI.

Les amis & partisans de Dom Diegue d'Almagro qu'on appelloit ordinairement ceux du Chili complotent la mort du Marquis.

LOrsque Fernand Pizarre fit mourir à Cusco le Président Dom Diegue d'Almagro, on envoya à la Ville de Los Reyes un fils qu'il avoit eu d'une Indienne, & qu'on nommoit du même nom que lui Dom Diegue d'Almagro. Ce jeune homme étoit bien fait, adroit, & de beaucoup de cœur ; il avoit sur

tout une adreſſe particuliere à monter à cheval, & y faire pluſieurs tours avec beaucoup de grace, & de dexterité : il ſçavoit auſſi parfaitement bien lire, & écrire, ce qu'on peut dire qu'il faiſoit mieux que ſa profeſſion ne ſembloit le demander. Jean d'Herrada dont on a parlé cy-devant, avoit le ſoin & la charge de ce jeune homme en qualité de ſon Gouverneur à qui ſon Pere Dom Diegue l'avoit fort recommandé. Ils demeuroient donc dans la même maiſon à Los Reyes, & cette maiſon étoit le rendez-vous de quelques amis, & partiſans d'Almagro qui étoient errans & vagabonds dans le pays : parce que peu de gens les vouloient recevoir chez eux, ni avoir guere de commerce avec eux. Jean d'Herrada voyant que Fernand Pizarre étoit allé en Eſpagne, & Gonzale Pizarre à la découverte du pays de la Canelle, & que Dom Diegue d'Almagre & lui, qui juſques-là avoient été tenus comme priſonniers, venoient d'être mis en pleine liberté par le Marquis, il crut que le temps étoit propre pour travailler à l'execution d'un deſſein qu'ils avoient formé. Ils commencérent donc à faire proviſion d'armes, & à préparer tout ce qu'il leur paroiſſoit neceſſaire pour y

réüſſir,

réüssir, & vanger, comme ils l'avoient projetté, la mort d'Almagre Pere du jeune Dom Diegue. Ils étoient encore animez à la vangeance par la considera-tion de la mort de plusieurs de leurs amis & de leurs partisans, dont ils con-servoient cherement la memoire dans le cœur, avec une douleur accompagnée d'un grand ressentiment. Le Marquis avoit souvent fait son possible pour gagner leur amitié par la douceur, & les bons traitemens qu'il leur faisoit: mais il n'avoit jamais pû y réüssir d'une maniere dont il fût content. Cela l'o-bligea d'ôter au jeune Dom Diegue quel-ques Indiens qu'il avoit: afin que par ce moyen il ne fût pas en état d'entretenir les gens qui se voudroient joindre à lui. Toutes ces précautions furent inutiles: car les partisans d'Almagre étoient si bien unis entr'eux, que tous leurs biens étoient en quelque sorte communs, & qu'ils se secouroient tres-bien les uns les autres: de maniere que tout ce qu'ils pouvoient gagner, soit au jeu, soit par quelque autre moyen, ils le mettoient entre les mains de Jean d'Herrada pour fournir à leur dépense commune. Leur nombre grossissoit donc tous les jours, aussi-bien que leur amas d'armes, & de

tout ce qu'ils jugeoient necessaire pour l'execution de leur entreprise. Plusieurs personnes en avertirent le Marquis, mais il étoit là-dessus si peu défiant, & vivoit avec tant de securité, parce qu'étant plein d'honneur, de bonne foy & de conscience, il jugeoit des autres par lui-même, qu'il répondoit à tout cela, qu'il falloit laisser en repos ces pauvres malheureux qui étoient assez punis par la honte de leur défaite, par la haine publique, & par la misere qui les talonnoit. Dom Diegue & ses gens de plus en plus rassurez par cette indulgence, & cette patience du Marquis en devenoient tous les jours plus hardis, jusques-là que souvent les Principaux de ce parti passoient devant lui sans le salüer ni lui faire aucune honnêteté. Ils eurent même une nuit l'impudence d'attacher au gibet trois cordes, dont l'une alloit delà à la maison du Marquis, l'autre à celle de son Lieutenant, & la troisiéme à celle de son Secretaire. Le Marquis avoit encore assez de bonté pour excuser cela comme un effet de leur misere, & du chagrin qu'ils avoient de leur triste état. Eux de leur côté ne manquoient pas de profiter de sa bonté, & de son indulgence pour avancer leurs pernicieux des-

ſeins : ils s'aſſembloient preſque ouvertement, & quelques-uns de ce parti qui étoient errans & vagabonds dans le pays, venoient de deux cens lieuës pour cela. Ils arrêtérent donc de tuer le Marquis, & de ſe ſoulever pour ſe rendre maîtres du païs : mais ils vouloient avant de rien executer, attendre des nouvelles de ce qu'on jugeroit en Eſpagne contre Fernand Pizarre qui y étoit priſonnier, & pourſuivi en Juſtice pour la mort de Dom Diegue d'Almagro : car le Capitaine Diegue d'Alvarado y étoit allé exprès pour l'accuſer, & c'étoit à ſa requête & par ſes pourſuites qu'il avoit été mis en priſon. Quand après cela les Conjurez ſçûrent que Sa Majeſté avoit envoyé au Perou le Licentié Vaca de Caſtro pour s'informer exactement, & prendre connoiſſance de tous les mouvemens paſſez, ſans traiter le fait particulier de la mort d'Almagro avec toute la rigueur, & la ſeverité qu'ils auroient bien voulu, ils conclurent qu'il falloit executer ce qu'ils avoient entrepris. Ils auroient pourtant fort ſouhaité de ſçavoir plus particulierement les intentions de Vaca de Caſtro : parce que la réſolution d'aſſaſſiner le Marquis n'étoit pas du ſentiment univerſel de tous ceux du

parti : il y avoit plusieurs Gentilshommes, qui, bien qu'ils eussent été fort sensibles à la mort du Président Almagre ne se proposoient pourtant pas de la vanger que par des voyes juridiques, & d'une maniere conforme à la volonté & au service de Sa Majesté. Les Principaux s'assemblérent donc dans la Ville de Los Reyes, qui furent, Jean de Sayavedra, Dom Alfonse de Montemayor, le Maître des Comptes Jean de Gusman, le Tresorier Manuel d'Espinar, l'Agent Diegue Nugnez de Mercado, Dom Christoval Ponce de Leon, Jean d'Herrada, Pero Lopez d'Ayala, & quelques autres. Dans cette Assemblée ils élurent Dom Alfonse de Montemayor pour aller de la part de tous salüer Vaca de Castro, & ils firent ce choix à cause du rang, du mérite, & de la capacité de ce Gentilhomme. Aussi-tôt qu'il eut reçû ses Lettres de créance & ses dépêches, il partit pour aller chercher Vaca de Castro, ce fut au commencement du mois d'Avril de l'an mil cinq cens quarante & un. Après qu'il l'eut trouvé, & lui eut fait son Ambassade, & avant qu'il fût de retour vers ceux qui l'avoient envoyé, arriva la mort du Marquis : ce qui fit que Dom Alfonse & quelques autres qui ne

s'étoient point trouvez à cette mort, demeurérent auprès de Vaca de Castro, le suivirent & l'accompagnérent toûjours jusques à ce qu'il vainquit Dom Diegue d'Almagro le jeune dans la bataille qui se donna en la Vallée de Chupas. Dom Alfonse & quelques autres, bien qu'ils eussent été fort attachez au parti du Président, & fort affectionnez à sa personne, & le fussent encore à sa memoire; neanmoins ils suivirent dans cette bataille l'Etendart Royal, & préférérent le service, & les interêts de Sa Majesté, au nom de qui Vaca de Castro agissoit, à tous leurs ressentimens particuliers.

CHAPITRE VII.

Le Marquis est averti de la Conspiration formée contre sa vie.

LE bruit étoit si public dans la Ville de Los Reyes de la Conspiration faite pour assassiner le Marquis, que plusieurs personnes l'en avertirent. Il répondoit, que les têtes des autres garderoient la sienne, & disoit à ceux qui lui conseilloient de se faire accompagner

par des Gardes, qu'il ne vouloit pas qu'on eût quelque prétexte de le ſoupçonner, ou de l'accuſer qu'il prenoit des précautions contre le Juge que Sa Majeſté envoyoit au Perou. Un jour Jean d'Herrada ſe plaignit au Marquis, que le bruit couroit qu'il les vouloit tous faire périr : le Marquis lui proteſta qu'il n'avoit jamais eu cette intention ; & comme l'autre inſiſtoit, lui diſant, que ce qui ſembloit leur devoir donner de grands ſoupçons, & les confirmer dans la penſée, qu'il avoit formé le deſſein de les perdre, étoit de lui voir faire, comme il faiſoit, un grand amas de lances & d'autres armes : le Marquis tâcha de le raſſurer avec des termes pleins de douceur & d'honnêteté, en lui proteſtant, qu'il n'avoit nullement acheté ces armes pour les employer contre eux. Il accompagna ces aſſurances d'un préſent : car il cueillit lui-même quelques Oranges qu'il donna à Jean d'Herrada, & qui pour être des premieres étoient fort eſtimées : puis il lui dit à l'oreille, que s'il avoit beſoin de quelques choſe, il pouvoit librement lui découvrir ſes neceſſitez, & qu'il y pourvoiroit. Jean d'Herrada lui baiſa humblement les mains, & le remercia : puis il prit congé

de lui, ravi de le voir ſi plein de confiance, & ſans qu'il parût avoir le moindre ſoupçon de leur complot. Après cela il ſe retira chez lui, où les principaux conjurez ſe trouvérent, & ils concertérent enſemble de tuer le Marquis le Dimanche ſuivant, puiſqu'ils ne l'avoient pû faire le jour de la Saint Jean, ainſi qu'ils l'avoient auparavant réſolu. Le Samedy immédiatement précedent un des Conſpirateurs découvrit la choſe en confeſſion au Curé de la grande Egliſe; ce Curé alla le ſoir même le dire à Antoine Picado Secretaire du Marquis, le priant de le faire parler à lui. Ce Secretaire mena le Curé en la maiſon de François Martin, frere du Marquis, qui y ſoupoit ce ſoir-là avec ſes enfans. Quand on lui dit de quoy il s'agiſſoit, il ſe leva de table, & le Curé lui conta tout ce qu'il avoit appris de la Conſpiration: le Marquis en fut un peu troublé d'abord; mais un moment après il ſe remit, & dit à ſon Secretaire, qu'il ne pouvoit croire la choſe, parce qu'il n'y avoit que fort peu de jours que Jean d'Herrada étoit venu le trouver, & lui avoit parlé avec beaucoup d'humilité, & qu'ainſi il falloit apparemment que l'homme qui avoit donné cet avis, eût

quelque chose à lui demander, & qu'il eût inventé cela pour s'en faire un mérite auprès de lui. Neanmoins il envoya appeller le Docteur Jean Velasquez son Lieutenant, qui ne put venir, parce qu'il étoit indisposé, ce qui obligea le Marquis à l'aller trouver chez lui dès le même soir, accompagné seulement de son Secretaire, & de deux ou trois autres personnes avec un flambeau qu'on portoit devant eux. Il trouva son Lieutenant au lit, à qui il conta ce qui se passoit : celui-cy ne pouvant croire la chose, rassura de plus en plus le Marquis, en lui disant, qu'il ne devoit rien craindre, & que tandis que lui qui parloit tiendroit entre les mains ce Bâton, en montrant son Bâton de commandement, personne n'oseroit branler ni se révolter dans le pays. On peut dire qu'il tint en quelque sorte sa parole: parce que depuis, quand on vint pour tuer le Marquis, ce Lieutenant s'enfuyant, & se jettant par une fenêtre pour se sauver, prit son Bâton de commandement dans sa bouche pour se servir plus commodément de ses mains.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

La mort du Marquis Dom François Pizarre.

NOnobstant toutes ces assurances, le Marquis ne pouvoit s'empêcher d'être fort inquiet, si bien que le lendemain Dimanche il ne voulut pas sortir pour aller ouïr la Messe à l'Eglise : mais afin d'être plus en seureté, il la fit dire dans sa maison. Le Docteur Jean Velasquez, & le Capitaine François de Chaves, qui étoient alors les principaux du pays après le Marquis, l'allérent voir avec plusieurs autres en sortant de l'Eglise. Après leur visite faite, la plûpart se retirérent chez eux : mais le Docteur & François de Chaves demeurérent à dîner avec lui. A peine étoient-ils hors de table, entre midy & une heure, toute la Ville étant tranquille, & les gens du Marquis étant allez dîner, que Jean d'Herrada, & dix ou douze autres qui l'accompagnoient, sortirent de sa maison qui étoit éloignée de celle du Marquis de plus de trois cens pas, y ayant entre deux la plus grande partie d'une

ruë & toute la place. En ſortant de la maiſon ils tirérent leurs épées, & les tenant ainſi nuës à la main ils s'avancérent, en criant à haute voix: *Meure le Tyran, meûre le Traître qui a fait tuër le Juge que Sa Majeſté avoit envoyé.* La raiſon qui les obligea d'en uſer de cette maniere, fut afin de faire croire à tout le monde que leur parti étoit fort conſiderable, puiſqu'ils agiſſoient ſi ouvertement, & marchoient à ſi grand bruit, & qu'ainſi perſonne n'oſât branler, ni ſe declarer contre eux dans la Ville. De plus, ils jugeoient bien qu'on ne pouvoit, quelque diligence qu'on fît, arriver à temps pour empêcher l'execution de leur entrepriſe, & qu'ils en ſeroient venus à bout, ou ſeroient morts en la tentant, avant que ceux qui voudroient venir au ſecours puſſent être arrivez. Ils ſe rendirent donc à la maiſon du Marquis, & un de la troupe demeura à la porte avec ſon épée nuë & ſanglante à la main, criant à haute voix: *le Tyran eſt mort, le Tyran eſt mort.* Cela produiſit l'effet qu'ils déſiroient: car quelques Habitans qui couroient au ſecours, entendant ce que cet homme diſoit avec tant d'aſſurance, ne doutérent pas que la choſe ne fût veritable, & ſe retirérent dans leurs

maiſons. Cependant Jean d'Herrada s'avançoit promptement par les degrez avec ſes gens, ce que le Marquis ayant appris par quelques Indiens qui étoient à ſa porte, il commanda à François de Chaves de fermer la porte du Salon & celle de la Salle tandis qu'il alloit s'armer. Chaves fut ſi troublé, & ſi éperdu, que ſans fermer ni l'une ni l'autre il s'avança dans l'eſcalier, demandant que vouloit dire tout ce grand bruit. Là-deſſus un des Conjurez lui donna un coup d'épée : ſe ſentant bleſſé, il tira la ſienne, en diſant : quoy, on en veut auſſi aux amis, & en même-temps il fut percé de pluſieurs coups & tomba mort. Les Conjurez coururent alors impétueuſement juſques à la Salle, & dix ou douze Eſpagnols qui y étoient, s'enfuirent avec précipitation, ſautant dans la cour par les fenêtres : le Docteur Jean Velaſquez fut du nombre, tenant, comme on l'a dit, ſon Bâton de commandement dans la bouche, afin de pouvoir ſe ſervir de ſes mains pour deſcendre par la fenêtre avec moins de péril. Le Marquis étoit dans ſa chambre occupé à prendre ſes armes, avec ſon frere François Martin, deux autres Gentilshommes, & deux grands pages, l'un nommé Jean de Vargas fils de Gomez de Tordoya, &

l'autre Eſcandon : voyant alors que ſes ennemis étoient ſi près, il n'acheva pas d'attacher les courroyes de ſa cuiraſſe : mais avec ſon épée & ſon bouclier il s'avança promptement vers la porte, où lui & ceux qui l'accompagnoient ſe défendirent vaillamment, & avec beaucoup de courage pendant un aſſez long-temps, ſans que ceux qui les attaquoient puſſent forcer le paſſage : le Marquis crioit à haute voix, courage, mon frere, il faut faire périr ces traîtres. Enfin, ceux du Chili firent tant qu'ils tuérent François Martin ; mais auſſi-tôt un des pages prit ſa place. Leurs ennemis voyant donc qu'ils ſe défendoient avec tant de réſolution & d'opiniâtreté, qu'il pourroit leur venir du ſecours, & qu'eux-mêmes ſe trouveroient peut-être enfermez, & attaquez par devant & par derriere, réſolurent de hazarder tout. Ils firent donc avancer un des leurs qui étoit le mieux armé, & qui ſe jetta dans la porte, ſi bien que tandis que le Marquis étoit occupé à ſe défaire de celui-là, les autres eurent moyen d'entrer, & tous ſe mirent à le charger avec tant de furie, qu'il ne pouvoit pas parer tous les coups, étant même ſi las, qu'à peine pouvoit-il mouvoir ſon épée. Ainſi ils en vinrent

à bout, & achevérent de le tuer d'une estocade dans la gorge : en tombant il demanda à haute voix confession ; & ne pouvant plus parler, il fit à terre une figure de croix qu'il baisa, & ainsi il rendit son ame à Dieu. Les deux pages du Marquis moururent aussi avec lui, & du côté de ceux du Chili, il y en eut quatre de tuez, & les autres furent blessez. Quand la nouvelle de cette mort fut sçûë dans la Ville, plus de deux cens hommes qui étoient en attente de l'évenement, se declarérent hautement en faveur de Dom Diegue, n'ayant osé le faire plûtôt dans l'incertitude de ce qui arriveroit : mais alors ils coururent hardiment de tous côtez, arrêtant & désarmant ceux qui paroissoient favorables au parti du Marquis. Les meurtriers sortant de sa maison avec leurs épées sanglantes, Jean d'Herrada fit incontinent monter Dom Diegue à cheval, & se promener ainsi par la Ville, en disant, qu'il n'y avoit dans tout le Perou, ni d'autre Gouverneur, ni d'autre Roy qui fût au-dessus de lui. On pilla la maison du Marquis, celle de son frere, & celle d'Antoine Picado : après quoy on fit assembler le Conseil de la Ville, & on l'obligea de reconnoître pour Gouver-

neur Dom Diegue, ſous prétexte des conventions faites avec Sa Majeſté au temps de la découverte du pays, par leſquelles, diſoient-ils, Dom Diegue d'Almagro devoit être Gouverneur de la nouvelle Tolede, & après lui ſon fils, ou quelqu'autre qu'il lui plairoit de nommer. Ces meurtriers tuérent auſſi quelques gens qu'ils ſçavoient être des créatures, & des ſerviteurs du Marquis. C'étoit un objet fort digne de compaſſion de voir la déſolation, les pleurs & les ſanglots des femmes, & des familles de ceux qu'on avoit maſſacrez, & dont on avoit pillé les maiſons. Quelques miſérables portérent ou traînérent comme ils purent le corps du Marquis à l'Egliſe, & perſonne n'oſoit l'enterrer, juſques à ce que Jean Barbaran Habitant de Truxillo, qui avoit été autrefois à ſon ſervice, aidé par ſa femme, les enſevelit, lui & ſon frere, le mieux qu'il pût, en ayant premierement obtenu la permiſſion de Dom Diegue. Cet homme & cette femme ſe preſſoient ſi fort en rendant au Marquis ces derniers devoirs, qu'à peine eurent-ils le loiſir de lui mettre le Manteau de l'Ordre de Saint Jacques, & de lui attacher les Eperons, ſelon la maniere d'enterrer les

Chevaliers de cet Ordre : & cela, parce qu'on les avoit avertis que ceux du Chili venoient à grand hâte pour couper la tête du Marquis, & l'attacher au gibet. Jean de Barbaran l'enterra donc, faiſant ſeul toutes les ceremonies, & tous les honneurs des funerailles, & fourniſſant de ſes propres deniers tous les frais, & toute la dépenſe neceſſaire pour cela. Après l'avoir mis dans le tombeau, ils penſérent à mettre en ſureté ſes enfans qui étoient errans, & ſe cachant où ils pouvoient dans la Ville, dont ceux du Chili étoient les maîtres. On voit dans cet accident un bel exemple de la varieté, & de l'incertitude des choſes du monde, & de l'inconſtance de la fortune, comme on parle. Dans tres-peu de temps un ſimple Gentilhomme, qui n'avoit aucune Charge conſiderable, avoit découvert une tres-grande étenduë de pays, & de puiſſans Royaumes dont il s'étoit rendu maître, & en avoit été fait Gouverneur avec une tres-grande autorité : il avoit poſſedé des richeſſes prodigieuſes, il avoit diſtribué à pluſieurs perſonnes des biens & des revenus ſi conſiderables, qu'on ne trouveroit peut-être pas dans toute l'Hiſtoire, qu'aucun des plus riches & des plus

puiſſans Princes du monde en ait autant diſtribué en ſi peu de temps. Puis dans un moment tout cela change : il meurt ſans avoir le temps de ſe confeſſer, ni de ſe préparer à la mort, ni de mettre aucun ordre à ſes affaires ou à ſa ſucceſſion : il eſt maſſacré en plein jour par une douzaine de gens, au milieu d'une Ville dont tous les Habitans étoient ſes créatures, ſes ſerviteurs, ſes parens, ſes amis, ou ſes ſoldats : il leur avoit donné à tous dequoy vivre commodément, & même largement, cependant perſonne ne vient à ſon ſecours dans ſon plus preſſant beſoin : ſes domeſtiques, & ceux qui étoient dans ſa maiſon, fuyent & l'abandonnent. Après cela il eſt enterré pauvrement : toute ſa grandeur & toutes ſes richeſſes s'évanoüiſſent, & on n'en trouve pas pour payer des bougies pour ſon enterrement. Enfin, ce qui paroît ſurprenant, & qui doit faire admirer les voyes ſecretes de la Providence divine, c'eſt qu'après tant d'avertiſſemens qu'on lui avoit donné, & tant de legitimes ſujets de ſoupçon, il n'ait point pris les précautions qu'il pouvoit aiſément prendre, & qui auroient mis ſa vie en ſureté contre les attentats de ſes ennemis. Cette mort arriva le vingt-

ſixiéme jour de Juin de l'an mil cinq cens quarante-un.

CHAPITRE IX.

Les mœurs, les manieres, & les qualitez du Marquis Dom François Pizarre, & du Président Dom Diegue d'Almagro.

PUiſque cette Hiſtoire, & la découverte du Perou, dont elle traite, tirent leur origine des deux Capitaines, dont nous avons parlé juſqu'à préſent, & ſont dûës à leurs ſoins : il me ſemble qu'il eſt à propos de faire leur portrait, & de dire quelque choſe de leurs manieres & de leurs qualitez, en les comparant l'un avec l'autre, comme fait Plutarque quand il écrit les actions, & les faits héroïques de ceux qui ont quelque reſſemblance entr'eux. Ces deux Capitaines dont je veux parler, ſont le Marquis Dom François Pizarre, & le Préſident ou grand Sénéchal Dom Diegue d'Almagro. Nous avons déja dit dès le commencement ce qu'on a pû apprendre de leur origine, & de leur naiſſance : maintenant il faut dire à leur honneur

qu'ils avoient l'un & l'autre beaucoup de cœur & de fermeté, qu'ils ſupportoient le travail, & la peine avec une grande patience ; ils étoient d'une conſtitution forte & robuſte ; ils aimoient à faire plaiſir à tout le monde, bien qu'il leur en coûtât. Ils furent aſſez ſemblables dans leurs inclinations, & leurs manieres de vivre : car il ne ſe mariérent ni l'un ni l'autre, quoique celui des deux qui mourut le plus jeune fût âgé de ſoixante-cinq ans. Tous deux aimoient la profeſſion des armes & la guerre : mais lorſque les occaſions ne s'en préſentoient pas, le Préſident ſe donnoit volontiers, & de bonne grace aux ſoins du menage, & des affaires domeſtiques. Tous deux entreprirent la découverte, & la conquête du Perou, étant déja avancez en âge : ils travaillérent & fatiguérent beaucoup dans cette entrepriſe, comme on l'a remarqué cy-devant ; mais le Marquis ſur tout y courut de grands riſques, & fut fort ſouvent expoſé à de grands périls, plus que le Préſident qui demeura long-temps à Panama, occupé à pourvoir à toutes les choſes neceſſaires pour bien réüſſir dans leur deſſein, tandis que ſon Compagnon travailloit actuellement à la découverte & à la conquête de la

plus grande partie du pays. Tous deux avoient l'ame grande, toujours remplie de vastes desseins, & de grandes entreprises, & cependant ils étoient toujours fort doux, fort humains, & fort accessibles à leurs gens. Ils furent l'un & l'autre également libéraux en effet, bien que le Président le fût le plus en apparence ; parce qu'il aimoit à faire paroître ses liberalitez, & étoit bien aise qu'on les publiât. Le Marquis au contraire, prenoit soin de cacher les siennes, & témoignoit n'être pas bien aise qu'on le sçût, & qu'on en fît bruit, comme ayant plûtôt dessein de satisfaire aux besoins, & à la necessité de ceux à qui il donnoit, que de se faire honneur de ses présens. En voicy un exemple assez remarquable. Il apprit qu'un Cavalier avoit perdu un cheval qui lui étoit mort : il descendit de sa maison au Jeu de Paume, où il croyoit trouver ce Cavalier, ayant pris sur soy un lingot d'or qui pesoit dix * Marcs

* Dix Marcs. L'Edition in folio qu'on a suivi icy, comme plus vraisemblable, dit cinq cens pesos qui font dix Marcs, comme on l'a mis : mais l'Edition d'Anvers in 8. met dix livres, ce qui feroit une somme fort considerable, & feroit un grand poids pour le tenir caché en joüant à la Paume, comme il est dit dans la suite.

pour le lui donner de ſa propre main. N'ayant point trouvé celui qu'il cherchoit, il s'engagea à joüer une partie de Paume ſans ſe dépoüiller, parce qu'il ne vouloit pas faire paroître ſon lingot qu'il tenoit caché ſous ſon juſte-au-corps. Il demeura ainſi pendant plus de trois heures, juſques à ce qu'enfin voyant paroître celui à qui il vouloit faire ce préſent, il le tira à part, & le lui donna, en lui diſant, qu'il aimeroit mieux lui en donner trois fois autant, que de ſouffrir ce que ce poids lui avoit fait endurer en l'attendant. On pourroit apporter pluſieurs ſemblables exemples des liberalitez ſecrettes du Marquis, qui faiſoit preſque tous ſes préſens de ſa propre main, afin qu'ils fuſſent moins connus, & fiſſent moins d'éclat. Cela faiſoit que le Préſident paſſoit communément pour être plus libéral, parce que ſes préſens paroiſſoient beaucoup plus : neanmoins je croy qu'on peut juſtement les égaler ſur cet article. D'autant plus, comme le Marquis le diſoit lui-même, que leur ſocieté & la communauté de tous leurs biens dans laquelle ils s'étoient mis, faiſoit qu'aucun d'eux ne pouvoit rien donner où ſon Compagnon n'eût ſon droit, & ſa moitié:

ainsi celui qui contentoit au présent qui lui étoit connu, ne marquoit pas moins sa liberalité que celui qui donnoit lui-même. Il ne faut pas d'autre preuve pour montrer qu'ils méritent l'un & l'autre la loüange d'avoir été fort libéraux que celle cy. C'est qu'ayant pendant leur vie été fort riches, tant en argent qu'en fonds & grands revenus, & s'étant trouvez en état de faire des présens fort considerables, & de conserver encore de grands trésors pour eux-mêmes, plus qu'aucun Prince sans Couronne qui ait paru depuis longtemps; ils sont neanmoins morts si pauvres, qu'on ne sçauroit montrer, ni trésors, ni grandes terres qu'ils ayent laissé après eux: puisqu'à peine trouva-t'on dans leurs biens dequoy faire les frais de leurs funerailles, comme on l'écrit de Caton & de Sylla, & de quelques autres Capitaines Romains qui furent enterrez aux dépens du public. Tous deux aimoient beaucoup à faire du bien à leurs serviteurs, & à leurs créatures, à les élever, les enrichir, & les délivrer du péril quand ils le pouvoient. On peut dire que le Marquis alloit dans l'excès sur ce dernier article: En voicy un exemple remarquable. Il lui

arriva un jour en paſſant la riviere de la Barranca, que la rapidité extrême de l'eau entraîna un de ſes ſerviteurs Indiens qu'on appelle Yanaconas : le Marquis ſe mit à la nage après lui, le prit par les cheveux, & le ſauva; s'expoſant ainſi lui-même à un péril ſi manifeſte à cauſe de l'impétuoſité prodigieuſe du courant, qu'à peine ſe ſeroit-il trouvé entre les plus vigoureux de ſon armée quelqu'un qui eût oſé en faire autant. Quelques Capitaines lui repreſentant là-deſſus qu'ils s'expoſoit trop & qu'il devoit mieux ſe ménager, il leur répondit, qu'ils ne ſçavoient pas ce que c'étoit d'aimer bien un ſerviteur. Le Marquis jouït plus long-temps & plus tranquillement de l'autorité du Gouvernement : & Dom Diegue qui n'en jouït preſque pas, fit paroître plus d'ambition, & un deſir plus ardent de commander & de gouverner. Ils n'aimoient ni l'un ni l'autre à changer de mode en matiere de vêtement, ſi bien qu'ils s'habillérent preſque toujours de la même maniere dans leur âge avancé comme dans leur jeuneſſe : ſur tout le Marquis portoit ordinairement un juſte-au-corps de drap noir fort long, & qui deſcendoit preſque juſqu'à la cheville du pied,

large par en bas, étroit & juste par en haut pour faire paroître la taille, des souliers blancs, un chapeau gris, & son épée & son poignard à l'antique. Quelquefois les jours de Fête il vêtoit, par les sollicitations & les instances de ses serviteurs, une robe de Martre que le Marquis du Val lui avoit envoyé de la nouvelle Espagne : mais en sortant de l'Eglise il la quittoit d'ordinaire, & demeuroit en chemise ou en camisole avec un mouchoir autour du cou, dont il se servoit à s'essuyer le visage qu'il avoit souvent moüillé de sueur ; parce qu'il passoit le reste du jour, en temps de paix, à joüer à la Boule ou à la Paume. Ces deux Capitaines supportoient avec beaucoup de patience, la peine, le travail, la faim, la soif, & les autres incommoditez, sur tout le Marquis qui le faisoit souvent paroître dans ces jeux d'exercice, dont nous venons de parler; de maniere qu'il y avoit fort peu de jeunes gens des plus vigoureux qui pussent tenir aussi long-temps que lui. Il aimoit plus le jeu en general que ne faisoit le Président : si bien que quelquefois il passoit des journées entieres à joüer à la Boule, sans se mettre en peine avec qui il joüât, fût-ce un matelot ou

un meunier, & ſans permettre qu'ils amaſſaſſent ſa Boule, ni qui fiſſent aucune ceremonie pour marquer le reſpect qui étoit dû à ſa dignité. Peu d'affaires étoient capables de lui faire quitter le jeu, ſur tout quand il perdoit, ſi ce n'étoit qu'on l'avertît de quelque nouveau ſoulevement des Indiens: car alors il quittoit promptement tout, prenoit ſa cuiraſſe, ſa lance & ſon bouclier, & s'avançoit ſans perdre un moment du côté qu'on lui avoit fait entendre qu'il y avoit quelques mouvemens ſéditieux, courant ainſi par la Ville, ſans attendre ſes gens qui étoient le plus ſouvent obligez de courir à toute bride pour le joindre. Ces deux Capitaines, dont nous parlons, le Marquis & Dom Diegue d'Almagro étoient ſi braves, & ſi experimentez dans la maniere de faire la guerre aux Indiens, qu'un d'eux ne faiſoit point de difficulté de les attaquer, & de pouſſer ſon cheval contr'eux, quand ils auroient été cent. Ils avoient naturellement l'un & l'autre beaucoup d'eſprit, de bon ſens & de jugement pour bien prendre leurs meſures, & faire à propos ce qu'il falloit, tant dans les affaires de la guerre qu'en celles du gouvernement; & cela eſt d'autant plus remarquable,

remarquable, qu'ils n'avoient ni l'un ni l'autre aucune teinture des Sciences, ne sçachant ni lire ni écrire, non pas même pour signer. On ne sçauroit nier que ce ne fût là un fort grand défaut en eux, & un inconvenient fort considerable pour les affaires importantes qu'ils avoient à traiter. Les Anciens auroient regardé cela comme une preuve certaine d'une naissance basse : mais il faut pourtant dire à leur honneur, qu'à cela près ils paroissoient en tout des personnes bien nées, & avoient des manieres grandes & nobles. Le Marquis avoit beaucoup de confiance en ses serviteurs & en ses amis : de sorte que dans toutes les dépêches, tant pour les affaires du gouvernement que pour la repartition des Indiens, il faisoit seulement deux traits avec la plume comme une espece de paraphe, au milieu desquels Antoine Picado son Secretaire signoit le nom de François Pizarre. On pourroit peut-être les excuser, en disant d'eux ce qu'Ovide disoit de Romulus sur le sujet de l'Astronomie, que s'il n'y étoit pas sçavant, il falloit lui pardonner : parce qu'il étoit mieux instruit dans les armes que dans les Sciences, & qu'il donnoit ses principaux soins à remporter de

glorieuſes victoires ſur ſes voiſins. Tous deux étoient ſi affables & ſi familiers, qu'ils alloient ſouvent ſeuls ſans aucune ſuite viſiter leurs Concitoyens, allant de maiſon en maiſon, & mangeant familierement chez le premier qui les convioit. Ils étoient l'un & l'autre fort ſobres dans leur manger & dans leur boire, & aſſez moderez dans leurs galanteries, ſur tout ils étoient fort retenus à l'égard des femmes Eſpagnoles : parce qu'il leur ſembloit qu'ils ne pouvoient avoir aucun commerce galant avec elles ſans faire outrage à leurs Compatriotes dont elles étoient ou femmes ou filles. A l'égard des Indiennes du Perou le Préſident ſemble avoir été le plus retenu : car on ne lui a point vû d'attachement, ni ſçû qu'il ait eu aucune galanterie avec elles, ou qu'il ait eu des enfans d'aucune, ce fils qu'il laiſſa étant né d'une Indienne de Panama. Le Marquis au contraire eut plus d'un attachement au Perou avec les femmes du pays:car il en eut un fort public avec une Dame Indienne, ſœur d'Atabaliba, dont il eut un fils nommé Dom Gonzale, qui mourut âgé de quatorze ans, & une fille nommée Dona Franciſca : il eut encore un fils nommé Dom François d'une autre

Indienne de Cuſco. Ils reçûrent l'un & l'autre de Sa Majeſté des récompenſes glorieuſes de leurs travaux. Dom François en obtint le titre de Marquis, celui de Gouverneur de la nouvelle Caſtille, & l'Ordre de Chevalerie de Saint Jacques : Dom Diegue d'Almagro le titre de Préſident ou grand Sénéchal, & le Gouvernement de la nouvelle Tolede. Le Marquis témoigna toujours un grand reſpect pour le nom de Sa Majeſté, & beaucoup de zele pour ſon ſervice, & de déference pour ſes ordres, juſques-là qu'en bien des choſes qu'il auroit pû faire ſans paſſer les bornes de ſon autorité, il ne laiſſoit pas de s'en abſtenir, diſant, qu'il ne vouloit pas qu'on le pût accuſer de s'étendre le moins du monde au-delà des bornes qui lui étoient preſcrites. Il lui arriva ſouvent, ſe trouvant dans les lieux où on fondoit les métaux, de ſe lever de ſon ſiége pour ramaſſer de petits morceaux d'or ou d'argent qui ſautoient en coupant les pieces qui étoient pour le quint de Sa Majeſté, & il diſoit là-deſſus, qu'il le faudroit faire avec la bouche ſi on ne le pouvoit avec les mains. Enfin, ces deux Officiers qui avoient été ſemblables en bien des choſes pendant leur vie, eurent auſſi quel-

que reſſemblance dans la maniere de leur mort : puiſque le Préſident fut fait mourir par le frere du Marquis, & lui à ſon tour par le fils du Préſident. Le Marquis avoit beaucoup d'empreſſement, & employoit beaucoup de ſoins pour faire valoir le pays, en faiſant ſoigneuſement labourer & cultiver la terre. Il fit bâtir une belle Maiſon dans la Ville de Los Reyes, & ſur la riviere il fit conſtruire deux Moulins : il employoit à cela la plus grande partie du temps qu'il pouvoit dérober à ſes autres occupations ; inſtruiſant lui-même les Ouvriers & les Maîtres, & leur montrant comment il falloit faire, & comment il vouloit que les choſes fuſſent. Il apporta ſur tout beaucoup de ſoin à faire bâtir la grande Egliſe de la Ville, & les Monaſteres de Saint Dominique & de la Mercy ; à qui il donna des Indiens, tant pour avoir le moyen de vivre & de s'entretenir, qu'afin de pouvoir auſſi entretenir les bâtimens, & y faire les réparations neceſſaires.

CHAPITRE X.

Dom Diegue d'Almagro leve des troupes. Il fait mourir quelques Gentilshommes. Alfonse d'Alvarado se declare pour Sa Majesté.

APrès que Dom Diegue se fut rendu maître de la Ville de Los Reyes, qu'il eut ôté au Magistrats les marques de leur dignité, & qu'il les leur eut redonné de sa main pour exercer leurs Charges en son nom, & en son autorité, il fit prendre le Docteur Velasquez Lieutenant du Marquis, & Antoine Picado son Secretaire : il nomma ensuite pour Capitaines Jean Tello qui étoit de Seville, un nommé François de Chaves, & encore un autre appellé Sotelo. Au bruit de cette révolution & de ces levées, tout ce qu'il y avoit dans le pays de vagabonds, de faineans & de libertins, vinrent pour s'enrôler, par l'esperance de piller, & de vivre avec licence. Pour payer se troupes, Dom Diegue prit le quint qui appartenoit à Sa Majesté : il prit aussi les biens de ceux qu'on avoit massacrez, & les revenus de ceux

qui étoient abſens. Il ne ſe paſſa pas lóng-temps qu'on ne vît naître des diviſions, & des démêlez entre les gens qui avoient pris ſon parti ; parce que les principaux par un mouvement d'envie & de jalouſie voulurent tuer Jean d'Herrada, voyant que c'étoit lui qui faiſoit tout & diſpoſoit de tout, & que Dom Diegue n'avoit que le nom de Gouverneur & de Capitaine General. Leur deſſein fut découvert, on en fit mourir quelques-uns, du nombre deſquels fut François de Chaves : on fit auſſi couper la tête à Antoine d'Orihuela qui étoit de Salamanque ; parce qu'étant nouvellement arrivé d'Eſpagne, il avoit dit franchement qu'ils étoient des Tyrans. On envoya des Députez dans toutes les Villes, afin de faire reconnoître Dom Diegue pour Gouverneur par les Sénateurs & les Magiſtrats des lieux, ce qui fut effectivement fait en pluſieurs endroits par la crainte qu'on avoit de lui. Neanmoins dans la Province des Chachapoyas, où Alfonſe d'Alvarado étoit Lieutenant, il fit prendre les Députez qu'on y envoya, ſe declara pour Sa Majeſté, & contre Dom Diegue comme contre un rebelle : il fut enhardi à le faire par la confiance qu'il avoit de pouvoir ſe dé-

fendre avec cent hommes qu'il commandoit dans une forterefle qui étoit en ce pays, où il fe fortifia le mieux qu'il lui fut poffible. Dom Diegue fit tout ce qu'il put pour le gagner, tant par promeffe que par menaces qu'il lui faifoit par lettres : mais tout fut inutile, il répondoit toujours que jamais il ne le reconnoîtroit pour Gouverneur jufques à ce qu'il vît pour cela un commandement exprès de Sa Majefté, & qu'il efperoit, avec l'aide de Dieu, & le fecours de ces braves Gentilshommes qui l'accompagnoient, de vanger la mort du Marquis, & de punir les injures & les outrages qu'on avoit fait à Sa Majefté, & le mépris qu'on avoit fait de fon autorité dans tout ce qui s'étoit paffé. Cela fit qne Dom Diegue envoya le Capitaine Garcias d'Alvarado avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, pour l'aller attaquer avec ordre de paffer en allant, par la Ville de Saint Michel, & d'ôter les chevaux & les armes à tous les Habitans de cette colonie : puis d'en faire de même à ceux de la Ville de Truxillo, & après cela marcher avec toutes fes troupes contre Alfonfe d'Alvarado. Garcias d'Alvarado partit donc, & alla par mer jufqu'au Port de Janta qui eft à quinze lieuës de

Truxillo : là il trouva le Capitaine Alfonſe Cabrera qui venoit en fuyant avec tous les Habitans de Guanuco pour ſe joindre avec ceux de la Ville de Truxillo contre Dom Diegue : Garcias le prit priſonnier avec quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient, & en arrivant à la Ville de Saint Michel, il fit couper la tête, & à lui & à Voz Mediana, & à Villegas qui venoient avec lui.

CHAPITRE XI.

La Ville de Cuſco ſe declare pour Sa Majeſté, & choiſit pour Chef & pour Capitaine Pedro Alvarez Holguin. Ce qu'il fit.

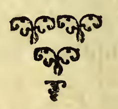
QUand les Deputez & les ordres de Dom Diegue arrivérent à Cuſco, Diego de Silva fils de Feliciano de Silva, & François de Curvajal, qui depuis fut Meſtre de Camp de Gonzale Pizarre, étoient les principaux Magiſtrats de cette Ville. Ils réſolurent avec tous les autres Magiſtrats & Conſeillers, de ne le point recevoir, ni le reconnoître pour Gouverneur. Ils n'oſérent pourtant ſe declarer ouvertement juſques à ce qu'ils euſſent bien

bien examiné s'ils avoient du monde, des provisions & des munitions suffisantes pour se défendre en cas qu'ils fussent attaquez. Ils répondirent donc avec adresse aux Députez de Dom Diegue, qu'il en envoyât d'autres avec un pouplus ample & mieux en forme, & qu'alors ils le reconnoîtroient. Gomez de Tordoya étoit un des principaux du Conseil Royal de Cusco, & il n'étoit pas en ville lorsque les Envoyez de Dom Diegue y avoient apporté ses ordres, il étoit allé à la chasse ce jour-là : on lui fit incessamment sçavoir ce qui se passoit. Il trouva même les Envoyez auprès de la Ville comme il y retournoit ; & ayant appris l'état des choses, il tordit le cou à un fort beau Faucon qu'il tenoit sur le poing, en disant, qu'il falloit desormais penser à combattre plûtôt qu'à chasser. Il entra le soir dans la Ville, & après avoir consulté fort secrement avec ceux du Conseil sur ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture présente, il en sortit la même nuit, & s'en alla au lieu où étoit le Capitaine Castro : ils envoyérent des Messagers à Pedro Anzurez, qui étoit Lieutenant dans la Province de Charcas ; il se declara incontinent pour Sa Majesté. En même-temps

Gomez de Tordoya partit auſſi lui-même pour ſuivre le Capitaine Pedro Alvarez Holguin, qui avec plus de cent hommes avoit marché contre quelques Indiens. L'ayant rencontré, il lui dit ce qui ſe paſſoit, le ſuppliant inſtamment de les aſſiſter dans leur legitime deſſein, & de ſe charger d'une entrepriſe ſi juſte & ſi honorable, en prenant le commandement des troupes qu'ils pourroient aſſembler pour leur défenſe. Pour l'engager d'autant mieux, il lui dit, qu'il vouloit lui-même être du nombre de ſes Soldats, & le premier à obéïr exactement à ſes ordres. Pedro Alvarez accepta cet employ, & ſe declara pour Sa Majeſté : puis ils aſſemblérent les Habitans de la Ville d'Arequipa, & tous enſemble ils ſe rendirent à Cuſco, où il y avoit déja pluſieurs perſonnes qui s'étoient declarées pour Dom Diegue. En effet, quand on y apprit la venuë de Holguin & de Tordoya, il y eut plus de cinquante hommes qui avoient déja pris ſon parti, qui ſortirent de la Ville. On envoya après eux le Capitaine Caſtro, & Fernand Bachiaco avec quelques Arquebuſiers : ils les joignirent, les attaquérent pendant la nuit, les prirent & les ramenérent à Cuſco.

Tous les Conſeillers & Sénateurs de cette Ville, ſuivant l'exemple des Capitaines étrangers, reçûrent non ſeulement Pedro Alvarez Holguin pour leur Commandant : mais ils le nommérent auſſi pour Capitaine General, & premier Officier de tout le Perou, prêtant ſerment de lui obéïr en cette qualité, juſques à ce qu'on eût reçû d'autres ordres de Sa Majeſté. Incontinent après il declara la guerre à Dom Diegue, & la fit publier. Les Habitans de Cuſco pour témoigner leur zele s'obligérent à payer tout ce que Pedro Alvarez Holguin auroit été obligé de prendre des effets, & des revenus du Roy pour le payement, & l'entretien des Soldats, en cas que Sa Majeſté n'en voulût pas approuver & alloüer la dépenſe. D'ailleurs, tous les Habitans de Cuſco, de Charcas, & d'Arequipa offrirent de tres-bonne volonté pour cette guerre, & leurs biens & leurs perſonnes. En peu de temps on aſſembla donc plus de trois cens cinquante hommes, entre leſquels il y avoit cent cinquante Cavaliers, cent Arqueſiers & cent Piquiers. Après cela Pedro Alvarez ayant ſçû que Dom Diegue avoit plus de huit cens hommes, il n'oſa l'attendre à Cuſco : mais

il jugea plus à propos de s'avancer par la Montagne pour ſe joindre avec Alfonſe d'Alvarado qu'il ſçavoit qui s'étoit declaré pour Sa Majeſté. Il jugeoit auſſi que ſur ſon chemin pluſieurs des amis, & des ſerviteurs du Marquis qui étoient cachez en divers endroits ſur les Montagnes ſe pourroient joindre à lui. Il marcha donc en ordre, & bien réſolu de combattre Dom Diegue s'il le rencontroit ſur ſa route. En ſortant de Cuſco il y avoit laiſſé pour la garde & la défenſe de la Ville le nombre de gens qu'il avoit jugé neceſſaire, & avoit nommé pour Meſtre de Camp Gomez de Tordoya, & pour Capitaines de Cavalerie Garcilaſo de la Vega, & Pedro Anzurez: il avoit donné le commandement de l'Infanterie au Capitaine Caſtro, & avoit fait Enſeigne pour porter l'Etendard Royal Martin de Robres.



CHAPITRE XII.

Dom Diegue va chercher Pedro Alvarez, & ne le pouvant joindre, il va à Cuſco.

DOm-Diegue ayant appris ce qui s'étoit paſſé à Cuſco, & comment Pedro Alvarez en étoit ſorti avec ſes troupes : il jugea d'abord qu'il prendroit ſa route par la Montagne pour ſe joindre à Alfonſe d'Alvarado : car avec le peu de gens qu'il avoit on ne pouvoit pas croire qu'il eût deſſein de chercher Dom Diegue pour l'attaquer. Celui-cy prit donc la réſolution de marcher au devant de lui pour lui couper le paſſage : il ne put pourtant faire toute la diligence convenable pour cela : parce qu'il attendoit Garcias d'Alvarado à qui il avoit envoyé ordre de le venir joindre en toute diligence, ſans s'arrêter à pourſuivre ſon premier deſſein d'aller attaquer Alfonſe d'Alvarado. Dèſlors que Garcias paſſa par Truxillo, il vouloit deſcendre pour attaquer Alfonſe : il en fut empêché par ceux de Levanto, qui eſt une Bourgade de la Province des

Chachapoyas. Auſſi-tôt donc qu'il fut de retour à la Ville de Los Reyes, Dom Diegue ſe mit en marche contre Pedro Alvarez avec trois cens Cavaliers, cent Arquebuſiers, & cent cinquante Piquiers. Avant de partir il chaſſa du pays les enfans du Marquis, & fit couper le cou à Antoine Picado, après lui avoir premierement fait ſouffrir beaucoup de mal par une cruelle torture, pour l'obliger à declarer en quel lieu le Marquis tenoit ſes tréſors. A peine Dom Diegue étoit-il parti, & éloigné de Los Reyes d'environ deux lieuës, qu'il y arriva quelques ordres ſecrets de la part du Licentié Vaca de Caſtro qui les envoyoit de Quito : ils étoient adreſſez à Frere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominicains, & à François de Barrionuevo à qui il commettoit la conduite, & la direction des affaires publiques, & du Gouvernement en attendant ſa venuë. Là-deſſus le Conſeil de la Ville s'aſſembla ſecretement dans le Couvent des Dominicains, & reçut ces ordres, reconnoiſſant le Licentié Vaca de Caſtro pour Gouverneur, & Jérôme d'Aliaga premier Secretaire du Gouvernement pour ſon Lieutenant : car les ordres & les proviſions

qu'on envoyoit, étoient pour lui. Après que cela fut fait, les Conſeillers, & pluſieurs autres Habitans avec eux, ſe retirérent à Truxillo, ce qui ne ſe put faire ſi ſecretement que Dom Diegue ne le ſçût dès la nuit même. Il vouloit retourner pour piller, & ſaccager la Ville : mais il en fut empêché par la crainte qu'il eut que Pedro Alvarez ne paſſât cependant, & qu'ainſi il le manquât : de plus, il craignoit encore que la cauſe de ſon retour, & la nouvelle d'un nouveau Gouverneur envoyé par Sa Majeſté, ne vînt à la connoiſſance de ſes gens : il jugea donc plus à propos de continuer ſa marche en toute diligence, & ſans aucun retardement. Nonobſtant toutes ſes précautions, la nouvelle de ce nouveau Gouverneur étant ſçûë dans ſon Camp, fit que pluſieurs l'abandonnérent, & s'en retirérent ſecretement, comme le Provincial des Dominicains, Diegue d'Aguero, Jean de Sayavedra, Gomez d'Alvarado, & le Commiſſaire Yllan Surez de Carvajal. Quelque envie que Dom Diegue eût de faire diligence, il ne put s'empêcher d'être retardé dans ſa marche : parce que Jean d'Herrada tomba malade de la maladie dont il mourut ; ainſi Pedro

Alvarez eut le temps de paſſer la Vallée de Xauxa, où l'ennemi qui le cherchoit, avoit réſolu de l'attendre. Dom Diegue ſçachant qu'il étoit paſſé, le ſuivit avec beaucoup de diligence, ſi bien qu'il le joignit. Pedro Alvarez ſe voyant ainſi preſſé, & ne ſe ſentant pas aſſez fort pour combattre Dom Diegue, dont les troupes étoient beaucoup plus nombreuſes que les ſiennes, il s'aviſa d'un ſtratagême qui lui réüſſit. Il envoya pendant la nuit vingt Cavaliers pour faire une attaque à l'avantgarde de Dom Diegue, avec ordre de prendre quelques priſonniers, s'il étoit poſſible, puis ſe retirer. Ils executérent fort bien leurs ordres, & en prirent trois : Pedro Alvarez en fit pendre deux ſur le champ, & promit au troiſiéme non ſeulement de lui accorder la vie & la liberté, mais encore de lui donner une ſomme conſiderable juſqu'à mille écus d'or & plus, s'il vouloit aller au Camp de Dom Diegue, & avertir quelques-uns de ſes amis qu'il attaqueroit le Camp la nuit ſuivante à la droite. On fit prêter ſerment à ce Soldat, avec promeſſe ſolemnelle qu'il garderoit le ſecret, ce qu'on eſperoit de lui, diſoit-on, témoignant beaucoup de confiance en lui pour l'execution

de la commiſſion qu'on lui donnoit. C'étoit un jeune homme qui étoit fort ſenſible à l'eſperance d'une ſomme ſi conſiderable pour lui : il partit donc incontinent pour ſe rendre au Camp de Dom Diegue, où il alloit avec beaucoup d'aſſurance, parce qu'il étoit du nombre de ſes Soldats. Dom Diegue le voyant de retour, & apprenant que ſes camarades avoient été pendus, ſans voir d'ailleurs aucune raiſon pourquoy on avoit fait grace à celui-cy plûtôt qu'aux autres, il ſoupçonna d'abord la verité. Sur ce ſoupçon il fit donner la queſtion à ce Soldat, qui avoüa incontinent, & ſans ſe faire beaucoup preſſer, tout ce qu'on avoit exigé de lui, ce qu'on lui avoit fait promettre, & ce qu'on lui avoit promis à lui-même pour récompenſe. Dom Diegue crut donc là-deſſus que Pedro Alvarez vouloit effectivement le ſurprendre & l'attaquer la nuit, comme le Soldat l'avoit confeſſé ; ainſi il ſe prépara pour le bien recevoir, & mit la plus grande partie de ſes troupes du côté où l'Eſpion avoit dit que l'attaque ſe devoit faire. Pedro Alvarez qui avoit un deſſein fort oppoſé, penſoit cependant à ſe retirer pour ſe mettre en ſureté : ainſi dès le moment qu'il eut dépê-

ché ce Soldat, pendant l'obſcurité de la nuit il décampa, & marcha avec le plus de diligence qu'il lui fut poſſible, laiſſant les ennemis l'attendre inutilement, tandis qu'il s'éloignoit d'eux, fort aiſe que ſa ruſe eût bien réüſſi. Dom Diegue ayant connu la ſupercherie qu'on lui avoit faite, le pourſuivit le plus diligemment qu'il put, ce que Pedro Alvarez ayant ſçû, il envoya un Courier à Alfonſe d'Alvarado pour le prier de venir à ſon ſecours. Alvarado s'avança incontinent avec tous ſes gens, & quelques-uns de ceux de Truxillo, ſi bien qu'en peu de jours ces deux Capitaines ſe joignirent. Quand Dom Diegue, qui étoit déja fatigué d'une longue marche, ſçut qu'ils étoiet joints, il ceſſa de les pourſuivre, & s'en alla à Cuſco. Cependant Pedro Alvarez, & Alfonſe d'Alvarado envoyérent à Quito pour faire ſçavoir à Vaca de Caſtro tout ce qui ſe paſſoit, lui conſeillant de s'avancer promptement, moyennant quoy ils ſe faiſoient forts de le rendre maître du pays, les affaires prenant un aſſez bon tour. Alors Jean d'Herrada mourut à Xauxa, & Dom Diegue envoya une partie de ſon Armée par la plaine pour raſſembler ceux de ſes gens qui

étoient à Arequipa. Les Capitaines qu'il envoyoit étant arrivez dans cette Ville, la pillérent entierement, & creusérent par tout dans le Monastere de saint Dominique : parce qu'on leur avoit dit, que plusieurs Habitans de la Ville avoient caché leurs effets en terre dans ce Couvent.

CHAPITRE XIII.

Vaca de Castro se rend au Camp de Pedro Alvarez, & d'Alfonse d'Alvarado : il y est reçû comme Gouverneur. Ce qu'il y fit.

VAca de Castro étoit arrivé au Perou avec beaucoup de peine, & de fatigue : sa navigation depuis Panama avoit été fort fâcheuse, & le vaisseau qui le portoit avoit perdu ses ancres. S'étant enfin rendu au port de la Bonne-Avanture, il étoit de-là allé par terre jusqu'aux frontieres du Gouvernement de Benalcazar par où il entra au Perou. Il avoit beaucoup souffert en faisant ce chemin, tant par la longueur du voyage que par la disette des vivres : & sur tout, parce qu'il étoit malade, & n'étoit pas accoutumé à de semblables fati-

gues. Cependant, comme on ſçavoit déja au Popayan la mort du Marquis, & la plûpart de ce qui s'étoit paſſé au Perou, Caſtro continua ſon chemin ſans s'arrêter: pour tâcher par ſa préſence, d'apporter quelque remede aux deſordres de ce pays-là. Il faut ſçavoir, que bien que le Licentié Vaca de Caſtro allât au Perou principalement pour s'y informer, & y prendre une connoiſſance exacte de la mort de Dom Diegue d'Almagro, & de tout ce qui s'étoit paſſé en conſequence, ſans avoir ordre de priver le Marquis de ſon Gouvernement ni même de le ſuſpendre: neanmoins il avoit auſſi un Brevet ſecret, qui portoit, qu'au cas que pendant ſon voyage, ou ſon ſejour en ce pays, le Marquis vînt à mourir, il prendroit le Gouvernement, & en feroit toutes les fonctions juſqu'à ce que Sa Majeſté en eût autrement ordonné. En vertu de ce Brevet, il fut reçû & reconnu pour Gouverneur par Pedro Alvarez, & Alfonſe d'Alvarado quand il arriva à leur Camp. Il étoit accompagné par pluſieurs perſonnes qui l'avoient reçû à ſon arrivée au Perou: en particulier il menoit avec lui le Capitaine Lorenço d'Aldana qui étoit Gouverneur de Quito pour le Marquis,

& il avoit envoyé devant le Capitaine Pedro de Puelles, pour commencer à faire les préparatifs necessaires pour la guerre. Il envoya aussi à Cusco Gomez de Royas avec ses ordres, pour s'y faire recevoir, & reconnoître en son nom; celui-cy usa de beaucoup d'adresse, & de diligence & réüssit fort bien dans sa commission : car il se rendit à Cusco, la notifia, & la fit recevoir avant que Dom Diegue y pût arriver. Comme Vaca de Castro passoit sur les frontieres de la Province des Bracamoros, le Capitaine Pedro Vergara qui étoit occupé à la conquête de cette Province, l'étoit venu joindre, & pour le suivre il avoit abandonné un lieu où il avoit déja fait un établissement, & où il s'étoit fortifié pour n'être pas obligé de reconnoître & de recevoir Dom Diegue d'Almagro. Quand Vaca de Castro fut arrivé à la Ville de Truxillo, il y trouva Gomez de Tordoya qui avoit quitté le Camp pour quelques paroles qu'il avoit eu avec Pedro Alvarez : il étoit accompagné de Garcilaso de la Vega, & de quelques autres Gentilshommes. Ainsi, quand Vaca de Castro partit de Truxillo pour se rendre au Camp de Pedro Alvarez, il avoit déja assemblé plus de deux cens

hommes bien équippez qui étoient tous prêts à suivre ses ordres. Aussi-tôt qu'il fut arrivé au Camp, Pedro Alvarez, & Alfonse d'Alvarado le reçûrent fort bien, & avec de grandes démonstrations de joye : il leur fit voir son Brevet, & ses ordres, & incontinent ils lui remirent entre les mains leurs Etendarts, & toutes les marques de leur autorité, qu'il rendit aussi-tôt à ceux qui les avoient auparavant, à l'exception de l'Etendard Royal qu'il retint pour lui-même. Il fit Mestre de Camp general, Pedro Alvarez Holguin, & l'envoya avec l'Armée à Xauxa, avec ordre de l'y attendre, jusqu'à ce qu'il eût été faire un tour à la Ville de Los Reyes, pour y mettre quelque ordre, & en tirer ce qu'il pourroit d'hommes, d'armes & de munitions. Il donna aussi ordre que le Capitaine Diegue de Royas marchât toûjours avec trente Cavaliers, vingt lieuës devant Pedro Alvarez pour découvrir, & faire des courses dans le pays. Il envoya encore à Truxillo le Capitaine Diegue de Mora en qualité de Lieutenant du Gouverneur dans cette Ville. Ainsi il pourvût avec beaucoup de soin & de prudence, à tout ce qui étoit necessaire pour son entreprise : comme si

pendant toute sa vie il n'eût fait d'autre métier que celui de la guerre.

CHAPITRE XIV.

Dom Deegue étant à Cusco, il y fait tuer Garcias d'Alvarado : puis il en sort avec ses troupes pour marcher contre Vaca de Castro.

NOus avons déja dit comment Dom Diegue n'ayant pû joindre Pierre Alvarez s'en alla à Cusco. En y arrivant, il trouva que Christoval de Sotelo, qu'il avoit envoyé devant, avoit déja pris possession de la Ville, & y avoit mis des Magistrats de sa main, en déposant de leurs Charges ceux qui y avoient été établis de la part de Vaca de Castro. Aussi-tôt que Dom Diegue fut arrivé lui-même dans cette Ville, il commença à faire soigneusement travailler pour se munir d'artillerie & de poudre. On peut aisément faire l'un & l'autre au Perou : parce qu'à l'égard de l'artillerie, on trouve abondamment du métail propre pour cela, & Dom Diegue avoit aussi des Maîtres Européens fort entendus à la fondre. Pour la pou-

dre, on trouve par tout en ce pays tant de salpêtre, qu'il est tres-aisé d'en faire en grande quantité. Il fit aussi faire des armes pour ceux de ses gens qui n'en avoient pas : on mêloit de l'argent & du cuivre, dont on faisoit de tres-bonnes cuirasses. Il avoit aussi ramassé toutes les armes qu'il avoit pû trouver dans le pays : de sorte que celui de ses gens qui étoit le moins bien armé, avoit tout au moins une cotte d'armes, & une cuirasse ou corselet, & un casque de cette matiere, dont nous venons de parler. Les Indiens sçavoient fort bien faire toutes ces sortes d'armes de la même façon, & à l'imitation de celles de Milan. De cette maniere Dom Diegue équippa fort bien, & mit en fort bon ordre deux cens Arquebusiers : il fit aussi quel. ques Compagnies de Gendarmes ; car jusqu'à présent au Perou, on n'a point encore vû de Cavalerie Legere, ou au moins fort rarement, & fort peu. Les choses étant dans ces termes, il survint quelque different entre les Capitaines Garcias d'Alvarado, & Christoval de Sotelo : ils se battirent, & Christoval fut tué. Ces deux Capitaines avoient chacun de son côté plusieurs amis, & plusieurs partisans dans l'armée : de sorte que

que cet accident y causa de grands troubles, & pensa les mettre aux mains les uns contre les autres ; & si Dom Diegue ne les eût un peu appaissé avec beaucoup de moderation & d'adresse, il en seroit infailliblement arrivé quelque grand mal, & ils se seroient égorgez les uns les autres. Cependant Garcias d'Alvarado remarquant fort bien que la mort de Sotelo tenoit fort au cœur à Dom Diegue qui l'avoit beaucoup aimé, & qu'il feroit sans doute dans la suite tout ce qu'il pourroit pour la vanger : il prenoit non seulement des précautions pour sa propre conservation, mais aussi des mesures pour se deffaire de Dom Diegue. Pour cela, il le convia un jour à aller manger chez lui, résolu de le tuer pendant le repas. Dom Diegue ayant quelque soupçon de la verité, après avoir accepté le convié, s'en excusa sous prétexte de se trouver indisposé. Garcias d'Alvarado voyant cela, & toutes ses affaires étant bien disposées, & dans l'état où il les souhaitoit pour l'execution de son dessein, il résolut d'aller lui-même bien accompagné de plusieurs de ses amis pour presser Dom Diegue de venir. En allant, il trouva sur le chemin un nommé Martin

Carillo, à qui il dit où il alloit : celui-cy lui répondit, que s'il vouloit ſuivre ſon conſeil, il n'iroit pas ; parce qu'il étoit perſuadé qu'il s'expoſeroit beaucoup, & qu'infailliblement on le feroit tuer : un autre Soldat lui dit encore à peu près la même choſe : mais nonobſtant tout il continua ſon chemin. En arrivant au logis de Dom Diegue, il le trouva couché ſur un lit de repos, & dans une chambre voiſine il y avoit des gens armez ; qu'on y avoit ſecretement poſtez à deſſein. Garcias d'Alvarado étant entré avec ceux qui le ſuivoient, dans la chambre de Dom Diegue, il lui dit : *J'eſpere que vôtre indiſpoſition ne ſera rien, Monſieur ; il faut faire un peu d'éfort, & vous lever pour tâcher de vous divertir, cela ne peut que vous être bon & utile pour vôtre ſanté ; vous mangerez ſi peu qu'il vous plaira : mais au moins vous nous ſervirez de Chef, & nous aurons le plaiſir de vous avoir à nôtre tête.* Dom Diegue répondit, qu'il le vouloit, puiſqu'il témoignoit le ſouhaiter ſi fortement ; & s'étant levé incontinent, il ſe fit donner un manteau ayant déja ſa cotte d'armes, ſon épée, & ſon poignard. Ils ſe mirent donc en devoir de ſortir, Garcias d'Alvarado mar-

chant devant Dom Diegue : alors Jean d'Herrada qui étoit auſſi du complot, accompagné de pluſieurs autres, tenant la porte, la ferma, & ſe jettant ſur Garcias d'Alvarado, il lui cria : Vous êtes pris, Monſieur. Dom Diegue en même-temps tira ſon épée, en donna un coup à Garcias & le bleſſa, en diſant, qu'il ne falloit point le prendre priſonnier, mais le tuer : incontinent Jean Balſa, Alfonſe de Sayavedra, Diegue Mendez, frere de Rodrigue Orgognos, & pluſieurs autres qui étoient dans l'embuſcade, en ſortirent, & le percérent de tant de coups, qu'il mourut ſur le champ. La nouvelle en étant ſçûë en ville, y cauſa des murmures, & quelques mouvemens qui auroient pû avoir des ſuites fort fâcheuſes, ſi Dom Diegue ne s'étoit incontinent rendu à la Place, où il appaiſa le peuple autant qu'il lui fut poſſible ; ſa préſence fit que quelques amis de Garcias d'Alvarado ſe retirérent : & incontinent, pour donner de l'occupation à ſes troupes, il les fit ſortir de Cuſco pour marcher contre Vaca de Caſtro, dont il avoit appris la jonction avec Pierre Alvarez, & Alfonſe d'Alvarado. Dom Diegue étoit accompagné dans cette expedition par Paul,

frere de l'Ynga, que le Président ſon pere avoit fait Ynga, & ſon ſecours dans cette occaſion étoit de grande importance : que bien qu'il marchoit devant l'armée, & que bien qu'il ne fût accompagné que par un aſſez petit nombre d'Indiens, neanmoins il obligeoit ceux de toutes les Provinces par où il avoit à paſſer, de fournir des vivres pour l'armée, & des hommes pour porter les charges, & de rendre tous les autres ſervices dont on avoit beſoin.

CHAPITRE XV.

Vaca de Caſtro va de Los Reyes à Xauxa. Ce qu'il y fit.

VAca de Caſtro étant arrivé à la Ville de Los Reyes, fit faire plusieurs Arquebuſes par les Maîtres qu'il trouva en ce lieu, & fit auſſi tous les autres préparatifs qu'il jugeoit neceſſaires. Il emprunta des Habitans & des Marchands de la Ville cinq à ſix cens mille livres : parce que Dom Diegue avoit pris & épuiſé tout le Tréſor Royal. Puis partant de Los Reyes, il y laiſſa pour ſon Lieutenant, François de Bar-

rionevo, & pour Commandant de la Marine, Jean Perez de Guevara, emmenant avec lui le plus de gens qu'il lui fut possible. Il prit la route de Xauxa, ayant donné ordre à tous les Habitans de Los Reyes, qu'au cas que Dom Diegue, comme on le disoit, y vint cependant par un autre chemin, ils se retirassent avec leurs femmes, & leurs effets dans les navires, jusqu'à ce qu'il retournât lui-même à la suite de Dom Diegue. En arrivant à Xauxa, il y trouva Pierre Alvarez qui l'y attendoit avec ses troupes & une bonne provision d'armures & de Piques, & sur tout une grande quantité de poudre qu'on y avoit fait. Vaca de Castro distribua les Cavaliers qui l'accompagnoient, & les incorpora dans les Compagnies de Pierre Alvarez, de Pierre Anzurez, & de Garcilaso de la Vega, qui étoient Capitaines de Cavalerie: & à l'égard des gens de pied qui le suivoient aussi, il en distribua une partie dans les Compagnies de Pierre de Vergara & de Nugno de Castro, qui étoient Capitaines d'Infanterie. Il fit aussi deux nouvelles Compagnies, l'une de Cavalerie, dont il donna le commandement à Gomez d'Alvarado, & l'autre d'Arquebusiers, dont il fit Capitaine le

Bachelier Jean Velez de Guevara. C'étoit un homme de Lettres, ce qui n'empèchoit pas qu'il ne fût fort bon Soldat, extrêmement adroit & induſtrieux, il avoit lui-même beaucoup contribué à faire, comme il faut, les Arquebuſes des Soldats de ſa Compagnie. Avec cela, il ne laiſſoit pas d'être auſſi fort habile dans les Lettres : ce qui fit que dès le temps dont nous parlons maintenant, puis encore dans la ſuite pendant les révolutions qui arrivérent ſous Gonzale Pizarre, & dont on parlera cy-après, il exerça une Charge de judicature. Juſqu'à midy il étoit vêtu en homme de Lettres fort honnêtement ; il tenoit ſes audiences, & expedioit les affaires qui ſe préſentoient. Après cela, il ſe vêtoit en habit de Cavalier avec un haut-de-chauſſe & un pourpoint de couleur en broderie d'or fort magnifique, ſon colet de buffe, une plume à ſon chapeau, ſon Arquebuſe ſur l'épaule faiſant faire l'exercice à ſa Compagnie, s'exerçant auſſi lui-même à tirer. Vaca de Caſtro diſpoſa donc ainſi ſon armée compoſée en tout de ſept cens hommes, entre leſquels il y avoit trois cens ſoixante-dix Cavaliers & cent ſoixante-dix Arquebuſiers. Il fit Ser-

gent-Major le Capitaine François de Carvajal, le même qui depuis fut Mestre de Camp General de Gonzale Pizarre. C'étoit lui qui regloit presque tous les mouvemens de l'armée : parce qu'il avoit beaucoup d'experience dans les affaires de la guerre, dont il faisoit le métier depuis plus de quarante ans, ayant été simple Soldat, puis Lieutenant dans les guerres d'Italie. Dans ce temps-là Vaca de Castro reçut quelques Envoyez de la part de Gonzale Pizarre qui étoit depuis peu de retour à Quito de ce voyage si pénible, dont nous avons fait la description : il faisoit sçavoir à ce Gouverneur qu'il marchoit à son secours avec les troupes qu'il avoit pû lever. Vaca de Castro lui écrivit, en le remerciant honnêtement de sa bonne volonté, & lui mandant qu'il demeurât à Quito, & ne vînt point à l'armée : parce qu'il esperoit toûjours de faire quelque accommodement avec Dom Diegue, & qu'il ne recherchoit, & ne souhaitoit que de pouvoir rétablir la paix dans le pays. Il en usoit encore ainsi pour mortifier un peu la présomption de Gonzale Pizarre : il est vray aussi qu'il craignoit que la vengeance qu'il rechercheroit sans doute avec beaucoup d'em-

pressément de la mort du Marquis son frere, ne fût un obstacle invincible qui empêcheroit toûjours Dom Diegue de se soumettre par un accommodement : parce qu'il n'oseroit jamais se mettre entre les mains d'un homme auprès de qui seroit Gonzale Pizarre, qui sans doute ne manqueroit pas d'avoir beaucoup de crédit dans l'armée par le grand nombre d'amis qu'il y auroit. D'autres disent que Vaca de Castro craignoit que si Gonzale Pizarre étoit à l'armée, on ne le choisist pour General : parce qu'il étoit fort aimé, & que d'ailleurs il ne sembloit pas qu'il y eût rien à craindre de son ressentiment particulier : puisque la guerre se faisoit plûtôt d'une maniere fort juste & fort équitable que par un esprit de vengeance. Outre cela il envoya aussi ordre à ceux qui avoient le soin & la charge des enfans du Marquis de demeurer dans les lieux où ils étoient, dans les Villes de saint Michel & de Truxillo, sans venir à Los Reyes jusques à ce qu'il en eût autrement disposé. Il alleguoit pour raison, ce qui au fond n'étoit qu'un prétexte spécieux, c'est que ses enfans étoient plus en sureté dans ces lieux-là qu'ils ne seroient à Lima.

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

Vaca de Castro s'avance avec son armée de Xauxa à Guamanga. Il tâche d'engager Dom Diegue à se soumettre, & entendre à quelque accommodement.

APrès que Vaca de Castro eut fait ses préparatifs, & mis ses gens en bon ordre à Xauxa, il se mit en marche, & prit la route de Guamanga : à cause qu'il avoit eu nouvelle que Dom Diegue venoit à grand hâte pour entrer dans cette Ville, ou pour occuper le passage d'une riviere qui étoit fort important, & donnoit un grand avantage sur l'ennemi à celui qui l'occuperoit le premier : parce que la Ville est entourée de profondes valées, & de précipices qui la rendent de difficile accès, & lui servent de fortifications naturelles. Le Capitaine Diegue de Royas qui marchoit devant l'armée pour découvrir, étoit déja entré dans cette Ville, où ayant appris la diligence avec laquelle Dom Diegue s'avançoit, il s'étoit fortifié de son mieux, pour se pouvoir défendre jusques à ce que Vaca

de Castro fût arrivé. Cela obligea donc ce Gouverneur à partir promptement, & faire aussi de son côté toute la diligence possible : il fit de plus prendre les devans au Capitaine Castro avec ses Arquebusiers, pour se saisir d'un passage difficile qui est près de Guamanga nommé la Côte ou la Montagne de Parcos. Vaca de Castro étant arrivé un soir à deux lieuës de Guamanga, on lui dit que Dom Diegue entroit cette même nuit dans la Ville, ce qui le chagrina fort : parce que toutes ses troupes n'étoient pas encore arrivées, & ne pouvoient pas même arriver si promptement. Alfonse d'Alvarado retourna pour les rassembler toutes, & les faire marcher incessamment en bon ordre : il y en eut des derniers qui firent ce jour-là cinq grandes lieuës, équippez & armez comme ils étoient, ce qui ne se put faire sans beaucoup de peine, sur tout, parce que le chemin étoit fort difficile, plein de rochers & de précipices. Ils passérent par la Ville, & demeurérent toute la nuit en armes de l'autre côté : parce qu'ils n'avoient aucune nouvelle des ennemis, & ne sçavoient s'ils n'étoient point fort près d'eux. Le lendemain pourtant ils formérent leur Camp, & prirent quel-

que repos, ayant sçû par leurs Coureurs qui avoient été à la découverte jusqu'à plus de six grandes lieuës, que les ennemis n'étoient pas si près qu'ils l'avoient cru. En effet, on apprit que Dom Diegue étoit à neuf lieuës de là, & là-dessus Vaca de Castro lui écrivit par François de Diaquez, frere d'Alfonse de Diaquez Secretaire du Roy, qui étoit venu du Camp de Dom Diegue, *le sommant de la part de Sa Majesté de venir se ranger sous l'Etendart Royal, & congédier son armée, moyennant quoy il obtiendroit le pardon de tout le passé : mais que s'il refusoit de le faire, on procederoit contre lui à toute rigueur comme contre un sujet rebelle à son Prince, & criminel de Léze-Majesté.* Dans le même-temps qu'on envoya ces lettres, on envoya aussi par un autre côté un fantassin qui connoissoit fort bien le pays, vêtu en Indien, avec des lettres pour plusieurs Gentilshommes de l'armée de Dom Diegue. Cet homme, quelque adroit qu'il fût, ne pût s'empêcher d'être découvert, on remarqua sa piste dans quelques endroits couverts de neige ; on le suivit, on le prit, & on l'amena à Dom Diegue qui le fit pendre. Il fit même là-dessus de grandes plaintes de

Vaca de Castro, de ce qu'en même-temps qu'il lui faisoit faire d'un côté des propositions d'accommodement, il envoyoit de l'autre des Espions pour débaucher ses gens. Puis en présence des Envoyez, il fit ranger son armée en bataille, donnant ordre à tous ses Officiers de se préparer pour le combat, & promettant à quiconque tuëroit quelqu'un des Habitans qui étoient établis dans le pays, qu'il lui donneroit les Indiens, les biens & la femme du mort. Dom Diegue répondit ensuite à Vaca de Castro par le même Diaquez, & par Dom Diegue de Mercado : » Qu'il ne lui » obéiroit en aucune maniere tandis » qu'il seroit accompagné de ses enne- » mis, qui étoient Pierre Alvarez Hol- » guin, Alfonse d'Alvarado, & quel- » ques autres semblables à eux. Qu'à » l'égard de son armée, il ne la congé- » dieroit point, à moins qu'il ne vît une » amnistie en forme signée de la propre » main de Sa Majesté, non de celle du » Cardinal de Sevile Dom Fra Garcias » de Loaysa qu'il ne reconnoissoit point, » ignorant qu'il eût aucun ordre ni au- » cun pouvoir de la part de Sa Ma- » jesté pour les affaires des Indes. Qu'en- » fin il se trompoit fort dans ses espé-

» rances, s'il s'imaginoit qu'aucun de
» ceux de ſon armée l'abandonnât pour
» ſe rendre à lui, & que ceux qui avoient
» voulu le lui perſuader l'abuſoient:
» qu'il pouvoit donc ſe préparer à le re-
» cevoir, puiſqu'il alloit partir pour le
» combattre, & qu'il étoit fort aſſuré
» d'être vigoureuſement ſecondé par
» tous les ſiens, qu'ainſi il étoit réſolu
» de défendre le pays juſqu'au dernier
» ſoupir.

CHAPITRE XVII.

Vaca de Caſtro ſe prépare pour donner Bataille.

VAca de Caſtro ayant reçû la réponſe de Dom Diegue, & voyant ſon opiniâtreté, fit marcher ſon armée, & la fit poſter dans un lieu plein & uni qu'on nomme Chupas, la faiſant un peu éloigner de Guamanga, parce que le terrein y eſt trop rude, & trop difficile pour pouvoir commodément y donner bataille. Il demeura trois jours à Chupas; & comme c'étoit au milieu de l'Hyver, il ne ceſſa de pleuvoir pendant tout ce temps-là, & cependant les trou-

pes furent toûjours obligées de se tenir en état, & sous les armes : parce que l'ennemi étoit proche. Vaca de Castro se résolut donc au combat, puisqu'il ne voyoit aucun moyen d'accommodement : mais ayant remarqué que plusieurs de ceux qui le suivoient, étoient scandalisez de la bataille des Salines, & disoient que Sa Majesté ne l'avoit point approuvée : pusqu'elle tenoit Fernand Pizarre prisonnier à cause de cela : il jugea à propos d'observer quelque formalité, tant pour justifier sa propre conduite que pour contenter ses troupes. Il prononça donc une Sentence dans les formes contre Dom Diegue, & la signa en présence de toute son armée. Par ce jugement juridique il le déclaroit traitre, & rebelle aux ordres de Sa Majesté, & comme tel le condamnoit à la mort, & à la confiscation de tous ses biens, tant lui que tous ceux qui le suivoient. Après avoir prononcé cette Sentence, il somma tous les Officiers, & leur commanda de lui prêter aide, & faveur pour la mettre en execution. Le lendemain Samedy à l'heure de la Messe, les Coureurs donnérent l'allarme : parce que les ennemis étoient fort près : ils avoient couché à deux petites lieuës de-là, & ils

marchoient par un chemin détourné à la gauche du Camp, prenant leur route par quelques petites colines assez commodes, pour éviter un marais qui étoit au devant de l'armée de Vaca de Castro. Leur dessein étoit de se rendre maîtres de la Ville de Guamanga avant que de donner bataille : au reste, ils ne doutoient nullement de la victoire à cause de la grande quantité d'artillerie dont ils étoient si bien munis. S'étant approchez de si près que les troupes avancées des deux partis, étoient à la portée de l'Arquebuse, & se pouvoient parler, Vaca de Castro détacha le Capitaine Castro avec cinquante Arquebusiers pour escarmoucher tandis que ses troupes monteroient par une pante de montagne, par où il leur falloit necessairement passer, ce qui ne se faisoit pas sans crainte : parce que si Dom Diegue avoit sçû prendre son temps, il auroit pû leur faire beaucoup de mal avec son artillerie. En effet, toute l'infanterie fut quelquefois obligée de faire alte en montant, afin de marcher en ordre : ce que François de Carvajal Sergent Major ayant remarqué, afin d'éviter le retardement, & faire que toutes les troupes eussent bien-tôt gagné la hauteur, il

ordonna que chaque Compagnie monteroit l'une après l'autre ſans garder un ordre exact dans cette marche difficile, juſqu'à ce qu'étant arrivez au haut ils ſe remettroient en bon ordre. Il en uſa ainſi pour éviter le retardement d'une marche qui eût été fort périlleuſe, ſi les ennemis avoient ſçû bien prendre leur temps pour en profiter. Ils gagnérent donc la hauteur dans le temps que les Arquebuſiers de Caſtro eſcarmouchoient avec l'arriere-garde de Dom Diegue qui ne laiſſa pas de continuer toûjours ſa marche, juſqu'à ce qu'il eût pris ſon poſte, & ſe fût rangé en bataille.

CHAPITRE XVIII.

Vaca de Caſtro fait avancer ſes troupes contre Dom Diegue pour donner combat.

TOutes les troupes étant montées, de ſorte qu'il n'y avoit plus au-deſſus d'elles qu'une fort petite coline, Vaca de Caſtro donna ordre au Sergent Major de les ranger en bataille, ce qu'il fit. Après cela ce Gouverneur les ex-

hortant à bien faire leur devoir, leur
» dit : » Qu'ils devoient soigneusement
» considerer qui ils étoient, d'où ils
» venoient & pour qui ils combattoient :
» que le sort du Perou étoit entre leurs
» mains, & dépendoit de leur courage :
» que s'ils étoient vaincus, ni lui ni eux
» ne pouvoient éviter la mort : mais
» que s'ils remportoient la victoire, outre
» le service important qu'ils rendroient
» à leur Roy, comme ils y étoient obli-
» gez en bons & fideles sujets, ils de-
» meureroient par ce moyen dans la pos-
» session & la joüissance de tous leurs
» effets, & de tous leurs biens : ajoû-
» tant, qu'à ceux qui n'en avoient pas,
» il leur en donneroit au nom & de la
» part de Sa Majesté, qui ne souhaitoit
» la possession de ce pays que pour le
» donner & le distribuer à ceux qui la
» serviroient fidellement. Qu'au reste,
» il voyoit bien qu'il n'avoit pas besoin
» d'un long discours ni de grandes ex-
» hortations pour les encourager : puis-
» qu'il parloit à des Gentilshommes
» pleins de cœur & d'honneur, & à de
» braves Soldats, de qui il se proposoit
» de suivre l'exemple plûtôt que d'en-
» treprendre de le leur donner, & que
» pour leur faire connoître qu'il vouloit

„ veritablement être l'imitateur de leur
„ bravoure, il marcheroit à leur tête,
„ & romproit la premiere lance. Ils lui
„ répondirent tous fort courageusement
„ qu'ils feroient leur devoir, & qu'ils
„ se feroient hacher en pieces plûtôt
„ que de se laisser vaincre : parce qu'ils
„ regardoient cela comme leur interêt,
„ & leur affaire propre. Les Officiers priérent avec beaucoup d'instance Vaca de Castro de ne se point mettre à l'avant-garde, lui protestant qu'ils s'y opposeroient toûjours, & que ce ne seroit jamais de leur consentement : mais qu'il devoit plûtôt demeurer à l'arriere-garde avec trente Cavaliers : afin de donner du secours dans les endroits où il verroit que cela seroit necessaire. Il fit donc ce qu'ils souhaitoient ; & voyant qu'il n'y avoit plus qu'environ une heure & demie de jour, il vouloit qu'on remît le combat au lendemain : mais le Capitaine Alfonse d'Alvarado lui dit, que c'étoit se perdre de differer, & qu'il étoit necessaire de donner la bataille dès ce soir même, puisque tous leurs gens y étoient si bien résolus, & que peut-être la nuit pourroit faire changer de sentiment à quelques-uns. Vaca de Castro suivit ce sentiment : bien

que la nuit fût fort proche, diſant ſeulement là-deſſus, qu'il voudroit avoir le pouvoir de Joſué pour arrêter le Soleil. En même-temps l'artillerie de Dom Diegue commença à joüer : & parce que pour l'attaquer on ne pouvoit deſcendre en droite ligne ſans s'expoſer à en ſouffrir beaucoup, à cauſe qu'on auroit été directement en bute à ſon canon : cela obligea le Sergent Major & Alfonſe d'Alvarado de prendre à main gauche, où ils trouvérent un paſſage ſeur qui deſcendoit dans une Valée, par où ils pouvoient aller aux ennemis, ſans que leur artillerie leur fiſt aucun mal : parce que tous les boulets paſſoient par-deſſus leur tête. Les troupes marchérent donc dans cet ordre. Alfonſe d'Alvarado à la droite avec ſa Compagnie, & l'Etendart Royal porté par Chriſtoval de Barrientos, originaire de Ville Rodrigue & Habitant de Truxillo : à la gauche marchoient les quatre Capitaines, Pierre Alvarez Holguin, Gomez d'Alvarado, Garcilaſo de la Vega, & Pierre Anzurez, conduiſant chacun ſa Compagnie en bon ordre, & marchant à la tête. Au milieu des deux Eſcadrons de Cavalerie, marchoient les Capitaines, Pierre de Vergara, & Jean Velez de

Guevara avec l'Infanterie : Nugno de Castro marchoit devant avec ses Arquebusiers pour commencer la charge, & engager le combat, puis se retirer à temps à son gros. Vaca de Castro demeura à l'arriere-garde avec ses trente Cavaliers, un peu éloigné de ses gens, de maniere qu'il pouvoit aisément remarquer les endroits où il étoit plus necessaire d'envoyer du secours, ce qu'il ne manquoit pas de faire à propos.

CHAPITRE XIX.

De la Bataille de Chupas, & de ce qui s'y passa.

PEndant que les troupes de Vaca de Castro marchoient aux ennemis, ceux-cy faisoient un feu continuel de leur artillerie : mais comme tous leurs coups étoient inutiles, parce qu'ils passoient trop haut, Dom Diegue soupçonna que le Capitaine Candie, qui en avoit la charge, avoit été gagné, & que c'étoit exprès qu'il faisoit ainsi tirer haut. Il alla donc à lui tout en colere, & le tua de sa propre main : puis il pointa lui-même une piece de canon,

& y mit le feu donnant dans un Escadron, où il tua quelques gens. Carvajal ayant vû cela, & considerant que l'artillerie qu'ils avoient de leur côté ne pouvoit pas leur être d'un grand usage, il fit prendre la résolution de la laisser là sans s'en servir, & de hâter un peu le pas. Alors Dom Diegue & ses Capitaines, Jean Balsa, Jean Tello, Diegue Mendez, Malavez, Diegue de Hoces, Martin de Bilbao, Jean d'Ollo, & la plûpart des autres étoient postez de maniere que toute leur Cavalerie étoit partagée en deux Escadrons au milieu desquels étoit placé leur Infanterie. Leur artillerie étoit au devant pointée du côté que Vaca de Castro pouvoit les faire attaquer. Ils crurent que c'étoit marquer trop de timidité d'attendre leurs ennemis en cet état, & qu'il falloit leur épargner la peine d'une partie du chemin, & s'avancer à leur rencontre. Ils firent donc marcher leurs troupes, & avancer leur artillerie du côté que venoit Vaca de Castro. Ce mouvement se fit contre le sentiment de Pierre Suarez leur Sergent Major, qui étant homme fort entendu, & fort expérimenté à la guerre, n'étoit pas de cet avis : ainsi en leur voyant changer de

cette maniere leur artillerie, il jugea qu'ils se perdoient : parce qu'au-devant du lieu où elle étoit premierement postée, il y avoit une campagne d'assez grande étenduë que les ennemis n'auroient pû traverser pour en venir aux mains, sans que le canon leur fist beaucoup de mal : au lieu que les gens de Dom Diegue, s'avançant comme ils faisoient, & accourcissant cet espace, ils perdoient une belle occasion qu'ils avoient de leur nuire, & se privoient eux-mêmes du moyen de le faire. Nonobstant ces remontrances, ils avancérent toujours, & se postérent près d'une coline sur laquelle devoit paroître l'armée de Vaca de Castro, de sorte que jusqu'à ce qu'elle fût en effet arrivée sur cette coline qui la couvroit, l'artillerie de Dom Diegue ne pouvoit leur faire aucun mal, & y étant une fois arrivez, ils se trouvoient si près des ennemis que le canon ne pouvoit pas longtemps leur nuire ni les empêcher d'en venir aux mains. Pierre Suarez Sergent Major voyant donc qu'on méprisoit son avis, poussa son cheval, & se rendit à l'armée de Vaca de Castro. Dans le même temps Paul, frere de l'Ynga, avec un grand nombre d'Indiens, atta-

qua les troupes de Caſtro à la gauche en leur tirant une grande quantité de pierres & de fléches : mais comme les Arquebuſiers en tuérent quelques-uns, les autres prirent incontinent la fuite. Martin Cote, qui commandoit une Compagnie d'Arquebuſiers de Dom Diegue, s'avança alors de ce côté-là avec ſa Compagnie, & ſes gens commencérent à eſcarmoucher avec ceux du Capitaine Caſtro. Alors les troupes du Gouverneur marchant au petit pas au ſon des Tambours & des Trompettes, commencérent à paroître ſur la hauteur : là ils firent alte, afin de prendre leur temps pour charger : parce que l'artillerie, qui tiroit inceſſamment, ne leur en donnoit pas le temps : au reſte, quoiqu'ils en fuſſent aſſez près, elles ne leur faiſoit pas beaucoup de mal, à cauſe que la plûpart des boulets paſſoient pardeſſus leur tête : mais s'ils euſſent été vingt pas plus avancez, ils en euſſent extrêmement ſouffert, parce qu'elle leur auroit donné à plomb. Il eſt vray pourtant que l'Infanterie de Vaca de Caſtro en ſouffrit beaucoup, & en reçut bien du mal, à cauſe qu'elle étoit dans un lieu plus élevé, où les boulets donnoient directement, ſi bien qu'un ſeul

emporta toute une file, & fit ouvrir le bataillon : mais les Capitaines le firent promptement remettre en ordre en courant l'épée à la main, & menaçant de tuer ceux qui ne se rangeroient pas, ainsi il se referma. Cependant le Sergent Major François de Carvajal retenoit les Capitaines, & les empêchoit de donner, attendant que la fureur de l'artillerie diminuât un peu. Alors la Cavalerie étant montée un peu plus haut sur la coline, les Arquebusiers de Dom Diegue tuérent Pedro Alvarez Holguin, & Gomez de Tordoya, & leurs décharges en blessoient & tuoient toujours quelques autres. Là-dessus le Capitaine Pedro de Vergara se voyant blessé d'un coup d'Arquebuse, commença à crier hautement contre la Cavalerie, disant, qu'ils devoient donner s'ils ne vouloient bien-tôt voir périr toute l'Infanterie qui étoit exposée à tout le feu des ennemis. Incontinent les Trompettes sonnérent la charge, & les Escadrons de Vaca de Castro s'avancérent : ceux de Dom Diegue faisant aussi de leur côté le même mouvement, les reçûrent avec beaucoup de courage, si bien qu'ils se joignirent ; le choc fut rude, presque toutes les lances de côté & d'autres furent

rent rompuës, & plusieurs Cavaliers de l'un & de l'autre parti tombérent morts ou blessez. Puis ils mirent l'épée à la main, & commencérent un sanglant combat à coups de sabre, de massuë & de hache : il y avoit des Cavaliers qui se servoient de coignées comme celles qu'on a pour fendre le bois, qu'ils tenoient des deux mains, & en donnoient de si grands coups, que ni casque, ni autre armure n'étoit capable d'y résister. Ils combattirent ainsi quelque temps avec beaucoup de furie, jusqu'à ce qu'étant les uns & les autres hors d'haleine, ils prirent un peu de relâche. Là-dessus l'Infanterie de Vaca de Castro s'avança contre celle de Dom Diegue, Carvajal marchant à la tête, & les encourageant autant qu'il lui étoit possible, & par ses paroles, & par son exemple. Ne craignez point l'artillerie, leur disoit-il, je suis aussi gros que deux de vous ensemble, & cependant je ne la crains point, & vous voyez combien de boulets passent auprès de moy sans me toucher : puis afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il se fioit sur ses armes, qui étoient bonnes, il ôta sa cotte de maille & son casque, & les jetta par terre, demeurant avec un simple pourpoint de toile. Il s'avança de

cette maniere marchant droit à l'artillerie, tous les autres le ſuivirent ſi bien qu'ils la gagnérent & s'en rendirent les maîtres, ayant tué pluſieurs de ceux qui la gardoient : puis ils la pointérent contre leurs ennemis : cela fut pouſſé avec tant de vigueur, & réüſſit ſi heureuſement, qu'on attribua à cette action la plus grande partie de la victoire. Cependant le jour manquoit, & la nuit devenoit obſcure, ſi bien qu'ils ne ſe connoiſſoient preſque plus les uns les autres que par la voix. La Cavalerie après quelques momens de relâche avoit recommencé le combat, & déja la victoire panchoit du côté de Vaca de Caſtro, lorſqu'il vint lui-même à la charge avec ſes trente Cavaliers de réſerve, il attaqua à la main gauche où il y avoit deux Compagnies de Dom Diegue qui faiſoient encore ferme, quoique la plûpart des autres commençaſſent à plier. En attaquant, il cria, victoire, victoire, ce qui n'empêcha pas que le combat ne fût encore opiniâtré & vigoureux de part & d'autre dans cet endroit : il y eut quelques Cavaliers, du nombre de ſes trente qui furent bleſſez & renverſez par terre, & le Capitaine Ximenez, N. de Montalve, qui étoit

de Medina del Campo, & quelques autres Cavaliers y furent tuez. Enfin, ceux de Vaca de Castro s'opiniâtrérent avec tant de résolution, que les gens de Dom Diegue tournérent le dos, & prirent la fuite en desordre. On les poursuivit, & on en tua & blessa plusieurs. Il y eut deux de leurs Capitaines, l'un nommé Bilbao, & l'autre Christoval de Sosa, qui, quand ils virent tourner le dos à leurs gens, furent si penetrez de douleur & de rage, qu'ils se jettérent comme des desesperez au travers des ennemis frappant à droite & à gauche, & criant l'un & l'autre de toute leur force. *Je suis un tel qui ay tué le Marquis.* Ce qu'ils continuérent jusqu'à ce qu'on les eût mis en pieces. Plusieurs des gens de Dom Diegue se sauvérent à la faveur de l'obscurité de la nuit, & quelques-uns pour n'être pas reconnus, & se sauver plus aisément, jettérent leurs écharpes, & en prirent de celles des ennemis qu'ils trouvoient morts : car les écharpes des uns & des autres étoient fort differentes, celles des troupes de Vaca de Castro étant rouges, & celles des gens de Dom Diegue blanches. La victoire demeura donc à Vaca de Castro, bien qu'avant d'en venir aux mains il eût perdu beau-

coup plus de monde que ſon ennemi, de ſorte qu'alors Dom Diegue ſe croyoit aſſuré d'être vainqueur. Les fuyards qui penſoient ſe ſauver par la Vallée, furent tous tuez par les Indiens, & cent cinquante Cavaliers qui s'enfuirent à Guamanga, diſtante de deux lieuës où s'étoit donnée la bataille, y furent déſarmez, & pris par le petit nombre d'Habitans qui étoient demeurez dans cette Ville. Dom Diegue s'enfuit à Cuſco où Rodrigue de Salazar de Toléde, qui y étoit ſon Lieutenant, & Antoine Ruiz de Guevara un des Magiſtrats le firent prendre priſonnier, & avec lui Diegue Mendez, compagnon de ſa ſuite. Ainſi finit l'autorité & le Gouvernement de Dom Diegue, qui s'étant vû un jour Seigneur & maître du Perou, ſe vit le lendemain arrêter priſonnier par des Officiers créez & établis de ſa main qui en uſérent ainſi de leur propre mouvement, & ſans en avoir reçû l'ordre de perſonne. Cette bataille fut donnée le ſeiziéme jour de Septembre de l'an mil cinq cens quarante-deux.

XV.

CHAPITRE XX.

Vaca de Castro donne des loüanges à ses troupes, & leur rend graces de la Victoire qu'il venoit de remporter par leur courage.

UNe grande partie de la nuit se passa avant qu'on pût rassembler l'armée victorieuse : parce que les Soldats étoient occupez à piller les tentes des gens de Dom Diegue, où ils trouvérent beaucoup d'or & d'argent, & tuérent quelques Soldats qui s'y étoient cachez, ou qui étant blessez n'avoient pû fuir. Après qu'on l'eut enfin rassemblée, on se tint encore sur ses gardes, & on fit demeurer en ordre, & sous les armes tant l'Infanterie que la Cavalerie : parce qu'on craignoit que les troupes de Dom Diegue se ralliassent. Vaca de Castro passa la plus grande partie de la nuit à donner des loüanges, & faire des caresses à toute son armée en general, & rendre graces à chaque Soldat en particulier d'avoir si bien fait leur devoir. Il y eut dans cette bataille plusieurs Officiers & plusieurs Soldats de l'un & de

l'autre parti qui se signalérent beaucoup : Dom Diegue en particulier s'y distingua fort, & fit paroître beaucoup de courage & de valeur, faisant plus qu'il ne sembloit qu'on dût attendre de son âge, qui n'étoit que de vingt-deux ans : il étoit animé par la considération de la mort de son pere, dont il croyoit la vengeance juste : il y eut aussi quelques-uns de ceux de son armée qui l'imitérent fort bien. Du côté de Vaca de Castro, ils étoient animez par le desir de vanger la mort du Marquis, pour la memoire duquel ils conservoient un amour & une fidelité inviolables, si bien qu'aucun péril n'étoit capable de les étonner ni les empêcher de faire leur devoir pour en venir heureusement à bout. Il mourut des deux côtez environ trois cens hommes, parmi lesquels il y avoit plusieurs Officiers & personnes de marque, comme Pedro Alvarez Holguin & Gomez de Tordoya, qui pour se faire distinguer dans cette occasion, étoient vêtus de velours blanc en broderie d'or par-dessus leurs armes, ce qui les faisoit aisément remarquer, & fut cause qu'ils furent tuez par les Arquebusiers, comme on l'a dit. Alfonse d'Alvarado se signala aussi beaucoup,

Carvajal tout de même, qui ſans craindre aucun péril, marcha droit à l'artillerie des ennemis, bien qu'elle tirât continuellement, & que les Arquebuſiers qui la gardoient, fiſſent de leur côté un ſi grand feu, qu'il ſembloit impoſſible d'éviter qu'il n'y eût quelque bale qui l'atteignît. On eût dit que ce mépris de la mort la faiſoit fuir de lui: comme en effet, il arrive ſouvent dans les plus grands périls que celui qui les brave s'en ſauve, & que ceux qui les craignent le plus y périſſent. Cela ſe vit dans cette bataille, où un jeune homme qui n'oſa s'expoſer aux coups, & s'alla cacher de peur derriere un Rocher, y eut la tête caſſée par un éclat de pierre qu'un boulet de canon en fit ſauter, & fut ainſi tué dans le lieu où il croyoit s'être mis en ſureté. Les principaux de ceux qui ſe ſignalérent dans cette bataille, & dans les diſpoſitions & les affaires qui la concernent pour la faire réüſſir heureuſement, comme elle fit, furent, le Licentié Carvajal, François de Godoy, Diegue d'Aguilera, Nicolas de Ribera, Jerôme d'Aliaga, Jean de Barbaran, Michel de la Cerna, Lope de Mendoze, Diegue Centeno, Melchior Verdugo, Chriſtoval de Bar-

rientos, Gomez d'Alvarado, Gaſpar Rodriguez, Dom Gomez de Luna, Pedro de Hinoioſa, François de Carvajal, Dom Pedro Porto Carrero, Alfonſe de Caceres, Diegue Ortis de Guſman, Sebaſtien de Merlo, François d'Ampuero, & pluſieurs autres. Outre ceux-là, il y en eut quelques-uns qui avoient été du parti d'Almagre, & qui, comme on l'a dit, ſuivirent Vaca de Caſtro, parce qu'il agiſſoit au nom de Sa Majeſté, leſquels ſe ſignalérent auſſi beaucoup, dont les principaux furent, Pedro Alvarez Holguin, Dom Alfonſe de Montemayor, Jean de Sayavedra, Martin de Robles, Lorenço d'Aldana, Dom Christoval Ponce de Leon, Pablo de Meneſes, Vaſco de Guevara, le Maître des Comptes Jean de Guſman, Diegue Nugnez de Mercado, Peto Lopez d'Ayala, Diegue Bezerra, Diegue Maldonad, Jean Garcia, Diegue Gallego, François Gallego, Pero Ortiz, Alfonſe de Meſa, Denis de Bouadilla, Louis Garcias de ſaint Mamez, Garci Gutierrez d'Eſcobar, Marc d'Eſcobar, Jean d'Horbaneja, Diegue d'Ocampo, & pluſieurs autres. Vaca de Caſtro leur donna à tous, ou au moins à la plûpart, dequoy vivre, lorſqu'il fit le partage du

pays,

pays, ajoûtant à ses liberalitez cette loüange qu'ils les avoient tres-bien méritées : puisqu'ils avoient abandonné leurs interêts & leurs ressentimens particuliers, pour suivre les ordres de Sa Majesté, & se sacrifier pour son service.

CHAPITRE XXI.

Vaca de Castro fait punir quelques-uns de ceux qui avoient suivi Dom Diegue, & pardonne aux autres.

LA nuit de cette victoire il gela bien fort, de sorte que le froid fit mourir plusieurs de ceux qui étoient blessez. Il n'y eut que le seul Gomez de Tordoya qui n'étoit pas encore mort, & Pedro Anzurez qui étoit blessé & qu'on ne put pancer, parce que le bagage n'étoit pas encore arrivé. Le lendemain dès le matin Vaca de Castro fit soigner les blessez qui étoient au nombre de plus de quatre cens, & fit aussi enterrer les morts : il fit transporter les corps de Pedro Alvarez & de Gomez de Tordoya, à la Ville de Guamanga, où ils furent ensuite enterrez avec beaucoup de magnificence.

Dès le même jour, il fit couper la tête à quelques-uns des prisonniers qui avoient eu part à la mort du Marquis, & le jour suivant étant allé à Guamanga, il trouva que le Capitaine Diegue de Royas avoit fait souffrir le même supplice à Jean Tello & à quelques autres Capitaines. Vaca de Castro, donna ordre au Licentié de la Gama de faire faire justice des autres, en les faisant punir comme ils le méritoient : celui-cy, suivant ses ordres, en fit pendre quelques-uns, & couper la tête à d'autres, jusqu'au nombre de quarante en tout, de ceux qui étoient les plus coupables ; il en bannit quelques autres, & pardonna à tout le reste, si bien qu'il y eut environ soixante personnes en tout qui furent punies par justice. Après cela on donna permission à tous ceux qui étoient domiciliez de se retirer dans leurs maisons. Vaca de Castro s'en alla ensuite à Cusco, où il fit faire le procès à Dom Diegue, & quelques jours après lui fit couper la tête. Diegue de Mendez & deux autres prisonniers, se sauvérent de prison, & s'en allérent trouver l'Ynga qui s'étoit retiré dans ces Montagnes, qu'on nomme les Andes, qui sont comme inaccessibles, & où il est impossible

d'attaquer ceux qui s'y ſont retirez par la difficulté des paſſages. L'Ynga le reçût avec joye, & témoigna être ſenſiblement touché de la mort de Dom Diegue, dont il étoit fort ami. Il le lui avoit témoigné en lui envoyant pluſieurs cottes de maille, corſelets, cuiraſſes & autres armes de celles qu'il avoit pris aux Eſpagnols qu'il avoit vaincu, & tué lorſqu'ils alloient par ordre du Marquis au ſecours de Gonzale Pizarre & de Jean Pizarre à Cuſco : il avoit auſſi toûjours eu ſoin de tenir ſecretement des Indiens en divers endroits, afin d'être promptement inſtruit du ſuccès de la bataille.

CHAPITRE XXII.

Vaca de Caſtro envoye des gens de divers côtez pour découvrir le pays.

APrès la mort de Dom Diegue, & la diſſipation entiere de ſon parti, la paix ſe trouvant par là rétablie dans tout le pays : il ſembla à Vaca de Caſtro qu'il ne pouvoit honnêtement congédier ſes troupes, n'ayant pas dequoy les récompenſer comme il auroit ſouhaité : il prit donc le parti de les envoyer

faire des conquêtes, & des découvertes dans le pays. Ainsi il fit retourner le Capitaine Vergara avec ses gens à la conquête des Bracamoros, d'où il l'avoit tiré. Il envoya les Capitaines Diegue de Royas, & Philippe Gutierrez avec plus de trois cens hommes vers l'Orient pour découvrir le pays, où ils firent depuis des établissemens du côté de la riviere de la Plata. Il envoya aussi un nommé Monroy au Chili pour mener quelque secours au Capitaine Pedro Valdivia. Il donna ordre au Capitaine Jean Perez de Guevara d'aller à la conquête du pays de Mullobamba qu'il avoit découvert. Ce pays est fort montueux, & il y a deux grandes rivieres qui prennent leur source dans la pante de ses montagnes, & qui coulent de-là vers la mer du Nord. L'une de ces rivieres est le Marannon dont nous avons déja parlé, & l'autre la riviere de la Plata. Les Habitans de ce pays sont les Caribes qui sont Antropophages. Le pays est fort chaud, si bien qu'ils vont nuds, ou peu s'en faut, n'ayant que quelques haillons autour du corps. Jean Perez eut en ces lieux connoissance d'un grand pays qui est par de-là les Montagnes vers le Septentrion, où il y a de riches mines

d'or, où on trouve des chameaux, & des poules comme celles de la nouvelle Eſpagne : on y trouve auſſi des brebis beaucoup plus petites que celles du Perou. Il faut arroſer tout ce qu'on ſéme en ce pays-là, parce qu'il y pleut fort rarement. Il y a un Lac dont les bords ſont fort peuplez. Dans toutes les rivieres il y a certains poiſſons qui ſont de la forme & de la grandeur des plus grands chiens, qui tuent & mangent les Indiens qui entrent dans les rivieres, ou même qui paſſent auprès; car ces animaux ſortent auſſi de l'eau, & marchent ſur la terre. Ce pays eſt borné du côté du Septentrion par le Marannon, à l'Orient par le Breſil que les Portugais poſſédent, au Midy par la riviere de la Plata : on dit auſſi que c'eſt en cet endroit que ſont ces Amazones dont Orellana ouït parler. Vaca de Caſtro après avoir ainſi envoyé ſes Capitaines en divers endroits, demeura plus de dix-huit mois à Cuſco, faiſant le partage des Indiens qui n'avoient point d'occupation, en les diſtribuant comme il le jugeoit à propos : mettant toutes choſes en bon ordre dans le pays, & faiſant des réglemens, & des ordonnances fort utiles pour la conſervation des

Indiens. Dans ce temps même on découvrit dans le voisinage de Cusco les plus riches mines d'or dont on ait ouï parler dans nos jours, particulierement dans une riviere qu'on nomme Carabaya, où un Indien en recueillit dans un jour la valeur d'un Marc. Tout le pays étoit donc alors fort tranquille : les Indiens étoient protegez, & remis des grandes fatigues qu'ils avoient souffert pendant la guerre : alors Gonzale Pizarre vint à Cusco ; car jusques-là il n'en avoit pû obtenir la permission : & après y avoir demeuré quelques jours, il s'en alla dans le pays des Charchas s'occuper à son menage, & à ses affaires de campagne, jusques à ce que le Viceroy Blasco Nugnez Vela vint au Perou, comme on le dira dans la suite.

CHAPITRE XXIII.

Ordonnances de Sa Majesté pour le Gouvernement des affaires des Indes. Blasco Nugnez Vela va au Perou, en qualité de Viceroy pour les faire executer.

DAns ce temps-là, & même un peu auparavant, quelques Religieux meus ce leur sembloit par un bon zele,

allérent informer Sa Majesté, & les Seigneurs de son Conseil, des grandes charges que les Espagnols en general imposoient sur les Indiens, & des cruautez qu'ils exerçoient contre eux : les maltraittant dans leurs personnes, même jusqu'à les tuer : leur enlevant tous leurs biens, par les impositions excessives dont ils les chargeoient, & les contraignant de travailler aux mines & à la pesche des perles où ils périssoient tous, de maniere que le nombre en diminuoit si fort, & il étoit déja si petit, qu'en peu de temps il n'en demeureroit aucun de reste ni dans la nouvelle Espagne, ni dans le Perou, ni dans les autres lieux où il y en avoit encore : mais qu'ils périroient tous, comme cela étoit arrivé dans les Isles de saint Domingue, de Cuba, de saint Jean de Porto-rico, de la Jamaïque, & dans quelques autres, où il n'y avoit plus, pour ainsi dire, ni trace ni memoire des Indiens autrefois Habitans naturels de ces lieux. Pour persuader mieux cela à Sa Majesté, ils y ajoûtoient le récit de quelques cruautez particulieres que les Espagnols avoient exercé contre les Indiens, & ils y en joignoient d'autres dont les faits n'étoient point averez, & qu'on n'a jamais été assuré

qui fussent veritables. Qu'une des principales cause de ce mal, & de la destruction de ces pauvres peuples venoit des grands fardeaux qu'on faisoit porter à ces Indiens, sans garder en cela ni l'équité ni la moderation qui eussent été necessaires. Qu'au reste, ceux qui avoient poussé les choses dans un plus grand excès étoient les Gouverneurs & leurs Lieutenans, les Officiers de Sa Majesté, les Evêques, les Religieux, & les autres personnes favorisées & privilegiées, qui se fiant sur leur autorité & leurs privileges, s'assuroient qu'il n'y auroit aucunes peines contre eux pour cela, ce qui leur faisoit commettre tous ces excès avec d'autant plus de liberté & de hardiesse. Celui qui pressa & qui insista le plus sur ces remontrances, fut un Religieux de l'Ordre de saint Dominique, nommé Frere Barthelemy de las Casas, que Sa Majesté pourvût de l'Evêché de Chiapa. L'Empereur ayant donc ouï toutes ces choses, & desirant d'y apporter quelque remede à quoy il se croyoit obligé en conscience, ainsi qu'on le lui avoit fait entendre : sur les informations qu'on lui présenta là-dessus, il fit assembler non seulement tous ceux qui étoient de son Conseil des

Indes, mais auſſi pluſieurs autres perſonnes éclairées, gens de Lettres & de probité. Dans cette aſſemblée on examina ſoigneuſement les choſes, & après pluſieurs conſiderations faites ſur la matiere ; on dreſſa quelques réglemens par leſquels on eſperoit de remedier aux maux, & aux inconveniens qui avoient été repréſentez par Frere Barthelemy. Ce réglement portoit qu'on ne pourroit forcer aucun Indien de travailler aux mines ni à la peſche des perles : qu'on ne leur imposeroit point de charges exceſſives, & que même on ne les obligeroit à porter les fardeaux que dans les lieux où on ſeroit deſtitué des moyens de faire autrement : qu'on les payeroit de leur travail, & qu'on fixeroit les tributs qu'ils ſeroient obligez de payer aux Eſpagnols : que tous les Indiens qui demeureroient libres par la mort des maîtres à qui ils appartenoient, ſeroient après cela au Roy. L'Ordonnance portoit encore, qu'on remettroit en liberté tous les Indiens qui étoient dans la poſſeſſion & le partage de tous les Evêques des Indes, des Monaſteres & des Hôpitaux : comme auſſi de ceux qui ſeroient Gouverneurs, ou leurs Lieutenans ou Officiers de Sa Majeſté, ſans qu'ils les puſſent retenir,

quand même ils protesteroient là-dessus, d'aimer mieux quitter leurs charges. On ordonnoit que cela auroit lieu particulierement, & seroit exactement observé au Perou, par tous ceux qui avoient eu quelque part dans les mouvemens, & les troubles qui y étoient arrivez entre Dom François Pizarre, & Dom Diegue d'Almagro, & que tous ces Indiens qui d'une maniere ou de l'autre seroient remis en liberté, comme aussi tous les tributs qu'ils payoient, appartiendroient à l'avenir à Sa Majesté. Il est évident que cette derniere clause faisoit qu'il n'y avoit personne dans tout le Perou qui pût retenir ses Indiens. En effet, il est aisé de voir par toute cette Histoire, qu'il n'y avoit aucun Espagnol ni grand ni petit, qui n'eût eu quelque attachement pour l'un des deux partis, même avec autant de passion que s'il y fût allé de leurs biens & de leur vie. Cela s'étoit même étendu jusqu'aux Indiens du pays, à qui il arriva souvent d'avoir des démêlez, des disputes & des querelles les uns contre les autres, jusqu'à en venir aux mains pour ces deux partis: les uns tenant pour ceux du Chili, comme ils appelloient les partisans de Dom Diegue, & les

autres pour ceux de Pachacama, appellant ainsi ceux qui ſuivoient le parti du Marquis. Entre pluſieurs autres choſes, outre celles qui étoient portées par le réglement, dont on vient de parler, & qu'on avoit jugé convenables pour le gouvernement de ces Provinces éloignées, il y en avoit une qui regardoit le Perou en particulier. On conſideroit que ce pays étoit le plus riche & le plus conſiderable de ceux qui appartenoient à Sa Majeſté dans l'Amerique, & qu'il dépendoit de l'Audience Royal réſidente dans la Ville de Panama, où il n'y avoit que deux Auditeurs, ce qui faiſoit que les affaires ſouffroient de grands retardemens, & ne ſe pouvoient preſque expédier à propos : le Perou étant, comme il étoit, fort éloigné de Panama, & ſur tout encore, parce que, comme on l'a déja remarqué cy-devant, la plus grande partie de l'année on ne pouvoit y aborder. On diſoit donc là-deſſus que c'étoit ſans doute la raiſon qui avoit empêché qu'on ne pût apporter les remedes convenables aux maux & aux inconveniens dont on vient de parler, & qu'à l'avenir on ne pourroit non plus remedier à ceux qui ſurviendroient : c'eſt pourquoy on jugeoit à propos de caſſer l'Audience

de Panama, & d'en établir une nouvelle ſur les frontieres de Guatimala & de Nicaragua, dont le Licentié Maldonat qui étoit Auditeur de Mexique fût le Préſident, & du Reſſort de laquelle ſeroit la Province de Terre-ferme. Qu'à l'égard du Perou on y établiroit une nouvelle Audience compoſée de quatre Auditeurs, & d'un Préſident qui porteroit le titre de Viceroy & de Capitaine General : parce qu'on jugeoit cela abſolument neceſſaire à cauſe de l'importance des affaires de ce pays. Ces réglemens furent faits & publiez dans la Ville de Madrid l'an mil cinq cens quarante-deux, & incontinent on en envoya des copies en divers endroits des Indes : ils chagrinérent beaucoup tous ceux qui y avoient fait des conquêtes, & particulierement au Perou, où le préjudice qu'on en recevoit étoit plus general ; puiſqu'il n'y avoit aucun de ceux qui y étoient établis qui ne perdît par là à peu près tout ce qu'il poſſedoit, & qui ne ſe trouvât par conſequent dans la neceſſité de chercher de nouveaux moyens pour ſubſiſter & pour vivre. On diſoit là-deſſus que ſans doute Sa Majeſté avoit été mal informée touchant ce qui s'étoit paſſé : puiſque ceux qui

avoient ſuivi ſoit le parti d'Almagre, ſoit celui de Pizarre, ne l'avoient fait que comme bons & fideles ſujets de Sa Majeſté, qui ſe propoſoient de lui obéïr en obéïſſant à ceux qu'ils regardoient comme Gouverneurs, agiſſant en ſon nom & par ſon autorité. Que de plus ils s'étoient trouvez dans une neceſſité abſoluë de leur obéïr de gré ou de force; & qu'ainſi ils n'étoient coupables d'aucun crime, ou qu'au moins s'il y avoit quelque faute, elle ne méritoit aſſurément pas qu'on les dépoüillât ainſi de leurs biens. Ils ajoûtoient encore, que dans le temps qu'ils découvrirent à leurs propres frais le Perou, on étoit expreſſément convenu avec eux, qu'on leur donneroit les Indiens pour toute leur vie, & que même après leur mort ils ſeroient à leur fils aîné, ou à leurs femmes, au cas qu'ils mouruſſent ſans laiſſer d'enfans. Qu'en confirmation & en conſequence de cela même, peu de temps après Sa Majeſté avoit envoyé ordre à tous ceux qui avoient eu part à cette conquête, de ſe marier dans un certain temps marqué, ſous peine de perdre leurs Indiens, à quoy la plûpart avoient obéï: & qu'ainſi il n'étoit pas juſte qu'à préſent qu'ils étoient vieux &

caſſez, & qu'ils avoient leurs femmes & leurs familles, on les dépoüillât de leurs biens & des moyens de ſubſiſter, dans le temps qu'ils croyoient goûter quelque repos, & joüir du fruit de leurs travaux : d'autant plûtôt qu'ils étoient avancez en âge, & n'avoient plus aſſez de ſanté ni aſſez de force pour aller chercher de nouveaux pays & entreprendre de faire de nouvelles découvertes. Il y en eut donc pluſieurs qui ſe rendirent de divers endroits à Cuſco pour repréſenter toutes ces choſes au Licentié Vaca de Caſtro qui y étoit. Il leur dit là-deſſus, qu'il étoit fortement perſuadé que ſi Sa Majeſté étoit bien informée de la verité des choſes, elle y apporteroit ſans doute quelque remede : qu'ainſi il jugeoit à propos que les Procureurs ou Syndics de toutes les Villes s'aſſemblaſſent, & nommaſſent quelques-uns d'entr'eux pour aller pardevers Sa Majeſté, & ſon Conſeil Royal, afin de leur repréſenter le vray état des choſes, & les ſupplier tres-humblement d'y vouloir apporter le remede convenable par la révocation ou le changement de ces ordonnances qui les réduiſoient à de ſi fâcheuſes extrémitez. Que pour faciliter de ſa part leur aſſemblée, & faire

que tous s'y puſſent plus aiſément trouver, il ſe rendroit à la Ville de Los Reyes comme étant plus dans le centre, & vers le milieu des autres Villes, tant de la plaine que de la montagne, & qu'ainſi il partageroit de bon cœur la peine, & leur épargneroit une partie du chemin, pour traiter enſemble de cette affaire. Il partit donc en effet de Cuſco pour ſe rendre à Los Reyes, menant avec lui les Syndics de toutes les Villes de ce voiſinage, & étant accompagné de pluſieurs Gentilshommes, & autres perſonnes conſiderables.

CHAPITRE XXIV.

De la Commiſſion & du Voyage de Blaſco Nugnez Vela, Viceroy du Perou, & des Auditeurs, & autres Officiers qui l'accompagnérent.

L'An mil cinq cens quarante-trois, à peu près dans le même-temps que ce dont on vient de parler dans le Chapitre précédent ſe paſſoit au Perou : Sa Majeſté en conſequence, & pour l'execution du réglement qu'on a rapporté, nomma pour Viceroy & Préſident de ce

pays-là, Blaſco Nugnez Vela, de la Ville d'Avila, qui étoit alors Commiſſaire general des Douanes de Caſtille : parce qu'il l'avoit connu pour un homme de capacité & d'experience, tant dans cette Charge qu'en d'autres emplois qu'il avoit exercé auparavant dans les Villes de Malaga & de Cuenca : & de plus pour un homme droit, qui rendoit exactement juſtice ſans aucun égard pour perſonne, executant les ordres du Roy ponctuellement & ſans aucun détour. Sa Majeſté nomma auſſi pour Auditeurs le Licentié Cepeda de la Ville de Tordeſillas, qui étoit alors Auditeur dans les Iſles Canaries, le Docteur Liſon de Texada de la Ville de Loyronne, qui étoit Préteur des Nobles de l'Audience Royale de Vailladolid, le Licentié Alvarez, Avocat en la même Audience, & le Licentié Pedro Ortiz de Zarate de la Ville d'Ordugna, qui étoit grand Prevôt de Segovie : & pour Maître des Comptes, tant du pays du Perou que de la Province de Terre-ferme, Auguſtin de Zarate Secretaire de ſon Conſeil Royal ; car depuis la découverte de ces Provinces, on n'avoit point fait rendre compte aux Treſoriers, ni aux autres Adminiſtrateurs des revenus

Royaux.

Royaux. Tous ceux qu'on vient de nommer, s'embarquerent & mirent à la voile au Port de ſaint Lucar de Barrameda le premier jour du mois de Novembre de l'an mil cent quarante-trois : ils arrivérent heureuſement au Port de la Ville nommée (a) *Nombre de Dios*, où ils firent quelque ſejour, pour faire les préparatifs qui leur étoient neceſſaires pour leur navigation de quelques jours par la mer du Sud. Le Viceroy ſe preſſoit fort, il s'embarqua dans un vaiſſeau qu'il avoit fait équipper, & mit à la voile à la my-Février de l'an mil cinq cens quarante-trois, ſans vouloir attendre aucun des Auditeurs, bien qu'on l'en priât. Ils ne purent s'empêcher d'en avoir quelque reſſentiment : outre qu'il s'étoit déja paſſé entr'eux quelques petites choſes, qui, quoiqu'elles ne fuſſent pas de grande importance, n'avoient pas laiſſé de faire quelque impreſſion dans leurs eſprits, & de faire à peu près connoître les ſentimens qu'ils avoient les uns pour les autres. Avant que le Viceroy partît de ce lieu, il commença à mettre en execution un des réglemens qu'il portoit,

(a) *Nom de Dieu Ville de l'Amerique.*

par lequel il étoit ordonné que les Indiens auroient la liberté de retourner dans le pays de leur naiſſance, s'ils en étoient hors par quelque occaſion que ce pût être : ainſi il commença à raſſembler tous les Indiens qui ſe trouvoient dans cette Province, & qui étoient originaires du Perou. Le grand commerce entre ces deux Gouverneurs faiſoit que le nombre de ces Indiens étoit fort conſiderable : il les fit tous embarquer dans ſon Navire aux dépens de leurs maîtres. Il ſe rendit heureuſement, & en peu de temps au Perou, débarqua au Port de Tumbez : faiſant de-là ſon voyage par terre, & commençant à faire executer les ordres qu'il portoit dans tous les lieux qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage. A l'égard des uns, il regloit & fixoit les charges & les impoſitions qu'ils pouvoient mettre ſur les Indiens, & les tributs qu'ils en pouvoient tirer : aux autres, il leur ôtoit entierement tous les Indiens qu'ils avoient pour les mettre au rang de ceux qui appartenoient à Sa Majeſté. Cela fut cauſe que quelques particuliers qui s'y trouvoient fort intereſſez, & en general tous les Habitans des Villes de ſaint Michel & de Truxillo comparurent devant lui, le

ſuppliant tres-humblement, & avec de grandes inſtances, qu'au moins il voulût bien ſurſeoir l'execution de ces réglemens ſi rigoureux, juſques à la venuë des Auditeurs, & qu'alors ils ſe rendroient à Lima pour demander juſtice ſur leur tres-humble ſupplication. Ils alleguoient encore pour appuyer leur demande, qu'il y avoit un article des réglemens qui portoit, qu'ils ſeroient mis en execution par le Viceroy, & les Auditeurs conjointement : & qu'ainſi il n'étoit pas en droit d'en preſſer, comme il faiſoit, l'execution ſe trouvant ſeul. Toutes leurs raiſons & toutes leurs remontrances furent inutiles, il ne voulut point s'y rendre, diſant, que les ordres qu'il portoit étoient des Loix generales faites pour le bien du Gouvernement, qui ne pouvoient ſouffrir de retardement par leurs requêtes ni leurs ſupplications. Il continua donc toûjours à faire executer les réglemens juſques à ce qu'il fût arrivé à la Province de Guavra, qui eſt à dix-huit lieuës de la Ville de Los Reyes.

CHAPITRE XXV.

Ce qui se passa dans la Ville de Los Reyes à la réception du Viceroy.

AUssi-tôt que le Viceroy fut arrivé au Port de Tumbez, il envoya devant lui à grand hâte pour notifier ses pouvoirs, & son autorité au Licentié Vaca de Castro : afin qu'il se désistât du Gouvernement. On apprit donc, tant par le messager qui apporta ces ordres, que par d'autres personnes qui vinrent après lui, la rigueur avec laquelle le Viceroy faisoit executer les ordonnances dont il étoit chargé, sans écouter là-dessus ni supplication ni requête. Pour irriter encore plus le monde contre le procedé du Viceroy, on ajoûtoit le récit de quelques rigueurs qu'on disoit qu'il avoit exercées, qui ne lui étoient jamais venuës dans l'esprit. Ces nouvelles causérent tant d'émotion, & de mumures dans l'esprit de ceux qui accompagnoient Vaca de Castro, que quelques-uns d'eux lui conseilloient de ne point recevoir le Viceroy : mais plûtôt de protester contre les ordonnances

& contre sa commission, & de ne le reconnoître en aucune maniere, puisqu'il s'étoit rendu indigne du Gouvernement, en refusant de rendre justice aux fideles sujets de Sa Majesté, & d'écouter favorablement leurs remontrances, faisant paroître une rigueur excessive dans l'execution des ordres qu'il apportoit. Vaca de Castro les appaisoit autant qu'il lui étoit possible, leur disant, qu'ils devoient s'assurer qu'après l'arrivée des Auditeurs, & lorsque l'Audience seroit une fois formée, ils ne seroient pas plûtôt informez de la verité, qu'ils écouteroient sans doute favorablement les supplications qu'on leur feroit. Qu'au reste, à son égard, il ne pouvoit pas s'empêcher d'obéïr aux ordres de Sa Majesté. En effet, étant près de la Province de Guadachili, qui est à vingt lieuës de la Ville de Los Reyes, où les Provisions du Viceroy lui furent notifiées, il se désista incontinent de la Charge de Gouverneur : seulement avant de le faire, il donna à quelques personnes quelques répartitions d'Indiens qui étoient vacans, dont une partie étoit en son nom. Les principaux de ceux qui venoient avec lui voyant donc qu'ils l'importunoient inutilement, & qu'il ne vouloit point absolument

leur accorder ce qu'ils lui demandoient : il retournérent à Cuſco, diſant pour colorer leur retour, qu'ils n'oſeroient attendre le Viceroy tandis qu'il étoit ſeul : mais que quand les Auditeurs ſeroient arrivez, alors ils retourneroient. Nonobſtant toutes ces raiſons, & ces prétextes ſpécieux, il n'étoit pas difficile à connoître qu'ils s'en alloient fort émus & fort chagrins, & n'étoient pas bien intentionnez. Ils le firent clairement connoître peu de jours après ; car étant arrivez à la Ville de Guamanga, ils y excitérent un grand tumulte, & ſe rendirent, malgré Vaſco de Guevara, maîtres de toute l'artillerie que le Licentié Vaca de Caſtro avoit laiſſé en ce lieu aprés la Victoire qu'il remporta ſur Dom Diegue : ils la firent après cela mener à Cuſco, ayant aſſemblé pour cet effet un grand nombre d'Indiens. Vaca de Caſtro continua cependant ſon chemin, & ſe rendit à Los Reyes où il trouva tout en trouble & en confuſion, cette Ville étant fort émuë ſur la queſtion, ſi on devoit reconnoître le Viceroy. Les uns diſoient, que Sa Majeſté par les Proviſions, n'ordonnoit point qu'il ſeroit reconnu juſqu'à ce qu'il vint lui-même en perſonne. Les autres diſoient, que quand

même il viendroit, vû les ordonnances qu'il apportoit, & la rigueur avec laquelle il les faiſoit executer, ſans avoir égard ni à requête ni à ſupplication, il ne falloit point le recevoir ni le reconnoître. Neanmoins Yllan Suarez Commiſſaire de Sa Majeſté, & Juge de Police de cette Ville, fit tant par ſes raiſons & ſes exhortations, que la réſolution fut priſe de recevoir le Viceroy, & d'admettre ſes Proviſions qu'on fit publier avec beaucoup de ſolemnité. Incontinent après, pluſieurs des Habitans & des Magiſtrats de la Ville allérent à Guavra pour l'y recevoir & lui baiſer les mains, puis de-là ils l'accompagnérent juſqu'à Los Reyes, où il fut reçû avec beaucoup de pompe & de magnificence, marchant ſous un Dais de drap d'or. Les Magiſtrats marchoient en ordre avec les marques de leurs dignitez, vétus de longues robes de ſatin cramoiſi doublées de damas blanc : ils le conduiſirent ainſi à l'Egliſe, puis à ſon Hôtel. Comme il apprit les murmures & les mouvemens de ceux qui s'en étoient allez à Cuſco, il fit dès le lendemain prendre le Licentié Vaca de Caſtro, & le fit mettre en la priſon publique, le ſoupçonnant d'avoir quelque part à ces mouvemens

ſédieux, & d'en être même le premier auteur. Les Habitans de la Ville, quoiqu'ils ne fuſſent pas tout à-fait bien avec Vaca de Caſtro, ſuppliérent pourtant tres-humblement le Viceroy de ne permettre pas qu'une perſonne de conſideration, comme lui, qui étoit du Conſeil de Sa Majeſté, & avoit été leur Gouverneur, fût mis en la priſon publique; puiſque quand même il auroit mérité la mort, & qu'on lui devroit faire couper la tête dès le lendemain, on le pouvoit neanmoins mettre dans une priſon plus honnête, & qui ne ſeroit pas pour cela moins ſure. Le Viceroy ſe rendit à ces remontrances, & le fit mettre dans la Maiſon Royale, moyennant la caution des Bourgeois pour une ſomme conſiderable, puis il fit mettre tous ſes biens en ſequeſtre. Les Habitans de Lima voyant toutes ces rigueurs, étoient fort chagrins & fort mécontens, ils conféroient quelquefois ſecretement enſemble, & pluſieurs ſortoient de la Ville les uns après les autres prenant le chemin de Cuſco où le Viceroy n'avoit pas été reconnu.

Fin du Tome premier.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Ouvrage intitulé : *De la Découverte & de la Conquête du Perou*, dans lequel je n'ay rien trouvé qui en puisse empêcher la réimpression. Fait à Paris ce 24. de Mars 1703.

L'Abbé De Vertot.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. Salut : Charles Osmont, Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il désireroit donner au Public un Livre intitulé : *Histoire de la Découverter & de la Conquête du Perou, traduite de l'Espagnol d'Augustin de Zaratte* ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires ; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer, vendre & débiter ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui semblera, pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent

être, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïſſance ; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, & contrefaire ledit Livre, en tout ni en partie, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ſes ayans cauſe, ſur peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs ; & ce, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie : & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans nôtre Biblioteque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre trés-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelyppeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles, vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour deuëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaires, foy ſoit ajoûtée, comme à l'Original. Commandons au premier nôtre

Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt-uniéme jour de Decembre, l'an de grace mil ſept cens cinq, & de nôtre Regne le ſoixante-troiſiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

LECOMTE.

Regiſtré ſur le Regiſtre num. 2. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris*, page 55. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du* 13. *Aouſt* 1703. *A Paris ce trentiéme jour de Decembre mil ſept cens cinq.*

Signé, GUERIN, *Syndic.*


B706
Z36h



